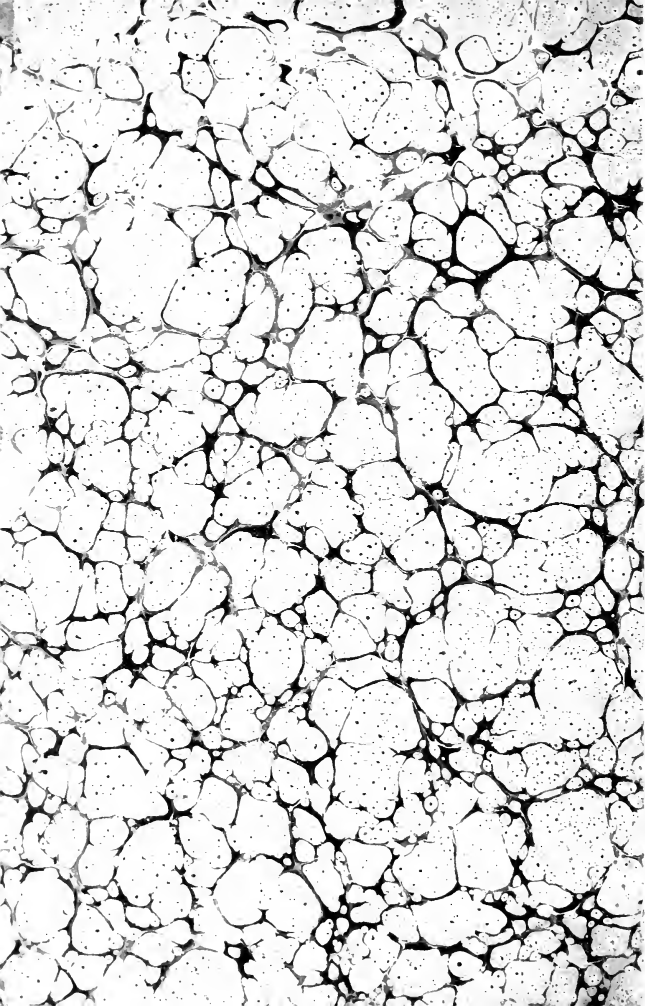
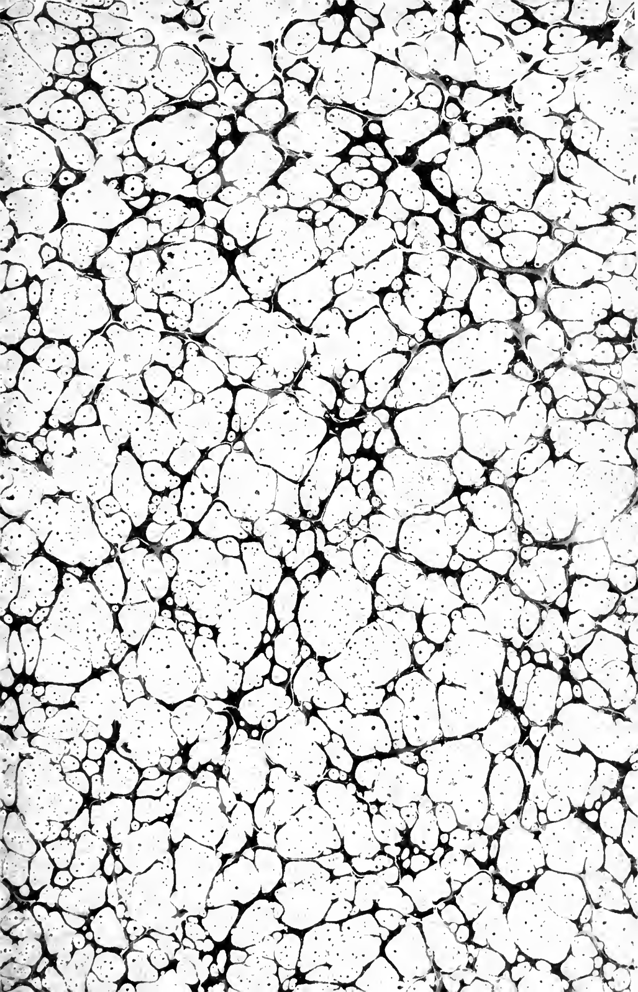
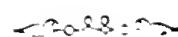




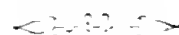
PQ
2446
.98
1844
v.4
SMC

LE

JUIF ERRANT.



IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE.



TOME SIXIÈME.



PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1845

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lejuiferrant06suee

LE JUIF ERRANT.

DOUZIÈME PARTIE.

LES PROMESSES DE RODIN.

(SUITE.)

CHAPITRE VI.

L'ACCUSATEUR.

Baleinier, un moment déconcerté par la présence inattendue d'un magistrat et par l'attitude inexplicable de Rodin, reprit bientôt son sang-froid, et s'adressant à son confrère de robe longue : « Si j'essayais de me faire entendre de vous par signes, c'est que, tout en désirant respecter le silence que monsieur gardait en entrant chez moi (le docteur indiqua d'un coup d'œil le magistrat), je voulais vous témoigner ma surprise d'une visite dont je ne savais pas devoir être honoré.

— C'est à mademoiselle que j'expliquerai le mo-

tif de mon silence, monsieur, en la priant de vouloir bien l'excuser, — répondit le magistrat, et il s'inclina légèrement devant Adrienne, à laquelle il continua de s'adresser. — Il vient de m'être fait à votre sujet une déclaration si grave, mademoiselle, que je n'ai pu m'empêcher de rester un moment muet et recueilli à votre aspect, tâchant de lire sur votre physionomie, dans votre attitude, si l'accusation que l'on avait déposée entre mes mains était fondée... et j'ai tout lieu de croire qu'elle l'est en effet.

— Pourrais-je enfin savoir, monsieur, — dit le docteur Baleinier d'un ton parfaitement poli mais ferme, — à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Monsieur, je suis juge d'instruction, et je viens éclairer ma religion sur un fait que l'on m'a signalé...

— Veuillez, monsieur, me faire l'honneur de vous expliquer, — dit le docteur en s'inclinant.

— Monsieur, reprit le magistrat, nommé M. de Gernande, homme de cinquante ans environ, rempli de fermeté, de droiture, et sachant allier les austères devoirs de sa position avec une bienveillante politesse, — monsieur, on vous reproche d'avoir commis une... erreur fort grave, pour ne pas employer une expression plus fâcheuse... Quant à l'espèce de cette erreur, j'aime mieux croire que vous, monsieur, un des princes de la science, vous avez pu vous tromper complétement dans l'appréciation d'un fait médical, que de vous soupçonner d'avoir oublié tout ce qu'il y avait de plus sacré dans l'exer-

cice d'une profession qui est presque un sacerdoce...

— Lorsque vous aurez spécifié les faits, monsieur, — répondit le jésuite de robe courte avec une certaine hauteur, — il me sera facile de prouver que ma conscience scientifique ainsi que ma conscience d'honnête homme sont à l'abri de tout reproche.

— Mademoiselle, — dit M. de Gernande en s'adressant à Adrienne, — est-il vrai que vous ayez été conduite dans cette maison par surprise ?

— Monsieur, — s'écria M. Baleinier, — permettez-moi de vous faire observer que la manière dont vous posez cette question est outrageante pour moi.

— Monsieur, c'est à mademoiselle que j'ai l'honneur d'adresser la parole, — répondit sévèrement M. de Gernande, — et je suis seul juge de la convenance de mes questions. »

Adrienne allait répondre affirmativement à la question du magistrat, lorsqu'un regard expressif du docteur Baleinier lui rappela qu'elle allait peut-être exposer Dagobert et son fils à de cruelles poursuites. Ce n'était pas un bas et vulgaire sentiment de vengeance qui animait Adrienne, mais une légitime indignation contre d'odieuses hypocrisies; elle eût regardé comme une lâcheté de ne pas les démasquer; mais, voulant essayer de tout concilier, elle dit au magistrat avec un accent rempli de douceur et de dignité : « Monsieur, permettez-moi de vous adresser à mon tour une question.

— Parlez, mademoiselle.

— La réponse que je vais vous faire sera-t-elle regardée par vous comme une dénonciation formelle?

— Je viens ici, mademoiselle, pour rechercher avant tout la vérité.... aucune considération ne doit vous engager à la dissimuler.

— Soit, monsieur, — reprit Adrienne, — mais, supposé qu'ayant de justes sujets de plainte, je vous les expose afin d'obtenir l'autorisation de sortir de cette maison, me sera-t-il ensuite permis de ne pas donner suite à la déclaration que je vous aurai faite?

— Vous pourrez, sans doute, abandonner toute poursuite, mademoiselle; mais la justice reprendra votre cause au nom de la société, si elle a été lésée dans votre personne.

— Le pardon me serait-il interdit, monsieur? Un dédaigneux oubli du mal qu'on m'aurait fait ne me vengerait-il pas assez?

— Vous pourrez personnellement pardonner, oublier, mademoiselle; mais, j'ai l'honneur de vous le répéter, la société ne peut montrer la même indulgence dans le cas où vous auriez été victime d'une coupable machination... et j'ai tout lieu de craindre qu'il n'en ait été ainsi... La manière dont vous vous exprimez, la générosité de vos sentiments, le calme, la dignité de votre attitude, tout me porte à croire que l'on m'a dit vrai.

— J'espère, monsieur, — dit le docteur Baleinier en reprenant son sang-froid, — que vous me ferez du moins connaître la déclaration qui vous a été faite?

— Il m'a été affirmé, monsieur, — dit le magis-

trat d'un ton sévère, — que mademoiselle de Cardoville a été conduite ici par surprise...

— Par surprise ?

— Oui, monsieur.

— Il est vrai, mademoiselle a été conduite ici par surprise, — répondit le jésuite de robe courte après un moment de silence.

— Vous en convenez? demanda M. de Gernande.

— Sans doute, monsieur, je conviens d'avoir eu recours à un moyen que l'on est malheureusement obligé d'employer lorsque les personnes qui ont besoin de nos soins n'ont pas conscience de leur fâcheux état....

— Mais, monsieur, — reprit le magistrat, — l'on m'a déclaré que mademoiselle de Cardoville n'avait jamais eu besoin de vos soins.

— Ceci est une question de médecine légale dont la justice n'est pas seule appelée à décider, monsieur, et qui doit être examinée, débattue contradictoirement, — dit M. Baleinier, reprenant toute son assurance.

— Cette question sera, en effet, monsieur, d'autant plus sérieusement débattue, que l'on vous accuse d'avoir séquestré mademoiselle de Cardoville quoiqu'elle jouît de toute sa raison.

— Et puis-je vous demander dans quel but, — dit M. Baleinier avec un léger haussement d'épaules et d'un ton ironique, — dans quel intérêt j'aurais commis une indignité pareille, en admettant que ma

réputation ne me mette pas au-dessus d'une accusation si odieuse et si absurde ?

— Vous auriez agi, monsieur, dans le but de favoriser un complot de famille tramé contre mademoiselle de Cardoville, dans un intérêt de cupidité.

— Et qui a osé faire, monsieur, une dénonciation aussi calomnieuse, — s'écria le docteur Baleinier avec une indignation chaleureuse, — qui a eu l'audace d'accuser un homme respectable et, j'ose le dire, respecté à tous égards, d'avoir été le complice de cette infamie ?

— C'est... moi... — dit froidement Rodin.

— Vous!... » s'écria le docteur Baleinier.

Et, reculant de deux pas, il resta comme foudroyé...

« C'est moi... qui vous accuse, — reprit Rodin d'une voix nette et brève.

— Oui, c'est monsieur qui, ce matin même, muni des preuves suffisantes, est venu réclamer mon intervention en faveur de mademoiselle de Cardoville, » dit le magistrat en se reculant d'un pas, afin qu'Adrienne pût apercevoir son défenseur.

Jusqu'alors, dans cette scène, le nom de Rodin n'avait pas encore était prononcé ; mademoiselle de Cardoville avait entendu souvent parler du secrétaire de l'abbé d'Aigrigny, sous de fâcheux rapports ; mais, ne l'ayant jamais vu, elle ignorait que son libérateur n'était autre que ce jésuite ; aussi jeta-t-elle aussitôt sur lui un regard mêlé de curiosité, d'intérêt, de surprise et de reconnaissance. La figure

cadavéreuse de Rodin, sa laideur repoussante, ses vêtements sordides, eussent, quelques jours auparavant, causé à Adrienne un dégoût peut-être invincible ; mais la jeune fille se rappelant que la Mayeux, pauvre, chétive, difforme, et vêtue presque de haillons, était douée, malgré ses dehors disgracieux, d'un des plus nobles cœurs que l'on pût admirer, ce ressouvenir fut singulièrement favorable au jésuite. Mademoiselle de Cardoville oublia qu'il était laid et sordide pour songer qu'il était vieux, qu'il semblait pauvre et qu'il venait la secourir.

Le docteur Baleinier, malgré sa ruse, malgré son audacieuse hypocrisie, malgré sa présence d'esprit, ne pouvait cacher à quel point la dénonciation de Rodin le bouleversait ; sa tête se perdait en pensant que, le lendemain même de la séquestration d'Adrienne dans cette maison, c'était l'implacable appel de Rodin, à travers le guichet de la chambre, qui l'avait empêché, lui, Baleinier, de céder à la pitié que lui inspirait la douleur désespérée de cette malheureuse fille amenée à douter presque de sa raison. Et c'était Rodin, lui si inexorable, lui l'âme damnée, le subalterne dévoué du père d'Aigrigny, qui dénonçait le docteur, et qui amenait un magistrat pour obtenir la mise en liberté d'Adrienne... alors que, la veille, le père d'Aigrigny avait encore ordonné de redoubler de sévérité envers elle !...

Le jésuite de robe courte se persuada que Rodin trahissait d'une abominable façon le père d'Aigrigny, et que les amis de mademoiselle de Cardoville avaient

corrompu et soudoyé ce misérable secrétaire ; aussi M. Baleinier, exaspéré par ce qu'il regardait comme une monstrueuse trahison, s'écria de nouveau avec indignation et d'une voix entrecoupée par la colère : « Et c'est vous, monsieur... vous qui avez le front de m'accuser... vous... qui... il y a peu de jours encore... »

Puis, réfléchissant qu'accuser Rodin de complicité, c'était s'accuser soi-même, il eut l'air de céder à une trop vive émotion, et reprit avec amertume : « Ah ! monsieur, monsieur, vous êtes la dernière personne que j'aurais crue capable d'une si odieuse dénonciation... c'est honteux !...

— Et qui donc mieux que moi pouvait dénoncer cette indignité ? — répondit Rodin d'un ton rude et cassant. — N'étais-je pas en position d'apprendre... mais malheureusement trop tard, de quelle machination mademoiselle de Cardoville et d'autres encore... étaient victimes ?... Alors, quel était mon devoir d'honnête homme ? Avertir M. le magistrat... lui prouver ce que j'avançais et l'accompagner ici. C'est ce que j'ai fait.

— Ainsi, monsieur le magistrat, — reprit le docteur Baleinier, — ce n'est pas seulement moi que cet homme accuse, mais il ose accuser encore...

— J'accuse M. l'abbé d'Aigrigny, — reprit Rodin d'une voix haute et tranchante, en interrompant le docteur, — j'accuse madame de Saint-Dizier, je vous accuse, vous, monsieur, d'avoir, par un vil in-

térêt, séquestré mademoiselle de Cardoville dans cette maison et les filles de M. le maréchal Simon dans le couvent voisin. Est-ce clair?

— Hélas! ce n'est que trop vrai, — dit vivement Adrienne; — j'ai vu ces pauvres enfants bien éplorées me faire des signes de désespoir. »

L'accusation de Rodin, relative aux orphelines, fut un nouveau et formidable coup pour le docteur Baleinier. Il lui fut alors surabondamment prouvé que le *traître* avait complétement passé dans le camp ennemi... Ayant hâte de mettre un terme à cette scène si embarrassante, il dit au magistrat, en tâchant de faire bonne contenance, malgré sa vive émotion : « Je pourrais, monsieur, me borner à garder le silence et dédaigner de telles accusations, jusqu'à ce qu'une décision judiciaire leur eût donné une autorité quelconque... Mais, fort de ma conscience... je m'adresse à mademoiselle de Cardoville elle-même... et je la supplie de dire si ce matin encore je ne lui annonçais pas que sa santé serait bientôt dans un état assez satisfaisant pour qu'elle pût quitter cette maison. J'adjure mademoiselle, au nom de sa loyauté bien connue, de me répondre si tel n'a pas été mon langage; et si, en le tenant, je ne me trouvais pas seul avec elle, et si...

— Allons donc! monsieur, — dit Rodin en interrompant insolemment Baleinier; — supposé que cette chère demoiselle avoue cela par pure générosité, qu'est-ce que cela prouve en votre faveur? Rien du tout...

— Comment, monsieur... — s'écria le docteur, — vous vous permettez...

— Je me permets de vous démasquer sans votre agrément ; c'est un inconvénient, il est vrai ; mais qu'est-ce que vous venez nous dire, que seul avec mademoiselle de Cardoville vous lui avez parlé comme si elle était vraiment folle !... Parbleu ! voilà qui est bien concluant !

— Mais, monsieur... — dit le docteur.

— Mais, monsieur, — reprit Rodin sans le laisser continuer, — il est évident que, dans la prévision de ce qui arrive aujourd'hui, afin de vous ménager une échappatoire, vous avez feint d'être persuadé de votre exécrable mensonge, même aux yeux de cette pauvre demoiselle, afin d'invoquer plus tard le bénéfice de votre conviction pretendue... Allons donc ! ce n'est pas à des gens de bon sens, de cœur droit, que l'on fait de ces contes-là.

— Ah çà, monsieur... — s'écria Baleinier courroucé.

— Ah çà, monsieur, — reprit Rodin d'une voix plus haute et dominant toujours celle du docteur, — est-il vrai, oui ou non, que vous vous réservez le faux-fuyant de rejeter cette odieuse séquestration sur une erreur scientifique ? Moi, je dis oui... et j'ajoute que vous vous croyez hors d'affaire parce que vous dites maintenant : Grâce à mes soins, mademoiselle a recouvré sa raison ; que veut-on de plus ?

— Je dis cela, monsieur, et je le soutiens.

— Vous soutenez une fausseté, car il est prouvé

que jamais la raison de mademoiselle n'a été un instant égarée.

— Et moi, monsieur, je maintiens qu'elle l'a été.

— Et moi, monsieur, je prouverai le contraire, — dit Rodin.

— Vous ! et comment cela ? — s'écria le docteur.

— C'est ce que je me garderai de vous dire quant à présent... comme vous le pensez bien... — répondit Rodin avec un sourire ironique ; puis il ajouta avec indignation : — Mais, tenez, monsieur, vous devriez mourir de honte, d'oser soulever une question semblable devant mademoiselle ; épargnez-lui au moins une telle discussion.

— Monsieur...

— Allons donc ! Fi ! monsieur... vous dis-je, fi !... cela est odieux à soutenir devant mademoiselle ; odieux si vous dites vrai, odieux si vous mentez, — reprit Rodin avec dégoût.

— Mais c'est un acharnement inconcevable, — s'écria le jésuite de robe courte exaspéré, — et il me semble que monsieur le magistrat fait preuve de partialité en laissant accumuler contre moi de si grossières calomnies !

— Monsieur, — répondit sévèrement M. de Gernande, — j'ai le droit, non-seulement d'entendre, mais de provoquer tout entretien contradictoire dès qu'il peut éclairer ma religion ; de tout ceci, il résulte, même à votre avis, monsieur le docteur, que l'état de la santé de mademoiselle de Cardoville est

assez satifaisant pour qu'elle puisse rentrer dans sa famille aujourd'hui même.

— Je n'y vois pas du moins de très-grave inconvénient, monsieur, — dit le docteur; — seulement je maintiens que la guérison n'est pas aussi complète qu'elle aurait pu l'être, et je décline, à ce sujet, toute responsabilité pour l'avenir.

— Vous le pouvez d'autant mieux, — dit Rodin, — qu'il est douteux que mademoiselle s'adresse désormais à vos honnêtes lumières.

— Il est donc inutile d'user de mon initiative pour vous demander d'ouvrir à l'instant les portes de cette maison à mademoiselle de Cardoville, — dit le magistrat au directeur.

— Mademoiselle est libre, — dit Baleinier, — parfaitement libre.

— Quant à la question de savoir si vous avez séquestré mademoiselle à l'aide d'une supposition de folie... la justice en est saisie, monsieur, vous serez entendu.

— Je suis tranquille, monsieur, — répondit M. Baleinier en faisant bonne contenance, — ma conscience ne me reproche rien.

— Je le désire, monsieur, — dit M. de Gernande. — Si graves que soient les apparences, et surtout lorsqu'il s'agit de personnes dans une position telle que la vôtre, monsieur, nous desirons toujours trouver des innocents. Puis, s'adressant à Adrienne : — Je comprends, mademoiselle, tout ce que cette scène a de pénible, a de blessant pour votre délica-

tesse et pour votre générosité... il dépendra de vous plus tard, ou de vous porter partie civile contre M. Baleinier, ou de laisser la justice suivre son cours... Un mot encore... l'homme de cœur et de loyauté (le magistrat montra Rodin) qui a pris votre défense d'une manière si franche, si désintéressée, m'a dit qu'il croyait savoir que vous voudriez peut-être bien vous charger momentanément des filles de M. le maréchal Simon... je vais de ce pas les réclamer au couvent où elles ont été conduites aussi par surprise.

— En effet, monsieur, — répondit Adrienne, — aussitôt que j'ai appris l'arrivée des filles de M. le maréchal Simon à Paris, mon intention a été de leur offrir un appartement chez moi. Mesdemoiselles Simon sont mes proches parentes. C'est à la fois pour moi un devoir et un plaisir de les traiter en sœurs. Je vous serai donc, monsieur, doublement reconnaissante, si vous voulez bien me les confier...

— Je crois ne pouvoir mieux agir dans leur intérêt, — reprit M. de Gernande. Puis s'adressant à M. Baleinier : — Consentirez-vous, monsieur, à ce que j'amène ici tout à l'heure mesdemoiselles Simon? j'irai les chercher pendant que mademoiselle de Cardoville fera ses préparatifs de départ ; elles pourront ainsi quitter cette maison avec leur parente.

— Je prie mademoiselle de Cardoville de disposer de cette maison comme de la sienne en attendant le moment de son départ, — répondit M. Baleinier. — Ma voiture sera à ses ordres pour la conduire.

— Mademoiselle, — dit le magistrat en s'approchant d'Adrienne, — sans préjuger la question qui sera prochainement portée devant la justice, je puis du moins regretter de n'avoir pas été appelé plus tôt auprès de vous ; j'aurais pu vous épargner quelques jours de cruelle souffrance... car votre position a dû être bien cruelle.

— Il me restera du moins, au milieu de ces tristes jours, monsieur, — dit Adrienne avec une dignité charmante, — un bon et touchant souvenir, celui de l'intérêt que vous m'avez témoigné, et j'espère que vous voudrez bien me mettre à même de vous remercier chez moi... non de la justice que vous m'avez accordée, mais de la manière si bienveillante et j'oserais dire si paternelle avec laquelle vous me l'avez rendue... Et puis enfin, monsieur, — ajouta mademoiselle de Cardoville en souriant avec grâce, — je tiens à vous prouver que ce que l'on appelle ma *guérison* est bien réel. »

M. de Gernande s'inclina respectueusement devant mademoiselle de Cardoville.

Pendant le court entretien du magistrat et d'Adrienne, tous deux avaient tourné entièrement le dos à M. Baleinier et à Rodin. Ce dernier, profitant de ce moment, mit vivement dans la main du docteur un billet qu'il venait d'écrire au crayon dans le fond de son chapeau. Baleinier, ébahi, stupéfait, regarda Rodin. Celui-ci fit un signe particulier en portant son pouce à son front, qu'il sillonna deux fois verticalement, puis demeura impassible.

Ceci s'était passé si rapidement, que, lorsque M. de Gernande se retourna, Rodin, éloigné de quelques pas du docteur Baleinier, regardait mademoiselle de Cardoville avec un respectueux intérêt.

« Permettez-moi de vous accompagner, monsieur, » dit le docteur en précédant le magistrat, auquel mademoiselle de Cardoville fit un salut plein d'affabilité.

Tous deux sortirent, Rodin resta seul avec mademoiselle de Cardoville.

Après avoir conduit M. de Gernande jusqu'à la porte extérieure de sa maison, M. Baleinier se hâta de lire le billet écrit au crayon par Rodin ; il était conçu en ces termes :

« Le magistrat se rend au couvent par la rue,
» courez-y par le jardin ; dites à la supérieure d'o-
» béir à l'ordre que j'ai donné au sujet des deux
» jeunes filles; cela est de la dernière importance. »

Le signe particulier que Rodin lui avait fait et la teneur de ce billet prouvèrent au docteur Baleinier, marchant ce jour d'étonnements en ébahissements, que le secrétaire du révérend père, loin de trahir, agissait toujours *pour la plus grande gloire du Seigneur*. Seulement, tout en obéissant, M. Baleinier cherchait en vain à comprendre le motif de l'inexplicable conduite de Rodin, qui venait de saisir la justice d'une affaire qu'on devait d'abord étouffer, et qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses pour le père d'Aigrigny, pour madame de Saint-Dizier et pour lui, Baleinier.

Mais revenons à Rodin, resté seul avec mademoiselle de Cardoville.

CHAPITRE VII.

LE SECRÉTAIRE DU PÈRE D'AIGRIGNY.

A peine le magistrat et le docteur Baleinier eurent-ils disparu, que mademoiselle de Cardoville, dont le visage rayonnait de bonheur, s'écria en regardant Rodin avec un mélange de respect et de reconnaissance :

« Enfin, grâce à vous, monsieur... je suis libre... libre... Oh! je n'avais jamais senti tout ce qu'il y a de bien-être, d'expansion, d'épanouissement dans ce mot adorable... liberté!! »

Et le sein d'Adrienne palpitait; ses narines roses se dilataient, ses lèvres vermeilles s'entr'ouvraient comme si elle eût aspiré avec délices un air vivifiant et pur.

« Je suis depuis peu de jours dans cette horrible maison, — reprit-elle, — mais j'ai assez souffert de ma captivité pour faire vœu de rendre chaque année quelques pauvres prisonniers pour dettes à la liberté. Ce vœu vous paraît sans doute un peu *moyen âge*, — ajouta-t-elle en souriant, — mais il ne faut pas prendre à cette noble époque seulement ses

meubles et ses vitraux... Merci donc doublement, monsieur, car je vous fais complice de cette pensée de *délivrance* qui vient d'éclore, vous le voyez, au milieu du bonheur que je vous dois, et dont vous paraissez ému, touché. Ah! que ma joie vous dise ma reconnaissance, et qu'elle vous paye de votre généreux secours! » dit la jeune fille avec exaltation.

Mademoiselle de Cardoville, en effet, remarquait une complète transfiguration dans la physionomie de Rodin. Cet homme, naguère si dur, si tranchant, si inflexible à l'égard du docteur Baleinier, semblait sous l'influence des sentiments les plus doux, les plus affectueux. Ses petits yeux de vipère, à demi voilés, s'attachaient sur Adrienne avec une expression d'ineffable intérêt... Puis, comme s'il eût voulu s'arracher tout à coup à ces impressions, il dit en se parlant à lui-même : « Allons, allons, pas d'attendrissement. Le temps est trop précieux!... ma mission n'est pas remplie... non, elle ne l'est pas... ma chère demoiselle, — ajouta-t-il en s'adressant alors à Adrienne, — ainsi... croyez-moi... nous parlerons plus tard de reconnaissance... Parlons vite du présent, si important pour vous et pour votre famille... Savez-vous ce qui se passe ? »

Adrienne regarda le jésuite avec surprise, et lui dit : « Que se passe-t-il donc, monsieur?

— Savez-vous le véritable motif de votre séquestration dans cette maison,..... savez-vous ce qui a fait agir madame de Saint-Dizier et l'abbé d'Aigrigny? »

En entendant prononcer ces noms détestés, les traits de mademoiselle de Cardoville, naguère si heureusement épanouis, s'attristèrent, et elle répondit avec amertume : « La haine, monsieur...... a sans doute animé madame de Saint-Dizier contre moi...

— Oui... la haine .. et de plus le désir de vous dépouiller impunément d'une fortune immense...

— Moi... monsieur, et comment?

— Vous ignorez donc, ma chère demoiselle, l'intérêt que vous aviez à vous trouver, le 13 février, rue Saint-François, pour un héritage?

— J'ignorais cette date et ces détails, monsieur; mais je savais incomplétement par quelques papiers de famille, et grâce à une circonstance assez extraordinaire, qu'un de nos ancêtres...

— Avait laissé une somme énorme à partager entre ses descendants, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur...

— Ce que malheureusement vous ignoriez, ma chère demoiselle, c'est que les héritiers étaient tenus de se trouver réunis le 13 février à heure fixe; ce jour et cette heure passés, les retardataires devaient être dépossédés. Comprenez-vous maintenant pourquoi on vous a enfermée ici, ma chère demoiselle?

— Oh oui! je comprends, — s'écria mademoiselle de Cardoville : — à la haine que me portait ma tante, se joignait la cupidité... tout s'explique.

Les filles du maréchal Simon, héritières comme moi, ont été séquestrées comme moi...

— Et cependant, — s'écria Rodin, — vous et elles n'êtes pas les seules victimes...

— Quelles sont donc les autres, monsieur?

— Un jeune Indien...

— Le prince Djalma? — dit vivement Adrienne.

— Il a failli être empoisonné par un narcotique... dans le même intérêt.

— Grand Dieu! — s'écria la jeune fille en joignant les mains avec épouvante. — C'est horrible! lui... lui... ce jeune prince que l'on dit d'un caractère si noble, si généreux! Mais j'avais envoyé au château de Cardoville...

— Un homme de confiance chargé de ramener le prince à Paris; je sais cela, ma chère demoiselle; mais, à l'aide d'une ruse, cet homme a été éloigné, et le jeune Indien livré à ses ennemis.

— Et à cette heure... où est-il?

— Je n'ai que de vagues renseignements; je sais seulement qu'il est à Paris; mais je ne désespère pas de le retrouver; je ferai ces recherches avec une ardeur presque paternelle; car on ne saurait trop aimer les rares qualités de ce pauvre fils de roi. Quel cœur, ma chère demoiselle! quel cœur!!! oh! c'est un cœur d'or, brillant et pur comme l'or de son pays.

— Mais il faut retrouver le prince, monsieur, — dit Adrienne avec émotion. — Il faut ne rien négli-

ger pour cela, je vous en conjure ; c'est mon parent... il est seul ici... sans appui, sans secours.

— Certainement, — reprit Rodin avec commisération, — pauvre enfant... car c'est presque un enfant... dix-huit ou dix-neuf ans... jeté au milieu de Paris, dans cet enfer, avec ses passions neuves, ardentes, sauvages, avec sa naïveté, sa confiance, à quels périls ne serait-il pas exposé!

— Mais il s'agit d'abord de le retrouver, monsieur, —dit vivement Adrienne, — ensuite nous le soustrairons à ces dangers... Avant d'être enfermée ici, apprenant son arrivée en France, j'avais envoyé un homme de confiance lui offrir les services d'un ami inconnu ; je vois maintenant que cette folle idée, que l'on m'a tant reprochée, était fort sensée... Aussi, j'y tiens plus que jamais ; le prince est de ma famille, je lui dois une généreuse hospitalité... je lui destinais le pavillon que j'occupais chez ma tante...

— Mais vous, ma chère demoiselle?

— Aujourd'hui même je vais aller habiter une maison que depuis quelque temps j'avais fait préparer, étant bien décidée à quitter madame de Saint-Dizier et à vivre seule et à ma guise. Ainsi, monsieur, puisque votre mission est d'être le bon génie de notre famille, soyez aussi généreux envers le prince Djalma que vous l'avez été pour moi, pour les filles du maréchal Simon ; je vous en conjure, tâchez de découvrir la retraite de ce pauvre fils de roi, comme vous dites ; gardez-moi le secret et faites-le conduire dans ce pavillon, qu'un ami inconnu

lui offre... qu'il ne s'inquiète de rien ; on pourvoira à tous ses besoins ; il vivra comme il doit vivre..... en prince.

— Oui, il vivra en prince, grâce à votre royale munificence... Mais jamais touchant intérêt n'aura été mieux placé... Il suffit de voir, comme je l'ai vue, sa belle et mélancolique figure, pour...

— Vous l'avez donc vu, monsieur? — dit Adrienne en interrompant Rodin.

— Oui, ma chère demoiselle, je l'ai vu pendant deux heures environ... et il ne m'en a pas fallu davantage pour le juger : ses traits charmants sont le miroir de son âme.

— Et où l'avez-vous vu, monsieur?

— A votre ancien château de Cardoville, ma chère demoiselle, non loin duquel la tempête l'avait jeté... et où je m'étais rendu afin de... — Puis, après un moment d'hésitation, Rodin reprit comme emporté malgré lui par sa franchise : — Eh! mon Dieu! où je m'étais rendu pour faire une action mauvaise, honteuse et misérable... il faut bien l'avouer...

— Vous, monsieur,... au château de Cardoville? pour une mauvaise action! — s'écria Adrienne profondément surprise...

— Hélas! oui, ma chère demoiselle, — répondit naïvement Rodin. — En un mot, j'avais ordre de M. l'abbé d'Aigrigny de mettre votre ancien régisseur dans l'alternative ou d'être renvoyé, ou de se prêter à une indignité... oui, à quelque chose qui

ressemblait fort à de l'espionnage et à de la calomnie ;... mais l'honnête et digne homme a refusé...

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur? — dit mademoiselle de Cardoville de plus en plus étonnée.

— Je suis... Rodin... ex-secrétaire de M. l'abbé d'Aigrigny..... bien peu de chose, comme vous voyez. »

Il faut renoncer à rendre l'accent à la fois humble et ingénu du jésuite en prononçant ces mots, qu'il accompagna d'un salut respectueux.

A cette révélation, mademoiselle de Cardoville se recula brusquement. Nous l'avons dit, Adrienne avait quelquefois entendu parler de Rodin, l'humble secrétaire de l'abbé d'Aigrigny, comme d'une sorte de machine obéissante et passive. Ce n'était pas tout : le régisseur de la terre de Cardoville, en écrivant à Adrienne au sujet du prince Djalma, s'était plaint des propositions perfides et déloyales de Rodin. Elle sentit donc s'éveiller une vague défiance lorsqu'elle apprit que son libérateur était l'homme qui avait joué un rôle si odieux. Du reste, ce sentiment défavorable était balancé par ce qu'elle devait à Rodin et par la dénonciation qu'il venait de formuler si nettement contre l'abbé d'Aigrigny devant le magistrat; et puis enfin par l'aveu même du jésuite, qui, s'accusant lui-même, allait ainsi au-devant du reproche qu'on pouvait lui adresser. Néanmoins, ce fut avec une sorte de froide réserve que mademoiselle de Cardoville continua cet entretien

commencé par elle avec autant de franchise que d'abandon et de sympathie.

Rodin s'aperçut de l'impression qu'il causait ; il s'y attendait : il ne se déconcerta donc pas le moins du monde lorsque mademoiselle de Cardoville lui dit en l'envisageant bien en face et attachant sur lui un regard perçant : « Ah !... vous êtes monsieur Rodin... le secrétaire de M. l'abbé d'Aigrigny ?

— Dites ex-secrétaire, s'il vous plaît, ma chère demoiselle, — répondit le jésuite ; — car vous sentez bien que je ne remettrai jamais les pieds chez l'abbé d'Aigrigny... Je m'en suis fait un ennemi implacable, et je me trouve sur le pavé... Mais il n'importe... Qu'est-ce que je dis ! mais tant mieux, puisqu'à ce prix-là des méchants sont démasqués et d'honnêtes gens secourus. »

Ces mots, dits très-simplement et très-dignement, ramenèrent la pitié au cœur d'Adrienne. Elle songea qu'après tout, ce pauvre vieux homme disait vrai. La haine de l'abbé d'Aigrigny ainsi dévoilé devait être inexorable, et, après tout, Rodin l'avait bravée pour faire une généreuse révélation.

Pourtant, mademoiselle de Cardoville reprit froidement : « Puisque vous saviez, monsieur, les propositions que vous étiez chargé de faire au régisseur de la terre de Cardoville si honteuses, si perfides, comment avez-vous pu consentir à vous en charger ?

— Pourquoi, pourquoi ! — reprit Rodin avec une sorte d'impatience pénible. Eh ! mon Dieu ! parce que j'étais alors complétement sous le charme de

l'abbé d'Aigrigny, un des hommes les plus prodigieusement habiles que je connaisse, et, je l'ai appris depuis avant-hier seulement, un des hommes les plus prodigieusement dangereux qu'il y ait au monde ; il avait vaincu mes scrupules en me persuadant que la fin justifiait les moyens... Et, je dois l'avouer, la fin qu'il semblait se proposer était belle et grande ; mais avant-hier... j'ai été cruellement désabusé... un coup de foudre m'a réveillé. Tenez, ma chère demoiselle, — ajouta Rodin avec une sorte d'embarras et de confusion, — ne parlons plus de mon fâcheux voyage à Cardoville. Quoique je n'aie été qu'un instrument ignorant et aveugle, j'en ai autant de honte et de chagrin que si j'avais agi de moi-même. Cela me pèse et m'oppresse. Je vous en prie, parlons plutôt de vous, de ce qui vous intéresse ; car l'âme se dilate aux généreuses pensées, comme la poitrine se dilate à un air pur et salubre. »

Rodin venait de faire si spontanément l'aveu de sa faute, il l'expliquait si naturellement, il en paraissait si sincèrement contrit, qu'Adrienne, dont les soupçons n'avaient pas d'ailleurs d'autres éléments, sentit sa défiance beaucoup diminuer.

« Ainsi, — reprit-elle en examinant toujours Rodin, — c'est à Cardoville que vous avez vu le prince Djalma ?

— Oui, mademoiselle, et de cette rapide entrevue date mon affection pour lui : aussi je remplirai ma tâche jusqu'au bout ; soyez tranquille, ma chère demoiselle, pas plus que vous, pas plus que les filles

du maréchal Simon, le prince ne sera victime de ce détestable complot, qui ne s'est malheureusement pas arrêté là.

— Et qui donc encore a-t-il menacé?

— M. Hardy, homme rempli d'honneur et de probité, aussi votre parent, aussi intéressé dans cette succession, a été éloigné de Paris par une infâme trahison... Enfin, un dernier héritier, malheureux artisan, tombant dans un piége habilement tendu, a été jeté dans une prison pour dettes.

— Mais, monsieur, — dit tout à coup Adrienne, — au profit de qui cet abominable complot, qui en effet m'épouvante, était-il donc tramé?

— Au profit de M. l'abbé d'Aigrigny! — répondit Rodin.

— Lui, et comment? de quel droit? il n'était pas héritier!

— Ce serait trop long à vous expliquer, ma chère demoiselle; vous saurez tout un jour; soyez seulement convaincue que votre famille n'avait pas d'ennemi plus acharné que l'abbé d'Aigrigny.

— Monsieur, — dit Adrienne cédant à un dernier soupçon, — je vais vous parler bien franchement. Comment ai-je pu mériter ou vous inspirer le vif intérêt que vous me témoignez, et que vous étendez même sur toutes les personnes de ma famille?

— Mon Dieu, ma chère demoiselle, — répondit Rodin en souriant, — si je vous le dis... vous allez vous moquer de moi... ou ne pas me comprendre...

— Parlez, je vous en prie, monsieur, ne doutez ni de moi ni de vous.

— Eh bien! je me suis intéressé, dévoué à vous, parce que votre cœur est généreux, votre esprit élevé, votre caractère indépendant et fier... Une fois bien à vous, ma foi! les vôtres, qui sont d'ailleurs aussi fort dignes d'intérêt, ne m'ont plus été indifférents:... les servir, c'était vous servir encore.

— Mais, monsieur... en admettant que vous me jugiez digne des louanges beaucoup trop flatteuses que vous m'adressez... comment avez-vous pu juger de mon cœur, de mon esprit, de... mon caractère?

— Je vais vous le dire, ma chère demoiselle; mais auparavant je dois vous faire encore un aveu dont j'ai grand'honte... Lors même que vous ne seriez pas si merveilleusement douée, ce que vous avez souffert depuis votre entrée dans cette maison devrait suffire, n'est-ce pas? pour vous mériter l'intérêt de tout homme de cœur.

— Je le crois, monsieur.

— Je pourrais donc expliquer ainsi mon intérêt pour vous. Eh bien! pourtant... je l'avoue, cela ne m'aurait pas suffi. Vous auriez été simplement mademoiselle de Cardoville, très-riche, très-noble et très-belle jeune fille, que votre malheur m'eût fort apitoyé sans doute; mais je me serais dit: Cette pauvre demoiselle est très à plaindre, soit; mais moi, pauvre homme, qu'y puis-je? Mon unique ressource est ma place de secrétaire de l'abbé d'Ai-

grigny, et c'est lui qu'il me faut d'abord attaquer ! Il est tout-puissant, et je ne suis rien ; lutter contre lui, c'est me perdre sans espoir de sauver cette infortunée. Tandis qu'au contraire, sachant ce que vous étiez, ma chère demoiselle, ma foi ! je me suis révolté dans mon infériorité. Non, non, me suis-je dit, mille fois non ! Une si belle intelligence, un si grand cœur, ne seront pas victimes d'un abominable complot... Peut-être je serai brisé dans la lutte, mais du moins j'aurai tenté de combattre. »

Il est impossible de dire avec quel mélange de finesse, d'énergie, de sensibilité, Rodin avait accentué ces paroles. Ainsi que cela arrive fréquemment aux gens singulièrement disgracieux et repoussants dès qu'ils sont parvenus à faire oublier leur laideur, cette laideur même devient un motif d'intérêt, de commisération, et l'on se dit : Quel dommage qu'un tel esprit, qu'une telle âme habite un corps pareil ! et l'on se sent touché, presque attendri par ce contraste.

Il en était ainsi de ce que mademoiselle de Cardoville commençait à éprouver pour Rodin, car autant il s'était montré brutal et insolent envers le docteur Baleinier, autant il était simple et affectueux avec elle. Une seule chose excitait vivement la curiosité de mademoiselle de Cardoville : c'était de savoir comment Rodin avait conçu le dévouement et l'admiration qu'elle lui inspirait.

« Pardonnez mon indiscrète et opiniâtre curiosité, monsieur,... mais je voudrais savoir...

— Comment vous m'avez été... moralement révélée, n'est-ce pas?... Mon Dieu, ma chère demoiselle, rien n'est plus simple... En deux mots, voici le fait : l'abbé d'Aigrigny ne voyait en moi qu'une machine à écrire, un instrument obtus, muet et aveugle...

— Je croyais à M. d'Aigrigny plus de perspicacité.

— Et vous avez raison, ma chère demoiselle... c'est un homme d'une sagacité inouïe;... mais je le trompais... en affectant plus que de la simplicité... Pour cela, n'allez pas me croire faux... Non... je suis fier... oui, fier... à ma manière, et ma fierté consiste à ne jamais paraître au-dessus de ma position, si subalterne qu'elle soit. Savez-vous pourquoi? C'est qu'alors, si hautains que soient mes supérieurs... je me dis : Ils ignorent ma valeur; ce n'est donc pas moi, c'est l'infériorité de la condition qu'ils humilient... A cela, je gagne deux choses : mon amour-propre est à couvert, et je n'ai à haïr personne.

— Oui, je comprends cette sorte de fierté, — dit Adrienne de plus en plus frappée du tour original de l'esprit de Rodin.

— Mais revenons à ce qui vous regarde, ma chère demoiselle. — La veille du 15 février, M. l'abbé d'Aigrigny me remet un papier sténographié, et me dit : « Transcrivez cet interrogatoire, vous y ajouterez que cette pièce vient à l'appui de la décision d'un conseil de famille, qui déclare, d'après le rapport du docteur Baleinier, l'état de

l'esprit de mademoiselle de Cardoville assez alarmant pour exiger sa réclusion dans une maison de santé... »

— Oui, — dit Adrienne avec amertume, — il s'agissait d'un long entretien que j'ai eu avec madame de Saint-Dizier, ma tante, et que l'on écrivait à mon insu.

— Me voici donc tête à tête avec mon mémoire sténographié; je commence à le transcrire... Au bout de dix lignes, je reste frappé de stupeur, je ne sais si je rêve ou si je veille... « Comment! folle! — m'écriai-je, — mademoiselle de Cardoville folle!... Mais les insensés sont ceux-là qui osent soutenir une monstruosité pareille!... » De plus en plus intéressé, je poursuis ma lecture;... je l'achève... Oh! alors, que vous dirai-je?... Ce que j'ai éprouvé, voyez-vous, ma chère demoiselle, ne se peut exprimer:... c'était de l'attendrissement, de la joie, de l'enthousiasme!...

— Monsieur... — dit Adrienne.

— Oui, ma chère demoiselle, de l'enthousiasme!... Que ce mot ne choque pas votre modestie: sachez donc que ces idées si neuves, si indépendantes, si courageuses, que vous exposiez avec tant d'éclat devant votre tante, vous sont à votre insu presque communes avec une personne pour laquelle vous ressentirez plus tard le plus tendre, le plus religieux respect...

— Et de qui voulez-vous parler, monsieur? » s'écria mademoiselle de Cardoville de plus en plus intéressée.

Après un moment d'hésitation apparente, Rodin reprit :

« Non... non... il est inutile maintenant de vous en instruire... Tout ce que je puis vous dire, ma chère demoiselle, c'est que, ma lecture finie, je courus chez l'abbé d'Aigrigny afin de le convaincre de l'erreur où je le voyais à votre égard... Impossible de le joindre... mais hier matin je lui ai dit vivement ma façon de penser ; il ne parut étonné que d'une chose, de s'apercevoir que je pensais. Un dédaigneux silence accueillit toutes mes instances. Je crus sa bonne foi surprise ; j'insistai encore, mais en vain ; il m'ordonna de le suivre à la maison où devait s'ouvrir le testament de votre aïeul. J'étais tellement aveuglé sur l'abbé d'Aigrigny qu'il fallut, pour m'ouvrir les yeux, l'arrivée successive du soldat, de son fils, puis du père du maréchal Simon... Leur indignation me dévoila l'étendue d'un complot tramé de longue main avec une effrayante habileté. Alors je compris pourquoi l'on vous retenait ici en vous faisant passer pour folle ; alors je compris pourquoi les filles du maréchal Simon avaient été conduites au couvent. Alors enfin mille souvenirs me revinrent à l'esprit ; des fragments de lettres, de mémoires, que l'on m'avait donnés à copier ou à chiffrer, et dont je ne m'étais pas jusque-là expliqué la signification, me mirent sur la voie de cette odieuse machination. Manifester, séance tenante, l'horreur subite que je ressentais pour ces indignités, c'était tout perdre ; je ne fis pas cette faute. Je luttai de

ruse avec l'abbé d'Aigrigny ; je parus encore plus avide que lui. Cet immense héritage aurait dû m'appartenir que je ne me serais pas montré plus âpre, plus impitoyable à la curée. Grâce à ce stratagème, l'abbé d'Aigrigny ne se douta de rien : un hasard providentiel ayant sauvé cet héritage de ses mains, il quitta la maison dans une consternation profonde. Moi, dans une joie indicible, car j'avais le moyen de vous sauver, de vous venger, ma chère demoimoiselle, hier soir, comme toujours, je me rendis à mon bureau. Pendant l'absence de l'abbé, il me fut facile de parcourir toute sa correspondance relative à l'héritage ; de la sorte, je pus relier tous les fils de cette trame immense... Oh ! alors, ma chère demoiselle, devant les découvertes que je fis... et que je n'aurais jamais faites sans cette circonstance, je restai anéanti, épouvanté.

— Quelles découvertes, monsieur?

— Il est des secrets terribles pour qui les possède. Ainsi, n'insistez pas, ma chère demoiselle ; mais, dans cet examen, la ligue formée par une insatiable cupidité contre vous et contre vos parents m'apparut dans toute sa ténébreuse audace. Alors, le vif et profond intérêt que j'avais déjà ressenti pour vous, chère demoiselle, augmenta encore et s'étendit aux autres innocentes victimes de ce complot infernal. Malgré ma faiblesse, je me promis de tout risquer pour démasquer l'abbé d'Aigrigny... Je réunis les preuves nécessaires pour donner à ma déclaration devant la justice une autorité suffisante... Et ce ma-

tin... je quittai la maison de l'abbé... sans lui révéler mes projets... Il pouvait employer, pour me retenir, quelque moyen violent ; pourtant, il eût été lâche à moi de l'attaquer sans le prévenir... Une fois hors de chez lui... je lui ai écrit que j'avais en main assez de preuves de ses indignités pour l'attaquer loyalement au grand jour... je l'accusais... il se défendrait. Je suis allé chez un magistrat, et vous savez... »

A ce moment, la porte s'ouvrit; une des gardiennes parut et dit à Rodin : « Monsieur, le commissionnaire que vous et monsieur le juge ont envoyé rue Brise-Miche, vient de revenir.

— A-t-il laissé la lettre?

— Oui, monsieur, on l'a montée tout de suite.

— C'est bien!... laissez-nous. »

La gardienne sortit.

CHAPITRE VIII.

LA SYMPATHIE.

Si mademoiselle de Cardoville avait pu conserver quelques soupçons sur la sincérité du dévouement de Rodin à son égard, ils auraient dû tomber devant ce raisonnement malheureusement fort naturel et presque irréfragable : comment supposer la moindre

intelligence entre l'abbé d'Aigrigny et son secrétaire, alors que celui-ci, dévoilant complétement les machinations de son maître, le livrait aux tribunaux? alors qu'enfin Rodin allait en ceci peut-être plus loin que mademoiselle de Cardoville n'aurait été elle-même? Quelle arrière-pensée supposer au jésuite? tout au plus celle de chercher à s'attirer par ses services la fructueuse protection de la jeune fille. Et encore ne venait-il pas de protester contre cette supposition, en déclarant que ce n'était pas à mademoiselle de Cardoville, belle, noble et riche, qu'il s'était dévoué, mais à la jeune fille au cœur fier et généreux? Et puis enfin, ainsi que le disait Rodin lui-même, quel homme, à moins d'être un misérable, ne se fût intéressé au sort d'Adrienne? Un sentiment singulier, bizarre, mélange de curiosité, de surprise et d'intérêt, se joignait à la gratitude de mademoiselle de Cardoville pour Rodin; pourtant, reconnaissant un esprit supérieur sous cette humble enveloppe, un soupçon grave lui vint tout à coup à l'esprit.

« Monsieur, — dit-elle à Rodin, — j'avoue toujours aux gens que j'estime les mauvais doutes qu'ils m'inspirent, afin qu'ils se justifient et m'excusent si je me trompe. »

Rodin regarda mademoiselle de Cardoville avec surprise; et paraissant supputer mentalement les soupçons qu'il avait pu lui inspirer, il répondit après un moment de silence : « Peut-être s'agit-il de mon voyage à Cardoville, de mes mauvaises propositions à votre brave et digne régisseur?... Mon Dieu! je...

— Non, non, monsieur... — dit Adrienne en l'interrompant, — vous m'avez fait spontanément cet aveu, et je comprends qu'aveuglé sur le compte de M. d'Aigrigny, vous ayez exécuté passivement des instructions auxquelles la délicatesse répugnait... Mais comment se fait-il qu'avec votre valeur incontestable, vous occupiez auprès de lui, et depuis longtemps, une position aussi subalterne?

— C'est vrai, — dit Rodin en souriant, — cela doit vous surprendre d'une manière fâcheuse, ma chère demoiselle; car un homme de quelque capacité qui reste longtemps dans une condition infime, a évidemment quelque vice radical, quelque passion mauvaise ou basse...

— Ceci, monsieur, est généralement vrai...

— Et personnellement vrai... quant à moi.

— Ainsi, monsieur, vous avouez?...

— Hélas! j'avoue que j'ai une mauvaise passion, à laquelle j'ai depuis quarante ans sacrifié toutes les chances de parvenir à une position sortable.

— Et cette passion... monsieur?

— Puisqu'il faut vous faire ce vilain aveu... c'est la paresse... oui, la paresse... l'horreur de toute activité d'esprit, de toute responsabilité morale, de toute initiative. Avec les douze cents livres que me donnait l'abbé d'Aigrigny, j'étais l'homme le plus heureux du monde; j'avais foi dans la noblesse de ses vues; sa pensée était la mienne, sa volonté la mienne. Ma besogne finie, je rentrais dans ma pauvre petite chambre, j'allumais mon poêle, je dînais

de racines ; puis, prenant quelque livre de philosophie bien inconnu, et, rêvant là-dessus, je lâchais bride à mon esprit, qui, contenu tout le jour, m'entraînait à travers les théories, les utopies les plus délectables. Alors, de toute la hauteur de mon intelligence emportée, Dieu sait où, par l'audace de mes pensées, il me semblait dominer et mon maître et les grands génies de la terre. Cette fièvre durait bien, ma foi, trois ou quatre heures ; après quoi je dormais d'un bon somme ; chaque matin je me rendais allègrement à ma besogne, sûr de mon pain du lendemain, sans souci de l'avenir, vivant de peu, attendant avec impatience les joies de ma soirée solitaire, et me disant à part moi, en griffonnant comme une machine stupide : Hé ! hé !... pourtant... si je voulais.

— Certes... vous auriez pu comme un autre peut-être arriver à une haute position, — dit Adrienne, singulièrement touchée de la philosophie pratique de Rodin.

— Oui,... je le crois, j'aurais pu arriver... mais dès que je le pouvais... à quoi bon ? Voyez-vous, ma chère demoiselle, ce qui rend souvent les gens d'une valeur quelconque inexplicables pour le vulgaire... c'est qu'ils se contentent souvent de dire : *si je voulais !*

— Mais enfin, monsieur... sans tenir beaucoup aux aisances de la vie, il est un certain bien-être que l'âge rend presque indispensable, auquel vous renoncez absolument...

— Détrompez-vous, s'il vous plaît, ma chère demoiselle, — dit Rodin en souriant avec finesse, — je suis très-sybarite, il me faut absolument un bon vêtement, un bon poêle, un bon matelas, un bon morceau de pain, un bon radis, bien piquant, assaisonné de bon sel gris, de bonne eau limpide; et pourtant, malgré la complication de mes goûts, mes douze cents francs me suffisent et au delà, puisque je puis faire quelques économies.

— Et maintenant que vous voici sans emploi, comment allez-vous vivre, monsieur? — dit Adrienne de plus en plus intéressée par la bizarrerie de cet homme, et pensant à mettre son désintéressement à l'épreuve.

— J'ai un petit boursicaut; il me suffira pour rester ici jusqu'à ce que j'aie délié jusqu'au dernier fil la noire trame du père d'Aigrigny; je me dois cette réparation pour avoir été sa dupe; trois ou quatre jours suffiront, je l'espère, à cette besogne. Après quoi j'ai la certitude de trouver un modeste emploi dans ma province, chez un receveur particulier des contributions. Il y a peu de temps déjà quelqu'un me voulant du bien, m'avait fait cette offre; mais je n'avais pas voulu quitter l'abbé d'Aigrigny, malgré les grands avantages que l'on me proposait..... Figurez-vous donc huit cents francs, ma chère demoiselle, huit cents francs, nourri et logé.... Comme je suis un peu sauvage, j'aurais préféré être logé à part;... mais, vous sentez bien, on me donne déjà

tant... que je passerai par-dessus ce petit inconvénient. »

Il faut renoncer à peindre l'ingénuité de Rodin en faisant ces petites confidences ménagères, et surtout abominablement mensongères, à mademoiselle de Cardoville, qui sentit son dernier soupçon disparaître.

« Comment, monsieur, — dit-elle au jésuite avec intérêt, — dans trois ou quatre jours vous aurez quitté Paris?

— Je l'espère bien, ma chère demoiselle, et cela,..... — ajouta-t-il d'un ton mystérieux, — et cela pour plusieurs raisons;... mais ce qui me serait bien précieux, — reprit-il d'un ton grave et pénétré en contemplant Adrienne avec attendrissement, — ce serait d'emporter au moins avec moi cette conviction que vous m'avez su quelquefois gré d'avoir, à la seule lecture de votre entretien avec la princesse de Saint-Dizier, deviné en vous une valeur peut-être sans pareille de nos jours, chez une jeune personne de votre âge et de votre condition...

— Ah! monsieur, — dit Adrienne en souriant, — ne vous croyez pas obligé de me rendre sitôt les louanges sincères que j'ai adressées à votre supériorité d'esprit... J'aimerais mieux de l'ingratitude.

— Eh! mon Dieu... je ne vous flatte pas, ma chère demoiselle; à quoi bon? Nous ne devons plus nous revoir... Non, je ne vous flatte pas... je vous comprends, voilà tout... et ce qui va vous sembler bizarre, c'est que votre aspect complète l'idée que je

m'étais faite de vous, ma chère demoiselle, en lisant votre entretien avec votre tante ; ainsi quelques côtés de votre caractère, jusqu'alors obscurs pour moi, sont maintenant vivement éclairés.

— En vérité, monsieur, vous m'étonnez de plus en plus...

— Que voulez-vous? je vous dis naïvement mes impressions ; à cette heure, je m'explique parfaitement, par exemple, votre amour passionné du beau, votre culte religieux pour les sensualités raffinées, vos ardentes aspirations vers un monde meilleur, votre courageux mépris pour bien des usages dégradants, serviles, auxquels la femme est soumise ; oui, maintenant, je comprends mieux encore le noble orgueil avec lequel vous contemplez ce flot d'hommes vains, suffisants, ridicules, pour qui la femme est une créature à eux dévolue, de par les lois qu'ils ont faites à leur image, qui n'est pas belle. Selon ces tyranneaux, la femme, espèce inférieure, à laquelle un concile de cardinaux a daigné reconnaître une âme à deux voix de majorité, ne doit-elle pas s'estimer mille fois heureuse d'être la servante de ces petits pachas, vieux à trente ans, essoufflés, épouffés, blasés, qui, las de tous les excès, voulant se reposer dans leur épuisement, songent, comme on dit, à *faire une fin*, ce qu'ils entreprennent en épousant une pauvre jeune fille qui désire, elle, au contraire, *faire un commencement!* »

Mademoiselle de Cardoville eût certainement souri aux traits satiriques de Rodin, si elle n'eût pas été

singulièrement frappée de l'entendre s'exprimer dans des termes si appropriés à ses idées à elle… lorsque pour la première fois de sa vie elle voyait cet homme dangereux. Adrienne oubliait ou plutôt ignorait qu'elle avait affaire à un de ces jésuites d'une rare intelligence, et que ceux-là unissent les connaissances et les ressources mystérieuses de l'espion de police à la profonde sagacité du confesseur ; prêtres diaboliques, qui, au moyen de quelques renseignements, de quelques aveux, de quelques lettres, reconstruisent un caractère, comme Cuvier reconstruisait un corps d'après quelques fragments zoologiques.

Adrienne, loin d'interrompre Rodin, l'écoutait avec une curiosité croissante.

Sûr de l'effet qu'il produisait, celui-ci continua d'un ton indigné : « Et votre tante et l'abbé d'Aigrigny vous traitaient d'insensée parce que vous vous révoltiez contre le joug futur de ces tyranneaux ! parce qu'en haine des vices honteux de l'esclavage, vous vouliez être indépendante avec les loyales qualités de l'indépendance, libre avec les fières vertus de la liberté !

— Mais, monsieur, — dit Adrienne de plus en plus surprise, — comment mes pensées peuvent-elles vous être aussi familières ?

— D'abord, je vous connais parfaitement, grâce à votre entretien avec madame de Saint-Dizier ; et puis, si par hasard nous poursuivions tous deux le même but, quoique par des moyens divers, — reprit finement Rodin en regardant mademoiselle de

Cardoville d'un air d'intelligence, — pourquoi nos convictions ne seraient-elles pas les mêmes?

— Je ne vous comprends pas... monsieur... De quel but voulez-vous donc parler?...

— Du but que tous les esprits élevés, généreux, indépendants poursuivent incessamment... les uns agissant comme vous, ma chère demoiselle, par passion, par instinct, sans se rendre compte peut-être de la haute mission qu'ils sont appelés à remplir. Ainsi, par exemple, lorsque vous vous complaisez dans les délices les plus raffinées, lorsque vous vous entourez de tout ce qui charme vos sens... croyez-vous ne céder qu'à l'attrait du beau? qu'à un besoin de jouissances exquises?... Non, non, mille fois non... car alors vous ne seriez qu'une créature incomplète, odieusement personnelle, une sèche égoïste d'un goût très-recherché... rien de plus... et à votre âge, ce serait hideux, ma chère demoiselle, ce serait hideux.

— Monsieur, ce jugement si sévère... le portez-vous donc sur moi? — dit Adrienne avec inquiétude, tant cet homme lui imposait déjà malgré elle.

— Certes je le porterais sur vous, si vous aimiez le luxe pour le luxe; mais non, non, un sentiment tout autre vous anime, — reprit le jésuite; — ainsi raisonnons un peu : éprouvant le besoin passionné de toutes ces jouissances, vous en sentez le prix ou le manque plus vivement que personne, n'est-il pas vrai?

— En effet, monsieur, — dit Adrienne, vivement intéressée.

— Votre reconnaissance et votre intérêt sont donc déjà forcément acquis à ceux-là qui, pauvres, laborieux, inconnus, vous procurent ces merveilles du luxe dont vous ne pouvez vous passer?

— Ce sentiment de gratitude est si vif chez moi, monsieur, — reprit Adrienne de plus en plus ravie de se voir si bien comprise ou devinée, — qu'un jour je fis inscrire sur un chef-d'œuvre d'orfévrerie, au lieu du nom de son vendeur, le nom de son auteur, pauvre artiste jusqu'alors inconnu, et qui, depuis, a conquis sa véritable place.

— Vous le voyez, je ne me trompais pas, — reprit Rodin, l'amour de ces jouissances vous rend reconnaissante pour ceux qui vous les procurent; et ce n'est pas tout : me voilà, moi, par exemple, ni meilleur ni pire qu'un autre, mais habitué à vivre de privations dont je ne souffre pas le moins du monde. Eh bien! les privations de mon prochain me touchent nécessairement bien moins que vous, ma chère demoiselle, car vos habitudes de bien-être... vous rendent forcément plus compatissante que toute autre pour l'infortune... Vous souffririez trop de la misère pour ne pas plaindre et secourir ceux qui en souffrent.

— Mon Dieu! monsieur, — dit Adrienne, qui commençait à se sentir sous le charme funeste de Rodin, — plus je vous entends, plus je suis con-

vaincue que vous défendez mille fois mieux que moi ces idées, qui m'ont été si durement reprochées par madame de Saint-Dizier et par l'abbé d'Aigrigny. Oh! parlez... parlez, monsieur... je ne puis vous dire avec quel bonheur... avec quelle fierté je vous écoute. »

Et attentive, émue, les yeux attachés sur le jésuite, avec autant d'intérêt que de sympathie et de curiosité, Adrienne, par un gracieux mouvement de tête qui lui était familier, rejeta en arrière les longues boucles de sa chevelure dorée, comme pour mieux contempler Rodin, qui reprit : « Et vous vous étonnez, ma chère demoiselle, de n'avoir été comprise ni par votre tante, ni par l'abbé d'Aigrigny? Quel point de contact aviez-vous avec ces esprits hypocrites, jaloux, rusés, tels que je puis les juger maintenant? Voulez-vous une nouvelle preuve de leur haineux aveuglement? parmi ce qu'ils appelaient vos monstrueuses folies, quelle était la plus scélérate, la plus damnable? c'était votre résolution de vivre désormais seule et à votre guise, de disposer librement de votre présent et de votre avenir; ils trouvaient cela odieux, détestable, immoral. Et pourtant votre résolution était-elle dictée par un fol amour de liberté? non! Par une aversion désordonnée de tout joug, de toute contrainte? non! Par l'unique désir de vous singulariser? non! car alors, je vous aurais durement blâmée.

— D'autres raisons m'ont, en effet, guidée, monsieur, je vous l'assure, — dit vivement Adrienne,

devenant très-jalouse de l'estime que son caractère pourrait inspirer à Rodin.

— Eh! je le sais bien, vos motifs n'étaient et ne pouvaient être qu'excellents, — reprit le jésuite. — Cette résolution si attaquée, pourquoi la prenez-vous? Est-ce pour braver les usages reçus? non! vous les avez respectés tant que la haine de madame de Saint-Dizier ne vous a pas forcée de vous soustraire à son impitoyable tutelle. Voulez-vous vivre seule pour échapper à la surveillance du monde? Non, vous serez cent fois plus en évidence dans cette vie exceptionnelle que dans toute autre condition! Voulez-vous enfin mal employer votre liberté? Non, mille fois non? pour faire le mal, on recherche l'ombre, l'isolement; posée, au contraire, comme vous le serez, tous les yeux jaloux et envieux du troupeau vulgaire seront constamment braqués sur vous... Pourquoi donc enfin prenez-vous cette détermination si courageuse, si rare, qu'elle en est unique chez une jeune personne de votre âge? Voulez-vous que je vous le dise, moi,... ma chère demoiselle? Eh bien! vous voulez prouver par votre exemple que toute femme au cœur pur, à l'esprit droit, au caractère ferme, à l'âme indépendante, peut noblement et fièrement sortir de la tutelle humiliante que l'usage lui impose! Oui, au lieu d'accepter une vie d'esclave en révolte, vie fatalement vouée à l'hypocrisie ou au vice, vous voulez, vous, vivre aux yeux de tous, indépendante, loyale et respectée.... Vous voulez enfin avoir, comme

l'homme, le libre arbitre, l'entière responsabilité de tous les actes de votre vie, afin de bien constater qu'une femme complétement livrée à elle-même peut égaler l'homme en raison, en sagesse, en droiture, et le surpasser en délicatesse et en dignité... Voilà votre dessein, ma chère demoiselle. Il est noble, il est grand. Votre exemple sera-t-il imité? je l'espère! Mais ne le serait-il pas, que votre généreuse tentative vous placera toujours haut et bien! croyez-moi... »

Les yeux de mademoiselle de Cardoville brillaient d'un fier et doux éclat, ses joues étaient légèrement colorées, son sein palpitait, elle redressait sa tête charmante par un mouvement d'orgueil involontaire; enfin, complétement sous le charme de cet homme diabolique, elle s'écria : « Mais, monsieur, qui êtes-vous donc pour connaître, pour analyser ainsi mes plus secrètes pensées, pour lire dans mon âme plus clairement que je n'y lis moi-même, pour donner une nouvelle vie, un nouvel élan à ces idées d'indépendance qui depuis si longtemps germent en moi? qui êtes-vous donc enfin pour me relever si fort à mes propres yeux, que maintenant j'ai la conscience d'accomplir une mission honorable pour moi, et peut-être utile à celles de mes sœurs qui souffrent dans un dur servage?... Encore un fois, qui êtes-vous, monsieur?

— Qui je suis, mademoiselle! — répondit Rodin avec un sourire d'adorable bonhomie; — je vous l'ai dit, je suis un pauvre vieux bonhomme qui, depuis qua-

rante ans, après avoir chaque jour servi de machine à écrire les idées des autres, rentre chaque soir dans son réduit, où il se permet alors d'élucubrer ses idées à lui ; un brave homme qui, de son grenier, assiste et prend même un peu de part au mouvement des esprits généreux qui marchent vers un but plus prochain peut-être qu'on ne le pense communément... Aussi, ma chère demoiselle, je vous disais tout à l'heure, vous et moi nous tendons aux mêmes fins, vous sans y réfléchir et en continuant d'obéir à vos rares et divins instincts. Aussi, croyez-moi, vivez, vivez toujours belle, toujours libre, toujours heureuse ! c'est votre mission ; elle est plus providentielle que vous ne le pensez ; oui, continuez à vous entourer de toutes les merveilles du luxe et des arts ; raffinez encore vos sens, épurez encore vos goûts par le choix exquis de vos jouissances ; dominez par l'esprit, par la grâce, par la pureté, cet imbécile et laid troupeau d'hommes, qui, dès demain, vous voyant seule et libre, va vous entourer ; ils vous croiront une proie facile, dévolue à leur cupidité, à leur égoïsme, à leur sotte fatuité. Raillez, stigmatisez ces prétentions niaises et sordides ; soyez reine de ce monde et digne d'être respectée comme une reine... Aimez... brillez... jouissez... c'est votre rôle ici-bas ; n'en doutez pas ! toutes ces fleurs dont Dieu vous comble à profusion porteront un jour des fruits excellents. Vous aurez cru vivre seulement pour le plaisir... vous aurez vécu pour le plus noble but où puisse prétendre une âme grande et belle... Aussi,

peut-être... dans quelques années d'ici, nous nous rencontrerons encore : vous, de plus en plus belle et fêtée... moi, de plus en plus vieux et obscur ; mais, il n'importe... une voix secrète vous dit maintenant, j'en suis sûr, qu'entre nous deux, si dissemblables, il existe un lien caché, une communion mystérieuse que désormais rien ne pourra détruire ! »

En prononçant ces derniers mots avec un accent si profondément ému qu'Adrienne en tressaillit, Rodin s'était rapproché d'elle sans qu'elle s'en aperçut, et, pour ainsi dire, sans marcher, en traînant ses pas et en glissant sur le parquet, par une sorte de lente circonvolution de reptile ; il avait parlé avec tant d'élan, tant de chaleur, que sa face blafarde s'était légèrement colorée, et que sa repoussante laideur disparaissait presque devant le pétillant éclat de ses petits yeux fauves, alors bien ouverts, ronds et fixes, qu'il attachait obstinément sur Adrienne ; celle-ci, penchée, les lèvres entr'ouvertes, la respiration oppressée, ne pouvait non plus détacher ses regards de ceux du jésuite ; il ne parlait plus, et elle écoutait encore. Ce qu'éprouvait cette belle jeune fille, si élégante, à l'aspect de ce vieux petit homme, chétif, laid et sale, était inexplicable. La comparaison si vulgaire, et pourtant si vraie, de l'effrayante fascination du serpent sur l'oiseau, pourrait néanmoins donner une idée de cette impression étrange.

La tactique de Rodin était habile et sûre. Jusqu'alors mademoiselle de Cardoville n'avait raisonné ni ses goûts ni ses instincts ; elle s'y était livrée parce

qu'ils étaient inoffensifs et charmants. Combien donc devait-elle être heureuse et fière d'entendre un homme doué d'un esprit supérieur, non-seulement la louer de ces tendances, dont elle avait été naguère si amèrement blâmée, mais l'en féliciter comme d'une chose grande, noble et divine! Si Rodin se fût seulement adressé à l'amour-propre d'Adrienne, il eût échoué dans ses menées perfides, car elle n'avait pas la moindre vanité; mais il s'adressait à tout ce qu'il y avait d'exalté, de généreux dans le cœur de cette jeune fille; ce qu'il semblait encourager, admirer en elle, était réellement digne d'encouragement et d'admiration. Comment n'eût-elle pas été dupe de ce langage qui cachait de si ténébreux, de si funestes projets?

Frappée de la rare intelligence du jésuite, sentant sa curiosité vivement excitée par quelques mystérieuses paroles que celui-ci avait dites à dessein, ne s'expliquant pas l'action singulière que cet homme pernicieux exerçait déjà sur son esprit, ressentant une compassion respectueuse en songeant qu'un homme de cet âge, de cette intelligence, se trouvait dans la position la plus précaire, Adrienne lui dit avec sa cordialité naturelle : « Un homme de votre mérite et de votre cœur, monsieur, ne doit pas être à la merci du caprice des circonstances : quelques-unes de vos paroles ont ouvert à mes yeux des horizons nouveaux; je sens que, sur beaucoup de points, vos conseils pourront m'être très-utiles à l'avenir; enfin, en venant m'arracher de cette maison, en vous dévouant

aux autres personnes de ma famille, vous m'avez donné des marques d'intérêt que je ne puis oublier sans ingratitude... Une position bien modeste, mais assurée, vous a été enlevée... permettez-moi de....

— Pas un mot de plus, ma chère demoiselle, — dit Rodin en interrompant mademoiselle de Cardoville d'un air chagrin; — je ressens pour vous une profonde sympathie; je m'honore d'être en communauté d'idées avec vous; je crois enfin fermement que quelque jour vous aurez à demander conseil au pauvre vieux philosophe : à cause de tout cela, je dois, je veux conserver envers vous la plus complète indépendance...

— Mais, monsieur, c'est au contraire moi qui serais votre obligée, si vous vouliez accepter ce que je désirais tant vous offrir.

— Oh ! ma chère demoiselle, — dit Rodin en souriant, — je sais que votre générosité saura toujours rendre la reconnaissance légère et douce; mais, encore une fois, je ne puis rien accepter de vous... Un jour peut-être... vous saurez pourquoi.

— Un jour ?

— Il m'est impossible de vous en dire davantage. Et puis, supposez que je vous aie quelque obligation, comment vous dire alors tout ce qu'il y a en vous de bon et de beau ? Plus tard, si vous me devez beaucoup pour mes conseils, tant mieux, je n'en serai que plus à l'aise pour vous blâmer si je vous trouve à blâmer.

— Mais alors, monsieur, la reconnaissance envers vous m'est donc interdite ?

— Non... non, — dit Rodin avec une apparente émotion. — Oh ! croyez-moi, il viendra un moment solennel où vous pourrez vous acquitter d'une manière digne de vous et de moi. »

Cet entretien fut interrompu par la gardienne, qui en entrant dit à Adrienne : « Mademoiselle, il y a en bas une petite ouvrière bossue qui demande à vous parler ; comme, d'après les nouveaux ordres de M. le docteur, vous êtes libre de recevoir qui vous voulez... je viens vous demander s'il faut la laisser monter... Elle est si mal mise que je n'ai pas osé.

— Qu'elle monte ! — dit vivement Adrienne, qui reconnut la Mayeux au signalement donné par la gardienne, — qu'elle monte...

— M. le docteur a aussi donné l'ordre de mettre sa voiture à la disposition de mademoiselle ; faut-il faire atteler ?

— Oui.... dans un quart d'heure, — répondit Adrienne à la gardienne, qui sortit ; puis, s'adressant à Rodin ;

— Maintenant le magistrat ne peut tarder, je crois, à amener ici mesdemoiselles Simon ?

— Je ne le pense pas, ma chère demoiselle ; mais quelle est cette jeune ouvrière bossue ? — demanda Rodin d'un air indifférent.

— C'est la sœur adoptive d'un brave artisan qui a tout risqué pour venir m'arracher de cette maison... monsieur, — dit Adrienne avec émotion. — Cette

jeune ouvrière est une rare et excellente créature ; jamais pensée, jamais cœur plus généreux n'ont été cachés sous des dehors moins... »

Mais s'arrêtant en pensant à Rodin, qui lui semblait à peu près réunir les mêmes contrastes physiques et moraux que la Mayeux, Adrienne ajouta en regardant avec une grâce inimitable le jésuite, assez étonné de cette soudaine réticence : « Non... cette noble fille n'est pas la seule personne qui prouve combien la noblesse de l'âme, combien la supériorité de l'esprit, font prendre en indifférence de vains avantages dus seulement au hasard ou à la richesse. »

Au moment où Adrienne prononçait ces dernières paroles, la Mayeux entra dans la chambre.

FIN DE LA DOUZIÈME PARTIE.

TREIZIÈME PARTIE.

UN PROTECTEUR.

CHAPITRE PREMIER.

LES SOUPÇONS.

Mademoiselle de Cardoville s'avança vivement au-devant de la Mayeux et lui dit d'une voix émue en lui tendant les bras :

« Venez... venez... il n'y a plus maintenant de grille qui nous sépare ! »

A cette allusion, qui lui rappelait que naguère sa pauvre mais laborieuse main avait été respectueusement baisée par cette belle et riche patricienne, la jeune ouvrière éprouva un sentiment de reconnaissance à la fois ineffable et fier. Comme elle hésitait à répondre à l'accueil cordial d'Adrienne, celle-ci l'embrassa avec une touchante effusion. Lorsque la Mayeux se vit entourée des bras charmants de mademoiselle de Cardoville, lorsqu'elle sentit les lèvres fraîches et fleuries de la jeune fille s'appuyer fraternellement sur ses joues pâles et maladives, elle fondit en larmes sans pouvoir prononcer une parole.

Rodin, retiré dans un coin de la chambre, reg

dait cette scène avec un secret malaise ; instruit du refus plein de dignité opposé par la Mayeux aux tentations perfides de la supérieure du couvent de Sainte-Marie, sachant le dévouement profond de cette généreuse créature pour Agricol, dévouement qui s'était si valeureusement reporté depuis quelques jours sur mademoiselle de Cardoville, le jésuite n'aimait pas à voir celle-ci prendre à tâche d'augmenter encore cette affection. Il pensait sagement qu'on ne doit jamais dédaigner un ennemi ou un ami, si petits qu'ils soient. Or, son ennemi était celui-là qui se dévouait à mademoiselle de Cardoville ; puis enfin, on le sait, Rodin alliait à une rare fermeté de caractère certaines faiblesses superstitieuses, et il se sentait inquiet de la singulière impression de crainte que lui inspirait la Mayeux : il se promit de tenir compte de ce pressentiment ou de cette prévision.

. . . .

Les cœurs délicats ont quelquefois dans les plus petites choses des instincts d'une grâce, d'une bonté charmantes. Ainsi, après que la Mayeux eut versé d'abondantes et douces larmes de reconnaissance, Adrienne, prenant un mouchoir richement garni, en essuya pieusement les pleurs qui inondaient le mélancolique visage de la jeune ouvrière.

Ce mouvement, si naïvement spontané, sauva la Mayeux d'une humiliation ; car, hélas ! humiliation et souffrance, tels sont les deux abîmes que côtoie sans cesse l'infortune : aussi, pour l'infortune, la moindre

délicate prévenance est-elle presque toujours un double bienfait. Peut-être va-t-on sourire de dédain au puéril détail que nous allons donner pour exemple ; mais la pauvre Mayeux, n'osant pas tirer de sa poche son vieux petit mouchoir en lambeaux, serait longtemps restée aveuglée par ses larmes, si mademoiselle de Cardoville n'était pas venue les essuyer.

« Vous êtes bonne... oh ! vous êtes noblement charitable... mademoiselle ! »

C'est tout ce que put dire l'ouvrière d'une voix profondément émue, et encore plus touchée de l'attention de mademoiselle de Cardoville qu'elle ne l'eût peut-être été d'un service rendu.

« Regardez-la... monsieur, — dit Adrienne à Rodin, qui se rapprocha vivement. — Oui... — ajouta la jeune patricienne avec fierté... — c'est un trésor que j'ai découvert... Regardez-la, monsieur, et aimez-la comme je l'aime, honorez-la comme je l'honore. C'est un de ces cœurs... comme nous les cherchons.

— Et comme nous les trouvons, Dieu merci ! ma chère demoiselle, » dit Rodin à Adrienne en s'inclinant devant l'ouvrière.

Celle-ci leva lentement les yeux sur le jésuite ; à l'aspect de cette figure cadavéreuse qui lui souriait avec bénignité, la jeune fille tressaillit : chose étrange ! elle n'avait jamais vu cet homme, et instantanément elle éprouva pour lui presque la même impression de crainte, d'éloignement, qu'il venait de ressentir pour elle. Ordinairement timide et con-

fuse, la Mayeux ne pouvait détacher son regard de celui de Rodin ; son cœur battait avec force, ainsi qu'à l'approche d'un grand péril ; et, comme l'excellente créature ne craignait que pour ceux qu'elle aimait, elle se rapprocha involontairement d'Adrienne, tenant toujours ses yeux attachés sur Rodin.

Celui-ci, trop physionomiste pour ne pas s'apercevoir de l'impression redoutable qu'il causait, sentit augmenter son aversion instinctive contre l'ouvrière. Au lieu de baisser les yeux devant elle, il sembla l'examiner avec une attention si soutenue, que mademoiselle de Cardoville en fut étonnée.

« Pardon, ma chère fille, — dit Rodin en ayant l'air de rassembler ses souvenirs et en s'adressant à la Mayeux, — pardon, mais je crois... que je ne me trompe point... n'êtes-vous pas allée, il y a peu de jours, au couvent de Sainte-Marie... ici près ?

— Oui, monsieur...

— Plus de doute... c'est vous!... Où avais-je donc la tête ? s'écria Rodin. — C'est bien vous... j'aurais dû m'en douter plus tôt...

— De quoi s'agit-il donc, monsieur ? — demanda Adrienne.

— Ah! vous avez bien raison, ma chère demoiselle, — dit Rodin en montrant du geste la Mayeux : — voilà un cœur, un noble cœur, comme nous les cherchons. Si vous saviez avec quelle dignité, avec quel courage cette pauvre enfant, qui manquait de travail, et pour elle manquer de travail c'est manquer de tout ; si vous saviez, dis-je, avec quelle dignité

elle a repoussé le honteux salaire que la supérieure du couvent avait eu l'indignité de lui offrir pour l'engager à espionner une famille où elle lui proposait de la placer!...

— Ah!... c'est infâme! — s'écria mademoiselle de Cardoville avec dégoût. — Une telle proposition à cette malheureuse enfant... à elle!...

— Mademoiselle, dit amèrement la Mayeux, — je n'avais pas de travail... j'étais pauvre, on ne me connaissait pas;... on a cru pouvoir tout me proposer...

— Et moi, je dis — reprit Rodin, — que c'était une double indignité de la part de la supérieure de tenter la misère, et qu'il est doublement beau à vous d'avoir refusé.

— Monsieur... — dit la Mayeux avec un embarras modeste.

— Oh, oh! on ne m'intimide pas, moi, — reprit Rodin, — louange ou blâme, je dis brutalement ce que j'ai sur le cœur... Demandez à cette chère demoiselle. — Et il indiqua du regard Adrienne. — Je vous dirai donc très-haut que je pense autant de bien de vous que mademoiselle de Cardoville en pense elle-même.

— Croyez-moi, mon enfant, — dit Adrienne, — il est des louanges qui honorent, qui récompensent, qui encouragent... et celles de M. Rodin sont du nombre... Je le sais, oh! oui... je le sais.

— Du reste, ma chère demoiselle, il ne faut pas me faire tout l'honneur de ce jugement...

— Comment cela, monsieur ?

— Cette chère fille n'est-elle pas la sœur adoptive d'Agricol Baudouin, le brave ouvrier, le poëte énergique et populaire ? Eh bien ! est-ce que l'affection d'un tel homme n'est pas la meilleure des garanties, et ne permet pas, pour ainsi dire, de juger sur l'étiquette ? — ajouta Rodin en souriant.

— Vous avez raison, monsieur, — dit Adrienne, — car, sans connaître cette chère enfant, j'ai commencé à m'intéresser très-vivement à son sort du jour où son frère adoptif m'a parlé d'elle... Il s'exprimait avec tant de chaleur, tant d'abandon, que tout de suite j'ai estimé la jeune fille capable d'inspirer un si noble attachement. »

Ces mots d'Adrienne, joints à une autre circonstance, troublèrent si vivement la Mayeux, que son pâle visage devint pourpre. On le sait, l'infortunée aimait Agricol d'un amour aussi passionné que douloureux et caché ; toute allusion même indirecte à ce sentiment fatal causait à la jeune fille un embarras cruel. Or, au moment où mademoiselle de Cardoville avait parlé de l'attachement d'Agricol pour la Mayeux, celle-ci avait rencontré le regard observateur et pénétrant de Rodin, fixé sur elle ;... seule avec Adrienne, la jeune ouvrière en entendant parler du forgeron n'eût éprouvé qu'un ressentiment de gêne passager ; mais il lui sembla malheureusement que le jésuite, qui lui inspirait déjà une frayeur involontaire, venait de lire dans son cœur et d'y surprendre le secret du funeste amour dont elle était

victime... De là l'éclatante rougeur de l'infortunée, de là son embarras visible, si pénible, qu'Adrienne en fut frappée.

Un esprit subtil et prompt comme celui de Rodin, au moindre effet recherche aussitôt la cause. Procédant par rapprochement, le jésuite vit d'un côté une fille contrefaite mais très-intelligente et capable d'un dévouement passionné ; de l'autre un jeune ouvrier, beau, hardi, spirituel et franc. « Élevés ensemble, sympathiques l'un à l'autre par beaucoup de points, ils doivent s'aimer fraternellement, — se dit-il ; — mais l'on ne rougit pas d'un amour fraternel, et la Mayeux a rougi et s'est troublée sous mon regard : aimerait-elle Agricol d'amour ? »

Sur la voie de cette découverte, Rodin voulut poursuivre son inquisition jusqu'au bout. Remarquant la surprise que le trouble visible de la Mayeux causait à Adrienne, il dit à celle-ci en souriant et en lui désignant la Mayeux d'un signe d'intelligence : « Hein ! voyez-vous, ma chère demoiselle, comme elle rougit... cette pauvre petite, quand on parle du vif attachement de ce brave ouvrier pour elle ? »

La Mayeux baissa la tête, écrasée de confusion.

Après une pause d'une seconde, pendant laquelle Rodin garda le silence, afin de donner au trait cruel le temps de bien pénétrer au cœur de l'infortunée, le bourreau reprit : « Mais voyez donc cette chère fille, comme elle se trouble ! »

Puis, après un autre silence, s'apercevant que la Mayeux, de pourpre qu'elle était, devenait d'une

pâleur mortelle et tremblait de tout ses membres, le jésuite craignit d'avoir été trop loin, car Adrienne dit à la Mayeux avec intérêt : « Ma chère enfant, pourquoi donc vous troubler ainsi ?

— Eh ! c'est tout simple, — reprit Rodin avec une simplicité parfaite, car, sachant ce qu'il voulait savoir, il tenait à paraître ne se douter de rien ; — eh ! c'est tout simple, cette chère fille a la modestie d'une bonne et tendre sœur pour son frère. A force de l'aimer... à force de s'assimiler à lui quand on le loue, il lui semble qu'on la loue elle-même...

— Et comme elle est aussi modeste qu'excellente, — ajouta Adrienne en prenant les mains de la Mayeux, — la moindre louange, ou pour son frère adoptif, ou pour elle, la trouble au point où nous la voyons ;... ce qui est un véritable enfantillage dont je veux la gronder bien fort. »

Mademoiselle de Cardoville parlait de très-bonne foi, l'explication donnée par Rodin lui semblant et étant en effet fort plausible.

Ainsi que toutes les personnes qui, redoutant à chaque minute de voir pénétrer leur doulonreux secret, se rassurent aussi vite qu'elles s'effraient, la Mayeux se persuada... eut besoin de se persuader, pour ne pas mourir de honte, que les dernières paroles de Rodin étaient sincères, et qu'il ne se doutait pas de l'amour qu'elle ressentait pour Agricol. Alors ses angoisses diminuèrent, et elle trouva quelques paroles à adresser à mademoiselle de Cardoville.

« Excusez-moi, mademoiselle, — dit-elle timidement ; — je suis si peu habituée à une bienveillance semblable à celle dont vous me comblez, que je réponds mal à vos bontés pour moi.

— Mes bontés, pauvre enfant ! — dit Adrienne, — je n'ai encore rien fait pour vous. Mais, Dieu merci ! dès aujourd'hui, je pourrai tenir ma promesse, récompenser votre dévouement pour moi, votre courageuse résignation, votre saint amour du travail et la dignité dont vous avez donné tant de preuves au milieu des plus cruelles préoccupations ; en un mot, dès aujourd'hui, si cela vous convient, nous ne nous quitterons plus.

— Mademoiselle, c'est trop de bonté, — dit la Mayeux d'une voix tremblante, — mais je...

— Ah ! rassurez-vous, — dit Adrienne en l'interrompant et en la devinant, — si vous acceptez, je saurai concilier, avec mon désir un peu égoïste de vous avoir auprès de moi, l'indépendance de votre caractère, vos habitudes du travail, votre goût pour la retraite et votre besoin de vous dévouer à tout ce qui mérite commisération ; et même, je ne vous le cache pas, c'est en vous donnant surtout les moyens de satisfaire à ces généreuses tendances, que je compte vous séduire et vous fixer près de moi.

— Mais qu'ai-je donc fait, mademoiselle, — dit naïvement la Mayeux, — pour mériter tant de reconnaissance de votre part ? N'est-ce pas vous, au

contraire, qui avez commencé par vous montrer si généreuse envers mon frère adoptif ?

— Oh ! je ne vous parle pas de reconnaissance, — dit Adrienne, — nous sommes quittes ;... mais je vous parle de l'affection, de l'amitié sincère que je vous offre.

— De l'amitié... à moi... mademoiselle?

— Allons! allons! — lui dit Adrienne avec un charmant sourire, — ne soyez pas orgueilleuse, parce que vous avez l'avantage de la position ; et puis, j'ai mis dans ma tête que vous seriez mon amie... et, vous le verrez, cela sera ;... mais maintenant, j'y songe... et c'est un peu tard... quelle bonne fortune vous amène ici?

— Ce matin, M. Dagobert a reçu une lettre dans laquelle on le priait de se rendre ici, où il trouverait, disait-on, de bonnes nouvelles relativement à ce qui l'intéresse le plus au monde... Croyant qu'il s'agissait de mesdemoiselles Simon, il m'a dit : La Mayeux, vous avez pris tant d'intérêt à ce qui regarde ces chères enfants, qu'il faut que vous veniez avec moi ; vous verrez ma joie en les retrouvant ; ce sera votre récompense... »

Adrienne regarda Rodin. Celui-ci fit un signe de tête affirmatif, et dit : « Oui, oui, chère demoiselle, c'est moi qui ai écrit à ce brave soldat... mais sans signer et sans m'expliquer davantage ; vous saurez pourquoi.

— Alors, ma chère enfant, comment êtes-vous venue seule? — dit Adrienne.

— Hélas! mademoiselle, j'ai été, en arrivant, si émue de votre accueil, que je n'ai pu vous dire mes craintes.

— Quelles craintes? — demanda Rodin.

— Sachant que vous habitiez ici, mademoiselle, j'ai supposé que c'était vous qui aviez fait tenir cette lettre à M. Dagobert; je le lui ai dit, il l'a cru comme moi. Arrivé ici, son impatience était si grande, qu'il a demandé dès la porte si les orphelines étaient dans cette maison, et il les a dépeintes. On lui a dit que non. Alors, malgré mes supplications, il a voulu aller au couvent s'informer d'elles.

— Quelle imprudence!... — s'écria Adrienne.

— Après ce qui s'est passé lors de l'escalade nocturne du couvent! — ajouta Rodin en haussant les épaules.

— J'ai eu beau lui faire observer, — reprit la Mayeux, — que la lettre n'annonçait pas positivement qu'on lui remettrait les orphelines... mais qu'on le renseignerait sans doute sur elles, il n'a pas voulu m'écouter, et m'a dit : « Si je n'apprends rien... j'irai vous rejoindre... mais elles étaient avant-hier au couvent; maintenant tout est découvert, on ne peut me les refuser.

— Et avec une tête pareille, — dit Rodin en souriant, — il n'y a pas de discussion possible...

— Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas reconnu! — dit Adrienne en songeant aux menaces de M. Baleinier.

— Ceci n'est pas présumable, — reprit Rodin, —

on lui refusera la porte... Voilà, je l'espère, le plus grand mécompte qui l'attendra ; du reste, le magistrat ne peut maintenant tarder à revenir avec ces jeunes filles... Je n'ai plus besoin ici... d'autres soins m'appellent. Il faut que je m'informe du prince Djalma ; aussi, veuillez dire quand et où je pourrai vous voir, ma chère demoiselle, afin de vous tenir au courant de mes recherches... et de convenir de tout ce qui regarde le jeune prince, si, comme je l'espère, ces recherches ont de bons résultats.

— Vous me trouverez chez moi, dans ma nouvelle maison, où je vais aller en sortant d'ici, rue d'Anjou, à l'ancien hôtel de Beaulieu... Mais, j'y songe, — dit tout à coup Adrienne après quelques moments de réflexion, — il ne me paraît ni convenable, ni peut-être prudent, pour plusieurs raisons, de loger le prince Djalma dans le pavillon que j'occupais à l'hôtel de Saint-Dizier. J'ai vu, il y a peu de temps, une charmante petite maison toute meublée, toute prête ; quelques embellissements réalisables en vingt-quatre heures en feront un très-joli séjour... Oui, ce sera mille fois préférable, — ajouta mademoiselle de Cardoville après un nouveau silence ; — et puis, ainsi je pourrai garder sûrement le plus strict incognito.

— Comment ! — s'écria Rodin, dont les projets se trouvaient dangereusement dérangés par cette nouvelle résolution de la jeune fille, — vous voulez qu'il ignore...

— Je veux que le prince Djalma ignore absolu-

ment quel est l'ami inconnu qui lui vient en aide ; je désire que mon nom ne lui soit pas prononcé, et qu'il ne sache pas même que j'existe... quant à présent du moins... Plus tard... dans un mois peut-être... je verrai, les circonstances me guideront.

— Mais cet incognito, — dit Rodin cachant son vif désappointement, — ne sera-t-il pas bien difficile à garder?

— Si le prince eût habité mon pavillon, je suis de votre avis, le voisinage de ma tante aurait pu l'éclairer, et cette crainte est une des raisons qui me font renoncer à mon premier projet... Mais le prince habitera un quartier assez éloigné... la rue Blanche. Qui l'instruirait de ce qu'il doit ignorer? Un de mes vieux amis, M. Norval, vous, monsieur, et cette digne enfant, — elle montra la Mayeux, — sur la discrétion de qui je puis compter comme sur la vôtre, vous connaissez seuls mon secret... il sera donc parfaitement gardé... Du reste, demain nous causerons plus longuement à ce sujet ; il faut d'abord que vous parveniez à retrouver ce malheureux jeune prince.»

Rodin, quoique profondément courroucé de la subite détermination d'Adrienne au sujet de Djalma, fit bonne contenance et répondit ; « Vos intentions seront scrupuleusement suivies, ma chère demoiselle, et demain, si vous le permettez, j'irai vous rendre bon compte,.. de ce que vous daigniez appeler tout à l'heure ma mission providentielle.

— A demain donc... et je vous attendrai avec impatience, — dit affectueusement Adrienne à Rodin.

— Permettez-moi toujours de compter sur vous, comme de ce jour vous pouvez compter sur moi. Il faudra m'être indulgent, monsieur, car je prévois que j'aurai encore bien des conseils, bien des services à vous demander... moi qui déjà... vous dois tant...

— Vous ne me devrez jamais assez, ma chère demoiselle, jamais assez, — dit Rodin en se dirigeant discrètement vers la porte après s'être incliné devant Adrienne.

Au moment où il allait sortir, il se trouva face à face avec Dagobert.

« Ah!... enfin j'en tiens un,... » s'écria le soldat en saisissant le jésuite au collet d'une main vigoureuse.

CHAPITRE II.

LES EXCUSES.

Mademoiselle de Cardoville, en voyant Dagobert saisir si rudement Rodin au collet, s'était écriée avec effroi, en faisant quelques pas vers le soldat : « Au nom du ciel! monsieur... que faites-vous?

— Ce que je fais! répondit durement le soldat sans lâcher Rodin et en tournant la tête du côté d'Adrienne, qu'il ne reconnaissait pas, — je profite de

l'occasion pour serrer la gorge d'un des misérables de la bande du renégat, jusqu'à ce qu'il m'ait dit où sont mes pauvres enfants.

— Vous m'étranglez,... — dit le jésuite d'une voix syncopée en tâchant d'échapper au soldat.

— Où sont les orphelines, puisqu'elles ne sont pas ici et qu'on m'a fermé la porte du couvent sans vouloir me répondre? — cria Dagobert d'une voix tonnante.

— A l'aide! — murmura Rodin.

— Ah! c'est affreux! » dit Adrienne.

Et pâle, tremblante, s'adressant à Dagobert, les mains jointes : « Grâce, monsieur!... écoutez-moi... écoutez-le...

— Monsieur Dagobert! — s'écria la Mayeux en courant saisir de ses faibles mains le bras de Dagobert et lui montrant Adrienne... — c'est mademoiselle de Cardoville... Devant elle, quelle violence!.. et puis, vous vous trompez... sans doute. »

Au nom de mademoiselle de Cardoville, la bienfaitrice de son fils, le soldat se retourna brusquement et lâcha Rodin; celui-ci, rendu cramoisi par la colère et par la suffocation, se hâta de rajuster son collet et sa cravate.

« Pardon, mademoiselle,... — dit Dagobert en allant vers Adrienne, encore pâle de frayeur, — je ne savais pas qui vous étiez;... mais le premier mouvement m'a emporté malgré moi...

— Mais, mon Dieu! qu'avez-vous contre mon-

sieur? — dit Adrienne. — Si vous m'aviez écoutée, vous sauriez...

— Excusez-moi si je vous interromps, mademoiselle, — dit le soldat à Adrienne d'une voix contenue. Puis s'adressant à Rodin, qui avait repris son sang-froid : — Remerciez mademoiselle, et allez-vous-en ;...si vous restez là... je ne réponds pas de moi...

— Un mot seulement, mon cher monsieur, dit Rodin, — je...

— Je vous dis que je ne réponds pas de moi si vous restez là ! — s'écria Dagobert en frappant du pied.

— Mais, au nom du ciel, dites au moins la cause de cette colère,... — reprit Adrienne, — et surtout ne vous fiez pas aux apparences; calmez-vous et écoutez-nous...

— Que je me calme, mademoiselle ! — s'écria Dagobert avec désespoir ; — mais je ne pense qu'à une chose... mademoiselle,... à l'arrivée du maréchal Simon ; il sera à Paris aujourd'hui ou demain...

— Il serait possible ! » dit Adrienne.

Rodin fit un mouvement de surprise et de joie.

« Hier soir, — reprit Dagobert, — j'ai reçu une lettre du maréchal ; il a débarqué au Havre ; depuis trois jours, j'ai fait démarches sur démarches, espérant que les orphelines me seraient rendues, puisque la machination de ces misérables avait échoué (et il montra Rodin avec un nouveau geste de colère). — Eh bien ! non... ils complotent encore quelque infamie. Je m'attends à tout...

— Mais, monsieur, — dit Rodin en s'avançant, — permettez-moi de vous...

— Sortez! — s'écria Dagobert, dont l'irritation et l'anxiété redoublaient en songeant que d'un moment à l'autre le maréchal pouvait arriver à Paris; sortez,... car, sans mademoiselle,... je me serais au moins vengé sur quelqu'un... »

Rodin fit un signe d'intelligence à Adrienne, dont il se rapprocha prudemment, lui montra Dagobert d'un geste de commisération touchante, et dit à ce dernier : « Je sortirai donc, monsieur, et... d'autant plus volontiers que je quittais cette chambre quand vous y êtes entré. »

Puis, se rapprochant tout à fait de mademoiselle de Cardoville, le jésuite lui dit à voix basse : « Pauvre soldat!... la douleur l'égare; il serait incapable de m'entendre. Expliquez-lui tout, ma chère demoiselle; il sera bien attrapé, — ajouta-t-il d'un air fin; — mais, en attendant, — reprit Rodin en fouillant dans la poche de côté de sa redingote et en tirant un petit paquet, — remettez-lui ceci, je vous prie, ma chère demoiselle!... c'est ma vengeance;.. elle sera bonne. »

Et comme Adrienne, tenant le petit paquet dans sa main, regardait le jésuite avec étonnement, celui-ci mit son index sur sa lèvre comme pour recommander le silence à la jeune fille, gagna la porte en marchant à reculons sur la pointe des pieds, et sortit après avoir encore d'un geste de pitié montré Dagobert, qui, dans un morne abattement, la tête bais-

sée, les bras croisés sur la poitrine, restait muet aux consolations empressées de la Mayeux.

Lorsque Rodin eut quitté la chambre, Adrienne, s'approchant du soldat, lui dit de sa voix douce et avec l'expression d'un profond intérêt : « Votre entrée si brusque m'a empêchée de vous faire une question bien intéressante pour moi... Et votre blessure ?

— Merci, mademoiselle, — dit Dagobert en sortant de sa pénible préoccupation, — merci! ça n'est pas grand'chose, mais je n'ai pas le temps d'y songer... Je suis fâché d'avoir été si brutal devant vous, d'avoir chassé ce misérable;... mais c'est plus fort que moi; à la vue de ces gens-là mon sang ne fait qu'un tour.

— Et pourtant, croyez-moi, vous avez été trop prompt à juger..... la personne qui était là tout à l'heure.

— Trop prompt... mademoiselle... mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais... Il était avec ce renégat d'abbé d'Aigrigny...

— Sans doute... ce qui ne l'empêche pas d'être un honnête et excellent homme...

— Lui ?... — s'écria Dagobert.

— Oui... et il n'est en ce moment même occupé que d'une chose... de vous faire rendre vos chères enfants.

Lui ?... — reprit Dagobert en regardant Adrienne comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait, — lui... me rendre mes enfants?

— Oui..... plutôt que vous ne le pensez, peut-être.

— Mademoiselle, — dit tout à coup Dagobert, — il vous trompe... vous êtes dupe de ce vieux gueux-là.

— Non, dit Adrienne en secouant la tête en souriant, j'ai des preuves de sa bonne foi;... d'abord, c'est lui qui me fait sortir de cette maison.

— Il serait vrai? — dit Dagobert confondu.

— Très-vrai, et, qui plus est, voici quelque chose qui vous raccommodera peut-être avec lui, — dit Adrienne en remettant à Dagobert le petit paquet que Rodin venait de lui donner au moment de s'en aller; — ne voulant pas vous exaspérer davantage par sa présence, il m'a dit : « Mademoiselle, remettez ceci à ce brave soldat; ce sera ma vengeance. »

Dagobert regardait mademoiselle de Cardoville avec surprise en ouvrant machinalement le petit paquet. Lorsqu'il l'eut développé et qu'il eut reconnu sa croix d'argent, noircie par les années, et le vieux ruban rouge fané qu'on lui avait dérobés à l'auberge du Faucon blanc avec ses papiers, il s'écria, d'une voix entrecoupée, le cœur palpitant : « Ma croix!... ma croix!... c'est ma croix!...

Et, dans l'exaltation de sa joie, il pressait l'étoile d'argent contre sa moustache grise.

Adrienne et la Mayeux se sentaient profondément touchées de l'émotion du soldat, qui s'écria en courant vers la porte par où venait de sortir Rodin :

« Après un service rendu au maréchal Simon, à ma femme ou à mon fils, on ne pouvait rien faire de plus pour moi… Et vous répondez de ce brave homme, mademoiselle? Et je l'ai injurié… maltraité devant vous… Il a droit à une réparation… il l'aura. Oh! il l'aura. »

Ce disant, Dagobert sortit précipitamment de la chambre, traversa deux pièces en courant, gagna l'escalier, le descendit rapidement et atteignit Rodin à la dernière marche.

« Monsieur, — lui dit le soldat d'une voix émue, en le saisissant par le bras, — il faut remonter tout de suite.

— Il serait pourtant bon de vous décider à quelque chose, mon cher monsieur, — dit Rodin en s'arrêtant avec bonhomie : il y a un instant vous m'ordonniez de m'en aller, maintenant il s'agit de revenir. A quoi nous arrêtons-nous?

— Tout à l'heure, monsieur, j'avais tort, et quand j'ai un tort, je le répare. Je vous ai injurié, maltraité devant témoins, je vous ferai mes excuses devant témoins.

— Mais, mon cher monsieur… je vous… rends grâce… je suis pressé…

— Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez pressé?… Je vous dis que vous allez remonter tout de suite… ou sinon… ou sinon, — reprit Dagobert en prenant la main du jésuite et en la serrant avec autant de cordialité que d'attendrissement, — ou si-

non le bonheur que vous me causez en me rendant ma croix ne sera pas complet.

— Qu'à cela ne tienne ; alors, mon bon ami, remontons... remontons...

— Et non-seulement vous m'avez rendu ma croix... que j'ai... eh bien oui ! que j'ai pleurée, allez, sans le dire à personne, — s'écria Dagobert avec effusion ; — mais cette demoiselle m'a dit que, grâce à vous... ces pauvres enfants ! Voyons... pas de fausse joie... Est-ce bien vrai ? mon Dieu ! est-ce bien vrai ?

— Hé ! hé !... voyez-vous le curieux, — dit Rodin en souriant avec finesse. Puis il ajouta : — Allons, allons, soyez tranquille... on vous les rendra, vos deux anges... vieux diable à quatre. »

Et le jésuite remonta l'escalier.

« On me les rendra... aujourd'hui ? » s'écria Dagobert. »

Et au moment où Rodin gravissait les marches, il l'arrêta brusquement par la manche.

« Ah çà, mon bon ami, — dit le jésuite, — décidément nous arrêtons-nous ? montons-nous ? descendons-nous ? Sans reproche, vous me faites aller comme un tonton.

— C'est juste... là-haut nous nous expliquerons mieux. Venez... alors, venez vite... » dit Dagobert.

Puis, prenant Rodin sous le bras, il lui fit hâter le pas et le ramena triomphant dans la chambre où Adrienne et la Mayeux étaient restées, très-surprises de la subite disparition du soldat.

« Le voilà..... le voilà ! — s'écria Dagobert en

rentrant. Heureusement je l'ai attrapé au bas de l'escalier.

— Et vous m'avez fait remonter d'un fier pas! ajouta Rodin passablement essoufflé.

— Maintenant, monsieur, — dit Dagobert d'une voix grave, — je déclare devant mademoiselle que j'ai eu tort de vous brutaliser, de vous injurier; je vous en fais mes excuses, monsieur, et je reconnais avec joie que je vous dois... oh! beaucoup... oui... beaucoup, et, je vous le jure, quand je dois..... je paye. »

Et Dagobert tendit encore sa loyale main à Rodin, qui la serra d'une façon fort affable, en ajoutant : « Eh, mon Dieu! de quoi s'agit-il donc? Quel est donc ce grand service dont vous parlez?

— Et cela! — dit Dagobert en faisant briller sa croix aux yeux de Rodin; — mais vous ne savez donc pas ce que c'est pour moi que cette croix!

— Supposant, au contraire, que vous deviez y tenir, je comptais avoir le plaisir de vous la remettre moi-même. Je l'avais apportée pour cela..... Mais, entre nous..... vous m'avez, dès mon arrivée, si..... si *familièrement* accueilli,..... que je n'ai pas eu le temps de...

— Monsieur, — dit Dagobert confus, — je vous assure que je me repens cruellement de ce que j'ai fait.

— Je le sais... mon bon ami... n'en parlons donc plus... Ah çà! vous y teniez donc beaucoup, à cette croix?

— Si j'y tenais, monsieur! — s'écria Dagobert;

— mais cette croix, — et il la baisa encore, — c'est ma relique à moi... Celui de qui elle me venait était mon saint... mon dieu... et il l'avait touchée...

— Comment! — dit Rodin en feignant de regarder la croix avec autant de curiosité que d'admiration respectueuse, — comment, Napoléon..... le grand Napoléon aurait touché de sa propre main, de sa main victorieuse... cette noble étoile de l'honneur?

— Oui, monsieur, de sa main; il l'avait placée là, sur ma poitrine sanglante, comme pansement à ma cinquième blessure... aussi, voyez-vous, je crois qu'au moment de crever de faim, entre du pain et ma croix... je n'aurais pas hésité..... afin de l'avoir en mourant sur le cœur... Mais assez..... assez..... Parlons d'autre chose... C'est bête, un vieux soldat, n'est-ce pas, — ajouta Dagobert en passant sa main sur ses yeux; puis, comme s'il avait honte de nier ce qu'il éprouvait : — Eh bien, oui! — reprit-il en relevant vivement la tête, et ne cherchant pas à cacher une larme qui roulait sur sa joue, — oui, je pleure de joie d'avoir retrouvé ma croix... ma croix que l'Empereur m'avait donnée... de *sa main victorieuse*, comme dit ce brave homme...

— Bénie soit donc ma pauvre vieille main de vous avoir rendu ce trésor glorieux, — dit Rodin avec émotion. Et il ajouta : — Ma foi! la journée sera bonne pour tout le monde; aussi je vous l'annonçais ce matin dans ma lettre...

— Cette lettre sans signature, demanda le soldat de plus en plus surpris, — c'était vous?...

— C'était moi qui vous l'écrivais. Seulement, craignant quelque nouveau piége de l'abbé d'Aigrigny, je n'ai pas voulu, vous entendez bien, m'expliquer plus clairement.

— Ainsi, mes orphelines,... je vais les revoir? »

Rodin fit un signe de tête affirmatif plein de bonhomie.

« Oui, tout à l'heure, dans un instant peut-être... — dit Adrienne en souriant. — Eh bien! avais-je raison de vous dire que vous aviez mal jugé monsieur?

— Eh! que ne me disait-il cela quand je suis entré! — s'écria Dagobert ivre de joie.

— Il y avait à cela un inconvénient, mon ami, — dit Rodin, — c'est que, dès votre entrée, vous avez entrepris de m'étrangler...

— C'est vrai..... j'ai été trop prompt; encore une fois pardon; mais que voulez-vous que je vous dise?..... Je vous avais toujours vu contre nous avec l'abbé d'Aigrigny, et, dans le premier moment.....

— Mademoiselle, — dit Rodin en s'inclinant devant Adrienne, — cette chère demoiselle vous dira que j'étais, sans le savoir, complice de bien des perfidies; mais, dès que j'ai pu voir clair dans ces ténèbres... j'ai quitté le mauvais chemin où j'étais engagé malgré moi, pour marcher vers ce qui était honnête, droit et juste. »

Adrienne fit un signe de tête affirmatif à Dagobert, qui semblait l'interroger du regard.

« Si je n'ai pas signé la lettre que je vous ai écrite, mon bon ami, ç'a été de crainte que mon nom ne vous inspirât de mauvais soupçons; si, enfin, je vous ai prié de vous rendre ici et non pas au couvent, c'est que j'avais peur, comme cette chère demoiselle, que vous ne fussiez reconnu par le concierge ou par le jardinier, et votre escapade de l'autre nuit pouvait rendre cette reconnaissance dangereuse.

— Mais M. Baleinier est instruit de tout, j'y songe maintenant, — dit Adrienne avec inquétude; — il m'a menacée de dénoncer M. Dagobert et son fils si je portais plainte.

— Soyez tranquille, ma chère demoiselle; c'est vous maintenant qui dicterez les conditions..... — répondit Rodin. — Fiez-vous à moi; quant à vous, mon bon ami,... vos tourments sont finis.

— Oui, — dit Adrienne : — un magistrat rempli de droiture, de bienveillance, est allé chercher au couvent les filles du maréchal Simon; il va les ramener ici; mais, comme moi, il a pensé qu'il serait plus convenable qu'elles vinssent habiter ma maison..... Je ne puis cependant prendre cette décision sans votre consentement... car c'est à vous que ces orphelines ont été confiées par leur mère.

— Vous voulez la remplacer auprès d'elles, mademoiselle, — reprit Dagobert; — je ne peux que vous remercier de bon cœur pour moi et pour ces

enfants... Seulement, comme la leçon a été rude, je vous demanderai de ne pas quitter la porte de leur chambre ni jour ni nuit. Si elles sortent avec vous, vous me permettrez de les suivre à quelques pas sans les quitter de l'œil, ni plus ni moins que ferait Rabat-Joie, qui s'est montré meilleur gardien que moi. Une fois le maréchal arrivé... et ce sera d'un jour à l'autre, la consigne sera levée... Dieu veuille qu'il arrive bientôt !

— Oui, — reprit Rodin d'une voix ferme, — Dieu veuille qu'il arrive bientôt, car il aura à demander un terrible compte de la persécution de ses filles à l'abbé d'Aigrigny, et pourtant M. le maréchal ne sait pas tout encore...

— Et vous ne tremblez pas pour le renégat ? — reprit Dagobert en pensant que bientôt peut-être le marquis se trouverait face à face avec le maréchal.

— Je ne tremble ni pour les lâches ni pour les traîtres, — répondit Rodin. — Et lorsque M. le maréchal Simon sera de retour... — Puis, après une réticence de quelques instants, il continua : — Que M. le maréchal me fasse l'honneur de m'entendre, et il sera édifié sur la conduite de l'abbé d'Aigrigny. M. le maréchal saura que ses amis les plus chers sont, autant que lui-même, en butte à la haine de cet homme si dangereux.

— Comment donc cela ? — dit Dagobert.

— Eh, mon Dieu ! vous-même, — dit Rodin, — vous êtes un exemple de ce que j'avance.

— Moi !...

— Croyez-vous que le hasard seul ait amené la scène de l'auberge du Faucon blanc, près de Leipsick?

— Qui vous a parlé de cette scène? — dit Dagobert confondu.

— Ou vous acceptiez la provocation de Morok, — continua le jésuite sans répondre à Dagobert, — et vous tombiez dans un guet-apens... ou vous la refusiez, et alors vous étiez arrêté faute de papiers ainsi que vous l'avez été, puis jeté en prison comme un vagabond avec ces pauvres orphelines... Maintenant, savez-vous quel était le but de cette violence? De vous empêcher d'être ici le 13 février.

— Mais plus je vous écoute, monsieur, — dit Adrienne, — plus je suis effrayée de l'audace de l'abbé d'Aigrigny et de l'étendue des moyens dont il dispose... En vérité, — reprit-elle avec une profonde surprise, si vos paroles ne méritaient pas toute créance...

— Vous en douteriez, n'est-ce pas, mademoiselle? — dit Dagobert; — c'est comme moi, je ne peux pas croire que, si méchant qu'il soit, ce renégat ait eu des intelligences avec un montreur de bêtes, au fond de la Saxe; et puis, comment aurait-il su que moi et les enfants nous devions passer à Leipsick? C'est impossible, mon brave homme.

— En effet, monsieur, — reprit Adrienne, — je crains que votre animadversion, d'ailleurs très-légitime, contre l'abbé d'Aigrigny, ne vous égare, et

que vous ne lui attribuiez une puissance et une étendue de relations presque fabuleuses. »

Après un moment de silence, pendant lequel Rodin regarda tour à tour Adrienne et Dagobert avec une sorte de commisération, il reprit : « Et comment M. l'abbé d'Aigrigny aurait-il eu votre croix en sa possession, sans ses relations avec Morok? — demanda Rodin au soldat.

— Mais au fait, monsieur, — dit Dagobert, — la joie m'a empêché de réfléchir; comment se fait-il que m'a croix soit entre vos mains?

— Justement parce que l'abbé d'Aigrigny avait à Leipsick les relations dont vous et cette chère demoiselle paraissez douter.

— Mais ma croix, comment vous est-elle parvenue à Paris?

— Dites-moi, vous avez été arrêté à Leipsick faute de papiers, n'est-ce pas?

— Oui... mais je n'ai jamais pu comprendre comment mes papiers et mon argent avaient disparu de mon sac... Je croyais avoir eu le malheur de les perdre. »

Rodin haussa les épaules et reprit : « Ils vous ont été volés à l'auberge du Faucon blanc, par Goliath, un des affidés de Morok, et celui-ci a envoyé les papiers et la croix à l'abbé d'Aigrigny pour lui prouver qu'il avait réussi à exécuter les ordres qui concernaient les orphelines et vous-même : c'est avant-hier que j'ai eu la clef de cette machination ténébreuse : croix et papiers se trouvaient dans les ar-

chives de l'abbé d'Aigrigny; les papiers formaient un volume trop considérable ; on se serait aperçu de leur soustraction ; mais, d'après ma lettre, espérant vous voir ce matin, et sachant combien un soldat de l'Empereur tient à sa croix, relique sacrée comme vous dites, mon bon ami, ma foi ! je n'ai pas hésité : j'ai mis la relique dans ma poche. Après tout, me suis-je dit, ce n'est qu'une restitution, et ma délicatesse s'exagère peut-être la portée de cet abus de confiance.

— Vous ne pouviez faire une action meilleure, — dit Adrienne, — et, pour ma part, en raison de l'intérêt que je porte à M. Dagobert, je vous en suis personnellement reconnaissante. — Puis, après un moment de silence, elle reprit avec anxiété : — Mais, monsieur, de quelle effrayante puissance dispose donc M. d'Aigrigny... pour avoir en pays étranger des relations si étendues et si redoutables ?

— Silence ! — s'écria Rodin à voix basse en regardant autour de lui d'un air épouvanté, — silence... silence !... Au nom du ciel, ne m'interrogez pas là-dessus ! ! !... »

CHAPITRE III.

RÉVÉLATIONS.

Mademoiselle de Cardoville, très-étonnée de la frayeur de Rodin lorsqu'elle lui avait demandé quelque explication sur le pouvoir si formidable, si étendu, dont disposait l'abbé d'Aigrigny, lui dit : « Mais, monsieur, qu'y a-t-il donc de si étrange dans la question que je viens de vous faire? »

Rodin, après un moment de silence, jetant les yeux autour de lui avec une inquiétude parfaitement simulée, répondit à voix basse : « Encore une fois, mademoiselle, ne m'interrogez pas sur un sujet si redoutable; les murailles de cette maison ont des oreilles, ainsi qu'on dit vulgairement. »

Adrienne et Dagobert se regardèrent avec une surprise croissante.

La Mayeux, par un instinct d'une persistance incroyable, continuait à éprouver un sentiment de défiance invincible contre Rodin. Quelquefois elle le regardait longtemps à la dérobée, tâchant de pénétrer sous le masque de cet homme, qui l'épouvantait. Un moment le jésuite rencontra le regard inquiet de la Mayeux obstinément attaché sur lui ; il lui fit aussitôt un petit signe de tête plein d'aménité ;

la jeune fille, effrayée de se voir surprise, détourna les yeux en tressaillant.

« Non, non, ma chère demoiselle, — reprit Rodin avec un soupir, en voyant que mademoiselle de Cardoville s'étonnait de son silence, — ne m'interrogez pas sur la puissance de l'abbé d'Aigrigny.

— Mais encore une fois, monsieur, — reprit Adrienne, — pourquoi cette hésitation à me répondre? Que craignez-vous?

— Ah! ma chère demoiselle, — dit Rodin en frissonnant, — ces gens-là sont si puissants!... leur animosité est si terrible!

— Rassurez-vous, monsieur, je vous dois trop pour que mon appui vous manque jamais.

— Eh! ma chère demoiselle, — s'écria Rodin presque blessé, — jugez-moi mieux, je vous en prie. Est-ce donc pour moi que je crains?... Non, non, je suis trop obscur, trop inoffensif; mais c'est vous, mais c'est M. le maréchal Simon, mais ce sont les autres personnes de votre famille qui ont tout à redouter... Ah! tenez, ma chère demoiselle, encore une fois, ne m'interrogez pas; il est des secrets funestes à ceux qui les possèdent...

— Mais enfin, monsieur, ne vaut-il pas mieux connaître les périls dont on est menacé?

— Quand on sait la manœuvre de son ennemi, on peut se défendre au moins, — dit Dagobert. — Vaut mieux une attaque en plein jour qu'une embuscade.

— Puis, je vous l'assure, — reprit Adrienne, —

le peu de mots que vous m'avez dits m'inspirent une vague inquiétude...

— Allons, puisqu'il le faut... ma chère demoiselle, — reprit le jésuite en paraissant faire un grand effort sur lui-même, — puisque vous ne comprenez pas à demi-mot... je serai plus explicite;... mais rappelez-vous, — ajouta-t-il d'un ton grave... — rappelez-vous que votre insistance me force à vous apprendre ce qu'il vaudrait peut-être mieux ignorer.

— Parlez, de grâce, monsieur, parlez, » dit Adrienne.

Rodin, rassemblant autour de lui Adrienne, Dagobert et la Mayeux, leur dit à voix basse d'un air mystérieux : « N'avez-vous donc jamais entendu parler d'une association puissante qui étend son réseau sur toute la terre, qui compte des affiliés, des séides, des fanatiques dans toutes les classes de la société... qui a eu et qui a encore souvent l'oreille des rois et des grands... association toute-puissante, qui d'un mot élève ses créatures aux positions les plus hautes, et d'un mot aussi les rejette dans le néant dont elle seule a pu les tirer !

— Mon Dieu! monsieur, — dit Adrienne, — quelle est donc cette association formidable? Jamais je n'en ai jusqu'ici entendu parler.

— Je vous crois, et pourtant votre ignorance à ce sujet m'étonne au dernier point, ma chère demoiselle.

— Et pourquoi cet étonnement ?

— Parce que vous avez vécu longtemps avec ma-

dame votre tante, et vu souvent l'abbé d'Aigrigny.

— J'ai vécu chez madame de Saint-Dizier, mais non pas avec elle, car pour mille raisons elle m'inspirait une aversion légitime.

— Mais au fait, ma chère demoiselle, ma remarque n'était pas juste; c'est là plus qu'ailleurs où, devant vous surtout, on devait garder le silence sur cette association, et c'est pourtant grâce à elle que madame de Saint-Dizier a joui d'une si redoutable influence dans le monde sous le dernier règne... Eh bien! sachez-le donc! C'est le concours de cette association qui rend l'abbé d'Aigrigny un homme si dangereux; par elle il a pu surveiller, poursuivre, atteindre différents membres de votre famille, ceux-ci en Sibérie, ceux-là au fond de l'Inde, d'autres enfin au milieu des montagnes de l'Amérique, car, je vous l'ai dit, c'est par hasard avant-hier, en compulsant les papiers de l'abbé d'Aigrigny, que j'ai été mis sur la trace, puis convaincu de son affiliation à cette compagnie, dont il est le chef le plus actif et le plus capable.

— Mais, monsieur, le nom... le nom de cette compagnie, — dit Adrienne.

— Eh bien!... c'est!... — et Rodin s'arrêta.

— C'est,... — reprit Adrienne, aussi intéressée que Dagobert et que la Mayeux, — c'est... »

Rodin regarda autour de lui, ramena par un signe les autres acteurs de cette scène plus près de lui, et dit à voix basse en accentuant lentement ses paroles: « C'est... la compagnie de Jésus. »

Et il tressaillit.

« Les jésuites ! — s'écria mademoiselle de Cardoville ne pouvant retenir un éclat de rire d'autant plus franc que, d'après les mystérieuses précautions oratoires de Rodin, elle s'attendait à une révélation selon elle beaucoup plus terrible ; — les jésuites ! — reprit-elle en riant toujours, — mais ils n'existent que dans les livres ; ce sont des personnages historiques très-effrayants, je le crois : mais pourquoi déguiser ainsi madame de Saint-Dizier et M. d'Aigrigny ? Tels qu'ils sont, ne justifient-ils pas assez mon aversion et mon dédain ! »

Après avoir écouté silencieusement mademoiselle de Cardoville, Rodin reprit d'un air grave et pénétré : « Votre aveuglement m'effraie, ma chère demoiselle, le passé aurait dû vous faire craindre pour l'avenir, car, plus que personne, vous avez déjà subi la funeste action de cette compagnie dont vous regardez l'existence comme un rêve.

— Moi, monsieur ? dit Adrienne en souriant, quoiqu'un peu surprise.

— Vous...

— Et dans quelle circonstance ?

— Vous me le demandez, ma chère demoiselle, vous me le demandez... et vous avez été enfermée ici comme folle ? N'est-ce donc pas vous dire que le maître de cette maison est un des membres laïques les plus dévoués de cette compagnie, et, comme tel, l'instrument aveugle de l'abbé d'Aigrigny ?

— Ainsi, — dit Adrienne sans sourire cette fois, — M. Baleinier ?...

— Obéissait à l'abbé d'Aigrigny, le chef le plus redoutable de cette redoutable société... Il emploie son génie au mal; mais, il faut l'avouer, c'est un homme de génie;... aussi est-ce surtout sur lui qu'une fois hors d'ici, vous et les vôtres devrez concentrer toute votre surveillance, tous vos soupçons; car, croyez-moi, je le connais, il ne regarde pas la partie comme perdue;... il faut vous attendre à de nouvelles attaques, sans doute d'un autre genre, mais, par cela même, peut-être plus dangereuses encore...

— Heureusement... vous nous prévenez, mon brave, — dit Dagobert, — et vous serez avec nous.

— Je puis bien peu, mon bon ami; mais ce peu est au service des honnêtes gens, — dit Rodin.

— Maintenant, — dit Adrienne d'un air pensif, complétement persuadée par l'air de conviction de Rodin, — je m'explique l'inconcevable influence que ma tante exerçait sur le monde; je l'attribuais seulement à ses relations avec des personnages puissants; je croyais bien qu'elle était, ainsi que l'abbé d'Aigrigny, associée à de ténébreuses intrigues dont la religion était le voile, mais j'étais loin de croire à ce que vous m'apprenez.

— Et combien de choses vous ignorez encore ! — reprit Rodin. — Si vous saviez, ma chère demoiselle, avec quel art ces gens-là vous environnent, à votre insu, d'agents qui leur sont dévoués ! Lors-

qu'ils ont intérêt à en être instruits, aucun de vos pas ne leur échappe. Puis, peu à peu, ils agissent lentement, prudemment et dans l'ombre ; ils vous circonviennent par tous les moyens possibles, depuis la flatterie jusqu'à la terreur... vous séduisent ou vous effraient, pour vous dominer ensuite sans que vous ayez conscience de leur autorité ; tel est leur but, et, il faut l'avouer, ils l'atteignent souvent avec une détestable habileté. »

Rodin avait parlé avec tant de sincérité, qu'Adrienne tressaillit ; puis, se reprochant cette crainte, elle reprit : « Et pourtant, non... non, jamais je ne pourrai croire à un pouvoir si infernal ; encore une fois, la puissance de ces prêtres ambitieux est d'un autre âge... Dieu soit loué ! ils ont disparu à tout jamais.

— Oui, certes, ils ont disparu, car ils savent se disperser et disparaître dans certaines circonstances ; mais c'est surtout alors qu'ils sont le plus dangereux ; car la défiance qu'ils inspiraient s'évanouit, et ils veillent toujours, eux, dans les ténèbres. Ah ! ma chère demoiselle, si vous connaissiez leur effrayante habileté !... Dans ma haine contre tout ce qui est oppressif, lâche et hypocrite, j'avais étudié l'histoire de cette terrible compagnie avant de savoir que l'abbé d'Aigrigny en faisait partie. Ah ! c'est à épouvanter... Si vous saviez quels moyens ils emploient !... Quand je vous dirai que, grâce à leurs ruses diaboliques, les apparences les plus pures, les plus dévouées, cachent souvent les piéges les plus horri-

bles... — Et les regards de Rodin parurent s'arrêter *par hasard* sur la Mayeux; mais, voyant qu'Adrienne ne s'apercevait pas de cette insinuation, le jésuite reprit : — En un mot, êtes-vous en butte à leurs poursuites, ont-ils intérêt à vous capter, oh ! de ce moment, défiez-vous de tout ce qui vous entoure, soupçonnez les attachements les plus nobles, les affections les plus tendres, car ces monstres parviennent quelquefois à corrompre vos meilleurs amis, et à s'en faire contre vous des auxiliaires d'autant plus terribles, que votre confiance est plus aveugle.

— Ah ! c'est impossible, — s'écria Adrienne révoltée; — vous exagérez... Non, non, l'enfer n'aurait rien rêvé de plus horrible que de telles trahisons...

— Hélas !... ma chère demoiselle... un de vos parents, M. Hardy, le cœur le plus loyal, le plus généreux, a été ainsi victime d'une trahison infâme... Enfin, savez-vous ce que la lecture du testament de votre aïeul nous a appris ? C'est qu'il est mort victime de la haine de ces gens-là, et qu'à cette heure, après cent cinquante ans d'intervalle, ses descendants sont encore en butte à la haine de cette indestructible compagnie.

— Ah ! monsieur... cela épouvante, — dit Adrienne en sentant son cœur se serrer. — Mais il n'y a donc pas d'armes contre de telles attaques ?...

— La prudence, ma chère demoiselle, la réserve la plus attentive, l'étude la plus incessamment défiante de tout ce qui vous approche.

— Mais c'est une vie affreuse qu'une telle vie ! monsieur ; mais c'est une torture que d'être ainsi en proie à des soupçons, à des doutes, à des craintes continuelles !

— Eh ! sans doute !... ils le savent bien, les misérables... C'est ce qui fait leur force ;... souvent ils trompent par l'excès même des précautions que l'on prend contre eux. Aussi, ma chère demoiselle, et vous, digne et brave soldat, au nom de ce qui vous est cher, défiez-vous, ne hasardez pas légèrement votre confiance ; prenez bien garde, vous avez failli être victimes de ces gens-là ; vous les aurez toujours pour ennemis implacables... Et vous aussi, pauvre et intéressante enfant, — ajouta le jésuite en s'adressant à la Mayeux, — suivez mes conseils... craignez-les... ne dormez que d'un œil, comme dit le proverbe.

— Moi, monsieur, — dit la Mayeux ; — qu'ai-je fait ? qu'ai-je à craindre ?

— Ce que vous avez fait ? Eh ! mon Dieu... N'aimez-vous pas tendrement cette chère demoiselle, votre protectrice ? n'avez-vous pas tenté de venir à son secours ? N'êtes-vous pas la sœur adoptive du fils de cet intrépide soldat, du brave Agricol ! Hélas ! pauvre enfant, ne voilà-t-il pas asssez de titres à leur haine, malgré votre obscurité ? Ah ! ma chère demoiselle, ne croyez pas que j'exagère. Réfléchissez... réfléchissez... Songez à ce que je viens de rappeler au fidèle compagnon d'armes du maréchal Simon, relativement à son emprisonnement à Leip-

sick ; songez à ce qui vous est arrivé à vous-même, que l'on a osé conduire ici au mépris de toute loi, de toute justice, et alors vous verrez qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau de la puissance occulte de cette compagnie... Soyez toujours sur vos gardes, et surtout, ma chère demoiselle, dans tous les cas douteux, ne craignez pas de vous adresser à moi. En trois jours j'ai assez appris par ma propre expérience, sur leur manière d'agir, pour pouvoir vous indiquer un piége, une ruse, un danger, et vous en défendre.

— Dans une pareille circonstance, monsieur, — répondit mademoiselle de Cardoville, — à défaut de reconnaissance, mon intérêt ne vous désignerait-il pas comme mon meilleur conseiller ! »

Selon la tactique habituelle des fils de Loyola, qui tantôt nient eux-mêmes leur propre existence afin d'échapper à leurs adversaires, tantôt, au contraire, proclament avec audace la puissance vivace de leur organisation afin d'intimider les faibles, Rodin avait éclaté de rire au nez du régisseur de la terre de Cardoville, lorsque celui-ci avait parlé de l'existence des *jésuites,* tandis qu'à ce moment, en retraçant ainsi leurs moyens d'action, il tâchait, et il avait réussi à jeter dans l'esprit de mademoiselle de Cardoville quelques germes de frayeur qui devaient peu à peu se développer par la réflexion, et servir plus tard les projets sinistres qu'il méditait.

La Mayeux ressentait toujours une grande frayeur à l'endroit de Rodin ; pourtant, depuis qu'elle l'avait

entendu dévoiler à Adrienne la sinistre puissance de l'ordre qu'il disait si redoutable, la jeune ouvrière, loin de soupçonner le jésuite d'avoir l'audace de parler ainsi d'une association dont il était membre, lui savait gré, presque malgré elle, des importants conseils qu'il venait de donner à mademoiselle de Cardoville. Le nouveau regard qu'elle jeta sur lui à la dérobée (et que Rodin surprit aussi, car il observait la jeune fille avec une attention soutenue) fut empreint d'une gratitude pour ainsi dire étonnée.

Devinant cette impression, voulant l'améliorer encore, tâcher de détruire les fâcheuses préventions de la Mayeux, et aller surtout au-devant d'une révélation qui devait être faite tôt ou tard, le jésuite eut l'air d'avoir oublié quelque chose de fort important, et s'écria en se frappant le front : « A quoi pensé-je donc ? — Puis, s'adressant à la Mayeux : — Savez-vous, ma chère fille, où est votre sœur ? »

Aussi interdite qu'attristée de cette question inattendue, la Mayeux répondit en rougissant beaucoup, car elle se rappelait sa dernière entrevue avec la brillante reine Bacchanal : « Il y a quelques jours que je n'ai vu ma sœur, monsieur.

— Eh bien ! ma chère fille, elle n'est pas heureuse, — dit Rodin, — j'ai promis à une de ses amies de lui envoyer un petit secours ; je me suis adressé à une personne charitable ; voici ce que l'on m'a donné pour elle... — Et il tira de sa poche un rouleau cacheté qu'il remit à la Mayeux, aussi surprise qu'attendrie.

— Vous avez une sœur malheureuse… et je n'en sais rien, — dit vivement Adrienne à l'ouvrière ; — ah ! mon enfant, c'est mal !

— Ne la blâmez pas… — dit Rodin. — D'abord elle ignorait que sa sœur fût malheureuse, et puis elle ne pouvait pas vous demander, *à vous*, ma chère demoiselle, de vous y intéresser. »

Et comme mademoiselle de Cardoville regardait Rodin avec étonnement, il ajouta en s'adressant à la Mayeux : « N'est-il pas vrai, ma ch're fille ? »

— Oui, monsieur, — dit l'ouvrière en baissant les yeux et rougissant de nouveau ; puis elle ajouta vivement et avec anxiété : — Mais ma sœur, monsieur, où l'avez-vous vue ? où est-elle ? comment est-elle malheureuse ?

— Tout ceci serait trop long à vous dire, ma chère fille, allez le plus tôt possible rue Clovis, maison de la fruitière, demandez à parler à votre sœur de la part de M. Charlemagne ou de M. Rodin, comme vous voudrez, car je suis également connu dans ce pied-à-terre sous mon nom de baptême comme sous mon nom de famille, et vous saurez le reste… Dites seulement à votre sœur que, si elle est sage, que si elle persiste dans ses bonnes résolutions, l'on continuera de s'occuper d'elle. »

La Mayeux, de plus en plus surprise, allait répondre à Rodin, lorsque la porte s'ouvrit, et M. de Gernande entra. La figure du magistrat était grave et triste.

« Et les filles du maréchal Simon? — s'écria mademoiselle de Cardoville.

— Malheureusement je ne vous les amène pas, — répondit le juge.

— Et où sont-elles, monsieur? qu'en a-t-on fait? Avant-hier encore elles étaient dans ce couvent! » s'écria Dagobert bouleversé de ce complet renversement de ses espérances.

A peine le soldat eut-il prononcé ces mots, que, profitant du mouvement qui groupait les acteurs de cette scène autour du magistrat, Rodin se recula de quelques pas, gagna discrètement la porte, et disparut sans que personne se fût aperçu de son absence.

Pendant que le soldat, ainsi rejeté tout à coup au plus profond de son désespoir, regardait M. de Gernande, attendant sa réponse avec angoisse, Adrienne dit au magistrat : « Mais, mon Dieu! monsieur, lorsque vous vous êtes présenté dans le couvent, que vous a répondu la supérieure au sujet de ces jeunes filles?

— La supérieure a refusé de s'expliquer, mademoiselle. « — Vous prétendez, monsieur, — m'a-t-elle dit, — que les jeunes personnes dont vous parlez sont retenues ici contre leur gré;... puisque la loi vous donne cette fois le droit de pénétrer dans cette maison, visitez-la... — Mais, madame, veuillez me répondre positivement, — ai-je dit à la supérieure, — affirmez-vous être complétement étrangère à la séquestration des jeunes filles que je viens réclamer? — Je n'ai rien à dire à ce sujet, monsieur,

Vous vous dites autorisé à faire des perquisitions ; faites-les. » — Ne pouvant obtenir d'autres explications, — ajouta le magistrat, — j'ai parcouru le couvent dans toutes ses parties, je me suis fait ouvrir toutes les chambres ;... mais malheureusement je n'ai trouvé aucune trace de ces jeunes filles...

— Ils les auront envoyées dans un autre endroit, — s'écria Dagobert, — et qui sait ?... bien malades peut-être... Ils les tueront, mon Dieu ! ils les tueront ! — s'écria-t-il avec un accent déchirant.

— Après un tel refus, que faire, mon Dieu ! quel parti prendre ? Ah ! de grâce, éclairez-nous, monsieur, vous notre conseil, vous notre providence, — dit Adrienne en se retournant pour parler à Rodin, qu'elle croyait derrière elle. — Quel serait votre... »

Puis s'apercevant que le jésuite avait tout à coup disparu, elle dit à la Mayeux avec inquiétude : « Et M. Rodin, où est-il donc ?

— Je ne sais pas, mademoiselle, — répondit la Mayeux en regardant autour d'elle ; — il n'est plus là.

— Cela est étrange, — dit Adrienne, — disparaître si brusquement...

— Quand je vous disais que c'était un traître ! — s'écria Dagobert en frappant du pied avec rage ; — ils s'entendent tous...

— Non, non, — dit mademoiselle de Cardoville, — ne croyez pas cela ; mais l'absence de M. Rodin n'en est pas moins très-regrettable, car, dans cette circonstance difficile, grâce à la position que M. Ro-

din a occupée auprès de M. d'Aigrigny, il aurait pu peut-être donner d'utiles renseignements.

— Je vous avouerai, mademoiselle, que j'y comptais presque, — dit M. de Gernande, — et j'étais revenu ici autant pour vous apprendre le fâcheux résultat de mes recherches que pour demander à cet homme de cœur et de droiture, qui a si courageusement dévoilé d'odieuses machinations, de nous éclairer de ses conseils dans cette circonstance. »

Chose assez étrange! depuis quelques instants Dagobert, profondément absorbé, n'apportait plus aucune attention aux paroles du magistrat, si importantes pour lui. Il ne s'aperçut même pas du départ de M. de Gernande, qui se retira après avoir promis à Adrienne de ne rien négliger pour arriver à connaître la vérité au sujet de la disparition des orphelines.

Inquiète de ce silence, voulant quitter à l'instant la maison et engager Dagobert à l'accompagner, Adrienne, après un coup d'œil d'intelligence échangé avec la Mayeux, s'approchait du soldat, lorsqu'on entendit au dehors de la chambre des pas précipités et une voix mâle s'écriant avec impatience :

« Où est-il? où est-il? »

A cette voix, Dagobert eut l'air de s'éveiller en sursaut, fit un bond, poussa un cri et se précipita vers la porte.

Elle s'ouvrit...

Le maréchal Simon y parut.

CHAPITRE IV.

PIERRE SIMON.

Le maréchal Pierre Simon, duc de Ligny, était de haute taille, simplement vêtu d'une redingote bleue fermée jusqu'à la dernière boutonnière, où se nouait un bout de ruban rouge. On ne pouvait voir une physionomie plus loyale, plus expansive, d'un caractère plus chevaleresque que celle du maréchal; il avait le front large, le nez aquilin, le menton fermement accusé, et le teint brûlé par le soleil de l'Inde. Ses cheveux, coupés très-ras, grisonnaient sur les tempes; mais ses sourcils étaient encore aussi noirs que sa large moustache retombante; sa démarche libre, hardie, ses mouvements décidés, témoignaient de son impétuosité militaire. Homme du peuple, homme de guerre et d'élan, la chaleureuse cordialité de sa parole appelait la bienveillance et la sympathie; aussi éclairé qu'intrépide, aussi généreux que sincère, on remarquait surtout en lui une mâle fierté plébéienne; ainsi que d'autres sont fiers d'une haute naissance, il était fier, lui, de son obscure origine, parce qu'elle était ennoblie par le grand caractère de son père, républicain rigide, intelligent et laborieux artisan, depuis quarante ans l'honneur, l'exemple, la glorification des travailleurs.

En acceptant avec reconnaissance le titre aristocratique dont l'empereur l'avait décoré, Pierre Simon avait agi comme ces gens délicats qui, recevant d'une affectueuse amitié un don parfaitement inutile, l'acceptent avec reconnaissance en faveur de la main qui l'offre. Le culte religieux de Pierre Simon envers l'Empereur n'avait jamais été aveugle ; autant son dévouement, son ardent amour pour son idole fut instinctif et pour ainsi dire fatal... autant son admiration fut grave et raisonnée. Loin de ressembler à ces traîneurs de sabre qui n'aiment la bataille que pour la bataille, non-seulement le maréchal Simon admirait son héros comme le plus grand capitaine du monde, mais il l'admirait surtout parce qu'il savait que l'Empereur avait fait ou accepté la guerre dans l'espoir d'imposer un jour la paix au monde, car si la paix consentie par la gloire et par la force est grande, féconde et magnifique, la paix consentie par la faiblesse et par la lâcheté est stérile, désastreuse et déshonorante. Fils d'artisan, Pierre Simon admirait encore l'Empereur, parce que cet impérial parvenu avait toujours su faire noblement vibrer la fibre populaire, et que, se souvenant du peuple dont il était sorti, il l'avait fraternellement convié à jouir de toutes les pompes de l'aristocratie et de la royauté.

. . . .

Lorsque le maréchal Simon entra dans la chambre, ses traits étaient altérés ; à la vue de Dagobert, un éclair de joie illumina son visage ; il se précipita

vers le soldat en lui tendant les bras, et s'écria : « Mon ami!! mon vieil ami!... »

Dagobert répondit avec une muette effusion à cette affectueuse étreinte ; puis le maréchal, se dégageant de ses bras, et attachant sur lui des yeux humides, lui dit d'une voix si palpitante d'émotion que ses lèvres tremblaient : « Eh bien! tu es arrivé à temps pour le 13 février?

— Oui, mon général... mais tout est remis à quatre mois...

— Et... ma femme?... mon enfant?... »

A cette question, Dagobert tressaillit, baissa la tête et resta muet...

« Ils ne sont donc pas ici? — demanda Pierre Simon avec plus de surprise que d'inquiétude. — On m'a dit chez toi que ni ma femme ni mon enfant n'y étaient; mais que je te trouverais... dans cette maison... je suis accouru... ils n'y sont donc pas?

— Mon général... — dit Dagobert en devenant d'une grande pâleur, — mon général... »

Puis essuyant les gouttes de sueur froide qui perlaient sur son front, il ne put articuler une parole de plus, sa voix s'arrêtait dans son gosier desséché.

« Tu me fais... peur! » s'écria Pierre Simon en devenant pâle comme son soldat et en le saisissant par le bras.

A ce moment Adrienne s'avança, les traits empreints de tristesse et d'attendrissement; voyant le cruel embarras de Dagobert, elle voulut venir à son aide et dit à Pierre Simon d'une voix douce et émue :

« Monsieur le maréchal... je suis mademoiselle de Cardoville... une parente... de vos chères enfants... »

Pierre Simon se retourna vivement, aussi frappé de l'éblouissante beauté d'Adrienne que des paroles qu'elle venait de prononcer... Il balbutia dans sa surprise : « Vous, mademoiselle,... parente... de *mes enfants*... »

Et il appuya sur ces mots en regardant Dagobert avec stupeur.

« Oui, monsieur le maréchal... *vos* enfants... — se hâta de dire Adrienne, — et l'amour de ces deux charmantes sœurs jumelles...

— Sœurs jumelles ! — s'écria Pierre Simon en interrompant mademoiselle de Cardoville avec une explosion de joie impossible à rendre.

— Deux filles au lieu d'une. Ah ! combien leur mère doit être heureuse... — Puis il ajouta en s'adressant à Adrienne : — Pardon, mademoiselle, d'être si peu poli, de vous remercier si mal de ce que vous m'apprenez ;... mais vous concevez, il y a dix-sept ans que je n'ai vu ma femme. J'arrive... et au lieu de trouver deux êtres à chérir... j'en trouve trois... De grâce, mademoiselle, je désirerais savoir toute la reconnaissance que je vous dois. Vous êtes notre parente ; je suis sans doute ici chez vous... Ma femme, mes enfants sont là... n'est-ce pas ?... Craignez-vous que ma brusque apparition ne leur soit mauvaise ? j'attendrai ;... mais tenez, mademoiselle, j'en suis certain, vous êtes aussi bonne que

belle... ayez pitié de mon impatience... Préparez-les bien vite toutes les trois... à me revoir.

Dagobert, de plus en plus ému, évitait les regards du maréchal et tremblait comme la feuille.

Adrienne baissait les yeux sans répondre ; son cœur se brisait à la pensée de porter un coup terrible au maréchal Simon.

Celui-ci s'étonna bientôt de ce silence ; regardant tour à tour Adrienne et le soldat d'abord d'un air inquiet et bientôt alarmé, il s'écria : « Dagobert !... tu me caches quelque chose...

— Mon général... — répondit-il en balbutiant, — je vous assure... je... je...

— Mademoiselle, — s'écria Pierre Simon, — par pitié, je vous en conjure, parlez-moi franchement, mon anxiété est horrible... Mes premières craintes reviennent... Qu'y a-t-il ?... Mes filles... ma femme sont-elles malades ? sont-elles en danger ? Oh ! parlez ! parlez !

— Vos filles, monsieur le maréchal, — dit Adrienne, — ont été un peu souffrantes... par suite de leur long voyage ; mais il n'y a rien d'inquiétant dans leur état.

— Mon Dieu !... c'est ma femme... alors... c'est ma femme qui est en danger.

— Du courage, monsieur, — dit tristement mademoiselle de Cardoville. — Hélas ! il vous faut chercher des consolations dans la tendresse des deux anges qui vous restent.

— Mon général, — dit Dagobert d'une voix ferme

et grave, — je suis venu de Sibérie... seul... avec vos deux filles.

— Et leur mère! leur mère! — s'écria Pierre Simon d'une voix déchirante.

— Le lendemain de sa mort, je me suis mis en route avec les deux orphelines, — répondit le soldat.

— Morte!... — s'écria Pierre Simon avec accablement, — morte... » Un morne silence lui répondit.

A ce coup inattendu, le maréchal chancela, s'appuya au dossier d'une chaise et tomba assis en cachant son visage dans ses mains. Pendant quelques minutes on n'entendit que des sanglots étouffés; car non-seulement Pierre Simon aimait sa femme avec idolâtrie, pour toutes les raisons que nous avons dites au commencement de cette histoire; mais par un de ces singuliers compromis que l'homme longtemps et cruellement éprouvé fait, pour ainsi dire, avec la destinée, Pierre Simon, fataliste comme toutes les âmes tendres, se croyant en droit de compter enfin sur du bonheur après tant d'années de souffrances, n'avait pas un moment douté qu'il retrouverait sa femme et son enfant, double consolation que la destinée lui devait, après de si grandes traverses.

Au contraire de certaines gens que l'habitude de l'infortune rend moins exigeants, Pierre Simon avait compté sur un bonheur aussi complet que l'avait été son malheur... Sa femme et son enfant, telles étaient

les seules conditions uniques, indispensables de la félicité qu'il attendait ; sa femme eût survécu à ses filles, qu'elle ne les eût pas plus remplacées pour lui qu'elles ne remplaçaient leur mère à ses yeux : faiblesse ou *cupidité* de cœur, cela était ainsi ; nous insistons sur cette singularité, parce que les suites de cet incessant et douloureux chagrin exerceront une grande influence sur l'avenir du maréchal Simon.

Adrienne et Dagobert avaient respecté la douleur accablante de ce malheureux homme. Lorsqu'il eut donné un libre cours à ses larmes, il redressa son mâle visage, alors d'une pâleur marbrée, passa la main sur ses yeux rougis, se leva et dit à Adrienne : « Pardonnez-moi, mademoiselle... je n'ai pu vaincre ma première émotion... Permettez-moi de me retirer... J'ai de cruels détails à demander au digne ami qui n'a quitté ma femme qu'à son dernier moment... Veuillez avoir la bonté de me faire conduire auprès de mes enfants... de mes pauvres orphelines !... »

Et la voix du maréchal s'altéra de nouveau.

« Monsieur le maréchal, dit mademoiselle de Cardoville, — tout à l'heure encore nous attendions ici vos chères enfants... malheureusement notre espérance a été trompée... »

Pierre Simon regarda d'abord Adrienne sans lui répondre, et comme s'il ne l'avait pas entendue ou comprise.

« Mais rassurez-vous, — reprit la jeune fille, — il ne faut pas encore désespérer...

— Désespérer? — répéta machinalement le maréchal en regardant tour à tour mademoiselle de Cardoville et Dagobert, — désespérer! et de quoi? mon Dieu!

— De revoir vos enfants, monsieur le maréchal, — dit Adrienne, — votre présence, à vous leur père... rendra les recherches bien plus efficaces.

— Les recherches!... — s'écria Pierre Simon. — Mes filles ne sont donc pas ici?

— Non, monsieur, — dit enfin Adrienne, — on les a enlevées à l'affection de l'excellent homme qui les avait amenées du fond de la Russie, et on les a conduites dans un couvent...

— Malheureux! — s'écria Pierre Simon en s'avançant menaçant et terrible vers Dagobert, — tu me répondras de tout...

— Ah! monsieur, ne l'accusez pas! — s'écria mademoiselle de Cardoville.

— Mon général, — dit Dagobert d'une voix brève mais douloureusement résignée, — je mérite votre colère... c'est ma faute : forcé de m'absenter de Paris, j'ai confié les enfants à ma femme ; son confesseur lui a tourné l'esprit, lui a persuadé que vos filles seraient mieux dans un couvent que chez nous ; elle l'a cru, elle les y a laissé conduire ; maintenant... on dit au couvent qu'on ne sait pas où elles sont ; voilà la vérité... Faites de moi ce que vous voudrez... je n'ai qu'à me taire et à endurer.

— Mais c'est infâme!... — s'écria Pierre Simon en désignant Dagobert avec un geste d'indignation désespérée; — mais à qui donc se confier... si celui-là m'a trompé... mon Dieu!...

— Ah! monsieur le maréchal, ne l'accusez pas! — s'écria mademoiselle de Cardoville, — ne le croyez pas : il a risqué sa vie, son honneur, pour arracher vos enfants de ce couvent... et il n'est pas le seul qui ait échoué dans cette tentative; tout à l'heure encore un magistrat... malgré le caractère, malgré l'autorité dont il est rêvetu... n'a pas été plus heureux. Sa fermeté envers la supérieure, ses recherches minutieuses dans le couvent ont été vaines : impossible jusqu'à présent de retrouver ces malheureuses enfants.

— Mais ce couvent, — s'écria le maréchal Simon en se redressant, la figure pâle et bouleversée par la douleur et la colère, — ce couvent, où est-il? Ces gens-là ne savent donc pas ce que c'est qu'un père à qui on enlève ses enfants? »

Au moment où le maréchal Simon prononçait ces paroles, tourné vers Dagobert, Rodin, tenant Rose et Blanche par la main, apparut à la porte, laissée ouverte. En entendant l'exclamation du maréchal, il tressaillit de surprise; un éclair de joie diabolique éclaira son sinistre visage, car il ne s'attendait pas à rencontrer Pierre Simon si à propos.

Mademoiselle de Cardoville fut la première qui s'aperçut de la présence de Rodin. Elle s'écria en

courant à lui : « Ah! je ne me trompais pas,... notre providence,... toujours,... toujours...

— Mes pauvres petites, — dit tout bas Rodin aux jeunes filles en leur montrant Pierre Simon, — c'est votre père.

— Monsieur! — s'écria Adrienne en accourant sur les pas de Rose et de Blanche, — vos enfants!... les voilà!... »

Au moment où Pierre Simon se retournait brusquement, ses deux filles se jetèrent entre ses bras; il se fit un profond silence, et l'on n'entendit plus que des sanglots entrecoupés de baisers et d'exclamations de joie.

« Mais venez donc au moins jouir du bien que vous avez fait! » dit mademoiselle de Cardoville en essuyant ses yeux et en retournant auprès de Rodin, qui, resté dans l'embrasure de la porte, où il s'appuyait, semblait contempler cette scène avec un profond attendrissement.

Dagobert, à la vue de Rodin ramenant les enfants, d'abord frappé de stupeur, n'avait pu faire un mouvement; mais, entendant les paroles d'Adrienne, et cédant à un élan de reconnaissance pour ainsi dire insensée, il se jeta à deux genoux devant le jésuite, en joignant ses mains comme s'il eût prié, et s'écria d'une voix entrecoupée : « Vous m'avez sauvé en ramenant ces enfants...

— Ah! monsieur, soyez béni... — dit la Mayeux en cédant à l'entraînement général.

— Mes bons amis, c'est trop, — dit Rodin,

comme si tant d'émotions eussent été au-dessus de ses forces ; — c'est en vérité trop pour moi ; excusez-moi auprès du maréchal... et dites-lui que je suis assez payé par la vue de son bonheur.

— Monsieur... de grâce... — dit Adrienne, — que le maréchal vous connaisse, qu'il vous voie au moins.

— Oh ! restez... vous qui nous sauvez tous, — s'écria Dagobert en tâchant de retenir Rodin de son côté.

— La *Providence*, ma chère demoiselle, ne s'inquiète plus du bien qui est fait, mais du bien qui reste à faire... — dit Rodin avec un accent rempli de finesse et de bonté. — Ne faut-il pas à cette heure songer au prince Djalma ? Ma tâche n'est pas finie, et les moments sont précieux.

— Allons, ajouta-t-il en se dégageant doucement de l'étreinte de Dagobert, — allons, la journée a été aussi bonne que je l'espérais : l'abbé d'Aigrigny est démasqué ; vous êtes libre, ma chère demoiselle ; vous avez retrouvé votre croix, mon brave soldat ; la Mayeux est assurée d'une protectrice, et M. le maréchal embrasse ses enfants... Je suis pour un peu dans toutes ces joies-là... ma part est belle... mon cœur content... Au revoir, mes amis, au revoir. »

Ce disant, Rodin fit de la main un salut affectueux à Adrienne, à la Mayeux et à Dagobert, et disparut après leur avoir montré d'un regard ravi le maréchal Simon qui, assis et couvrant ses deux filles de

larmes et de baisers, les tenait étroitement embrassées et restait étranger à ce qui se passait autour de lui.

. . . .

Une heure après cette scène, mademoiselle de Cardoville et la Mayeux, le maréchal Simon, ses deux filles et Dagobert avaient quitté la maison du docteur Baleinier.

. . . .

En terminant cet épisode, deux mots de *moralité* à l'endroit des *maisons d'aliénés* et des *couvents*.

Nous l'avons dit, et nous le répétons, la législation qui régit la surveillance des maisons d'aliénés nous paraît insuffisante.

Des faits récemment portés devant les tribunaux, d'autres faits d'une haute gravité qui nous ont été confiés, nous semblent évidemment prouver cette insuffisance.

Sans doute il est accordé aux magistrats toute latitude pour visiter les maisons d'aliénés ; cette visite leur est même recommandée ; mais *nous savons de source certaine* que les nombreuses et incessantes occupations des magistrats, dont le personnel est d'ailleurs très-souvent hors de proportion avec les travaux qui les surchargent, rendent ces inspections tellement rares, qu'elles sont pour ainsi dire illusoires.

Il nous semblerait donc utile de créer des inspections au moins semi-mensuelles, particulièrement

affectées à la surveillance des maisons d'aliénés et composées d'un médecin et d'un magistrat, afin que les réclamations fussent soumises à un examen contradictoire.

Sans doute, la justice ne fait jamais défaut lorsqu'elle est suffisamment édifiée; mais combien de formalités, combien de difficultés pour qu'elle le soit, et surtout lorsque le malheureux qui a besoin d'implorer son appui, se trouvant dans un état de suspicion, d'isolement, de séquestration forcée, n'a pas au dehors un ami pour prendre sa défense et réclamer en son nom auprès de l'autorité!

N'appartient-il donc pas au pouvoir civil d'aller au-devant de ces réclamations par une surveillance périodique fortement organisée?

Et ce que nous disons des maisons d'aliénés doit s'appliquer peut-être plus impérieusement encore aux couvents de femmes, aux séminaires et aux maisons habitées par des congrégations.

Des griefs aussi très-récents, très-évidents, et dont la France entière a retenti, ont malheureusement prouvé que la violence, que les séquestrations, que les traitements barbares, que les détournements de mineures, que l'emprisonnement illégal, accompagné de tortures, étaient des faits, sinon fréquents, du moins possibles, dans les maisons religieuses. Il a fallu des hasards singuliers, d'audacieuses et cyniques brutalités, pour que ces détestables actions parvinssent à la connaissance du public. Combien d'autres victimes ont été et sont peut-être encore ense-

velées dans ces grandes maisons silencieuses, où nul regard *profane* ne pénètre, et qui, de par les immunités du clergé, échappent à la surveillance du pouvoir civil !

N'est-il pas déplorable que ces demeures ne soient pas soumises aussi à une inspection périodique, composée, si l'on veut, d'un aumônier, d'un magistrat ou de quelque délégué de l'autorité municipale ?

S'il ne se passe rien que de licite, que d'humain, que de charitable, dans ces établissements qui ont tout le caractère et par conséquent encourent toute la responsabilité des établissements publics, pourquoi cette révolte, pourquoi cette indignation courroucée du parti prêtre, lorsqu'il s'agit de toucher à ce qu'il appelle ses franchises ?

Il y a quelque chose au-dessus des constitutions délibérées et promulguées à Rome : — c'est la loi française, la loi commune à tous, qui accorde à tous protection, mais qui, en retour, impose à tous respect et obéissance.

CHAPITRE V.

L'INDIEN A PARIS.

Depuis trois jours, mademoiselle de Cardoville était sortie de chez le docteur Baleinier. La scène suivante se passait dans une petite maison de la rue

Blanche, où Djalma avait été conduit au nom d'un protecteur inconnu.

Que l'on se figure un joli salon rond, tendu d'étoffe de l'Inde, fond gris-perle à dessins pourpre, sobrement rehaussés de quelques fils d'or; le plafond, vers son milieu, disparaît sous de pareilles draperies nouées et réunies par un gros cordon de soie; à chacun des deux bouts de ce cordon, retombant inégalement, est suspendue, en guise de gland, une petite lampe indienne de filigrane d'or, d'un merveilleux travail. Par une de ces ingénieuses combinaisons si communes dans les pays *barbares*, ces lampes servent aussi de brûle-parfums; de petites plaques de cristal bleu enchâssées au milieu de chaque vide laissé par la fantaisie des arabesques, et éclairées par une lumière intérieure, brillent d'un azur si limpide, que ces lampes d'or semblent constellées de saphirs transparents; de légers nuages de vapeur blanchâtre s'élèvent incessamment de ces deux lampes et répandent dans l'espace leur senteur embaumée.

Le jour n'arrive dans ce salon (il est environ deux heures de relevée) qu'en traversant une petite serre chaude que l'on voit à travers une glace sans tain, formant porte-fenêtre, et pouvant disparaître dans l'épaisseur de la muraille, en glissant le long d'une rainure pratiquée au plancher. Un store de Chine peut, en s'abaissant, cacher ou remplacer cette glace.

Quelques palmiers nains, des musas et autres vé-

gétaux de l'Inde, aux feuilles épaisses et d'un vert métallique, disposés en bosquets dans cette serre chaude, servent de perspective et, pour ainsi dire, de fond à deux larges massifs diaprés de fleurs exotiques, séparés par un petit chemin dallé en faïence japonaise jaune et bleue, qui vient aboutir au pied de la glace.

Le jour, déjà considérablement affaibli par le réseau de feuilles qu'il traverse, prend une nuance d'une douceur singulière, en se combinant avec la lueur azurée des lampes à parfums, et les clartés vermeilles de l'ardent foyer d'une haute cheminée de porphyre oriental.

Dans cette pièce un peu obscure, tout imprégnée de suaves senteurs mêlées à l'odeur aromatique du tabac persan, un homme à chevelure brune et pendante, portant une longue robe d'un vert sombre, serrée autour des reins par une ceinture bariolée, est agenouillé sur un magnifique tapis de Turquie : il attise avec soin le fourneau d'or d'un *houka ;* le flexible et long tuyau de cette pipe, après avoir déroulé ses nœuds sur le tapis, comme un serpent d'écarlate écaillée d'argent, aboutit entre les doigts ronds et effilés de Djalma, mollement étendu sur le divan.

Le jeune prince a la tête nue, ses cheveux de jais à reflets bleuâtres, séparés au milieu de son front, flottent onduleux et doux autour de son visage et de son cou d'une beauté antique et d'une couleur chaude, transparente, dorée comme l'ambre ou la

topaze ; accoudé sur un coussin, il appuie son menton sur la paume de sa main droite ; la large manche de sa robe, retombant presque jusqu'à la saignée, laisse voir sur son bras, rond comme celui d'une femme, les signes mystérieux autrefois tatoués dans l'Inde par l'aiguille de l'Étrangleur.

Le fils de Khadja-Sing tient de sa main gauche le bouquin d'ambre de sa pipe. Sa robe de magnifique cachemire blanc, dont la bordure palmée de mille couleurs monte jusqu'à ses genoux, est serrée à sa taille mince et cambrée par les larges plis d'un châle orange ; le galbe élégant et pur de l'une des jambes de cet Antinoüs asiatique, à demi découverte par un pli de sa robe, se dessine sous une espèce de guêtre, très-juste, en velours cramoisi, brodée d'argent, échancrée sur le cou-de-pied d'une petite mule de maroquin blanc à talon rouge. A la fois douce et mâle, la physionomie de Djalma exprimait ce calme mélancolique et contemplatif habituel aux Indiens et aux Arabes, heureux privilégiés qui, par un rare mélange, unissent l'indolence méditative du rêveur à la fougueuse énergie de l'homme d'action ; tantôt délicats, nerveux, impressionnables comme des femmes, tantôt déterminés, farouches et sanguinaires comme des bandits.

Et cette comparaison semi-féminine, appliquée au moral des Arabes et des Indiens, tant qu'ils ne sont pas entraînés par l'élan de la bataille ou l'ardeur du carnage, peut aussi leur être appliquée presque physiquement ; car si, de même que les femmes de

race pure, ils ont les extrémités mignonnes, les attaches déliées, les formes aussi fines que souples, cette enveloppe délicate et souvent charmante cache toujours des muscles d'acier, d'un ressort et d'une vigueur toute virile.

Les longs yeux de Djalma, semblables à des diamants noirs enchâssés dans une nacre bleuâtre, errent machinalement des fleurs exotiques au plafond ; de temps à autre il approche de sa bouche le bout d'ambre du houka ; puis, après une lente aspiration, entr'ouvrant ses lèvres rouges, fermement dessinées sur l'éblouissant émail de ses dents, il expire une petite spirale de fumée fraîchement aromatisée par l'eau de roses qu'elle traverse.

« Faut-il remettre du tabac dans le houka? » dit l'homme agenouillé en se tournant vers Djalma et montrant les traits accentués et sinistres de Faringhea l'Étrangleur.

Le jeune prince resta muet, soit que, dans son mépris oriental pour certaines races, il dédaignât de répondre au métis, soit qu'absorbé dans ses rêveries il ne l'eût pas entendu.

L'Étrangleur se tut, s'accroupit sur le tapis, puis, les jambes croisées, les coudes appuyés sur ses genoux, son menton dans ses deux mains, et les yeux incessamment fixés sur Djalma, il attendit la réponse ou les ordres de celui dont le père était surnommé le *Père du Généreux*.

Comment Faringhea, ce sanglant sectateur de

Bohwanie, divinité du meurtre, avait-il accepté ou recherché des fonctions si humbles?

Comment cet homme, d'une portée d'esprit peu vulgaire, cet homme dont l'éloquence passionnée, dont la féroce énergie avaient recruté tant de séides à la *Bonne-Œuvre*, s'était-il résigné à une condition si subalterne?

Comment enfin cet homme, qui, profitant de l'aveuglement du jeune prince à son égard, pouvait offrir une si belle proie à Bohwanie, respectait-il les jours du fils de Khadja-Sing?

Comment enfin s'exposait-il à la fréquente rencontre de Rodin, dont il était connu sous de fâcheux antécédents?

La suite de ce récit répondra à ces questions.

L'on peut seulement dire à cette heure qu'après un long entretien qu'il avait eu la surveille avec Rodin, l'Étrangleur l'avait quitté, l'œil baissé, le maintien discret.

Après avoir gardé le silence pendant quelque temps, Djalma, tout en suivant du regard la bouffée de fumée blanchâtre qu'il venait de lancer dans l'espace, s'adressant à Faringhea sans tourner les yeux vers lui, lui dit dans ce langage à la fois hyperbolique et concis, assez familier aux Orientaux : « L'heure passe;... le vieillard au cœur bon n'arrive pas;... mais il viendra... Sa parole est sa parole...

— Sa parole est sa parole, monseigneur, — répéta Faringhea d'un ton affirmatif; — quand il a été vous trouver, il y a trois jours, dans cette mai-

son où ces misérables, pour leurs méchants desseins, vous avaient conduit traîtreusement endormi, comme ils m'avaient endormi moi-même,... moi, votre serviteur vigilant et dévoué,... il vous a dit : « L'ami » inconnu qui vous a envoyé chercher au château » de Cardoville m'adresse à vous, prince ; ayez con- » fiance, suivez-moi ; une demeure digne de vous » vous est préparée. »

Il vous a dit encore, monseigneur : « Consentez » à ne pas sortir de cette maison jusqu'à mon re- » tour ; votre intérêt l'exige ; dans trois jours vous » me reverrez, alors toute liberté vous sera ren- » due... » Vous avez consenti, monseigneur, et depuis trois jours vous n'avez pas quitté cette maison...

— Et j'attends le vieillard avec impatience, — dit Djalma, — car cette solitude me pèse... Il doit y avoir tant de choses à admirer à Paris ! Et surtout... »

Djalma n'acheva pas, et retomba dans sa rêverie.

Après quelques moments de silence, le fils de Khadja-Sing dit tout à coup à Faringhea d'un ton de sultan impatient et désœuvré : « Parle-moi !

— De quoi vous parler, monseigneur ?

— De ce que tu voudras, — dit Djalma avec un insouciant dédain, en attachant au plafond ses yeux à demi voilés de langueur ; — une pensée me poursuit ;... je veux m'en distraire... parle-moi... »

Faringhea jeta un coup d'œil pénétrant sur les

traits du jeune Indien ; il les vit colorés d'une légère rougeur.

« Monseigneur, — dit le métis, — votre pensée... je la devine... »

Djalma secoua la tête sans regarder l'Étrangleur. Celui-ci reprit : « Vous songez aux femmes de Paris, monseigneur...

— Tais-toi, esclave... » dit Djalma.

Et il se retourna brusquement sur le sofa, comme si l'on eût touché le vif d'une blessure douloureuse.

Faringhea se tut.

Au bout de quelques moments, Djalma reprit avec impatience, en jetant au loin le tuyau du houka et cachant ses deux yeux sous ses mains : « Tes paroles valent encore mieux que le silence... Maudites soient mes pensées, maudit soit mon esprit qui évoque ces fantômes !

— Pourquoi fuir ces pensées, monseigneur ? Vous avez dix-neuf ans, votre adolescence s'est tout entière passée à la guerre ou en prison, et jusqu'à ce jour vous êtes resté aussi chaste que Gabriel, ce jeune prêtre chrétien notre compagnon de voyage. »

Quoique Faringhea ne se fût en rien départi de sa respectueuse déférence envers le prince, celui-ci sentit une légère ironie percer à travers l'accent du métis lorsqu'il prononça le mot *chaste*.

Djalma lui dit avec un mélange de hauteur et de sévérité : « Je ne veux pas, auprès de ces civilisés,

passer pour un barbare, comme ils nous appellent;.. aussi je me glorifie d'être chaste.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur.

— J'aimerai peut-être une femme pure, comme l'était ma mère lorsqu'elle a épousé mon père... et ici, pour exiger la pureté d'une femme, il faut être chaste comme elle... »

A cette énormité, Faringhea ne put dissimuler un sourire sardonique.

« Pourquoi ris-tu, esclave? — dit impérieusement le jeune prince.

— Chez les *civilisés*... comme vous dites, monseigneur, l'homme qui se marierait dans toute la fleur de son innocence... serait blessé à mort par le ridicule.

— Tu mens, esclave; il ne serait ridicule que s'il épousait une jeune fille qui ne fût pas pure comme lui.

— Alors, monseigneur, au lieu d'être blessé... il serait tué par le ridicule, car il serait deux fois impitoyablement raillé...

— Tu mens,... tu mens... ou, si tu dis vrai, qui t'a instruit?

— J'avais vu des femmes parisiennes à l'île de France et à Pondichéry, monseigneur; puis j'ai beaucoup appris pendant notre traversée: je causais avec un jeune officier pendant que vous causiez avec le jeune prêtre.

— Ainsi, comme les sultans de nos harems, les

civilisés exigent des femmes une innocence qu'ils n'ont plus?

— Ils en exigent d'autant plus qu'ils en ont moins, monseigneur.

— Exiger ce qu'on n'accorde pas, c'est agir de maître à esclave ; et ici, de quel droit cela?

— Du droit que prend celui qui fait le droit... c'est comme chez nous, monseigneur.

— Et les femmes, que font-elles?

— Elles empêchent les fiancés d'être trop ridicules aux yeux du monde lorsqu'ils se marient.

— Et une femme qui trompe... ici on la tue? — dit Djalma se redressant brusquement et attachant sur Faringhea un regard farouche qui étincela tout à coup d'un feu sombre.

— On la tue, monseigneur, toujours comme chez nous : femme surprise, femme morte.

— Despotes comme nous, pourquoi les civilisés n'enferment-ils pas comme nous leurs femmes pour les forcer à une fidélité qu'ils ne gardent pas?

— Parce qu'ils sont civilisés comme des barbares... et barbares comme des civilisés, monseigneur.

— Tout cela est triste, si tu dis vrai, — reprit Djalma d'un air pensif. Puis il ajouta avec une certaine exaltation et en employant, selon son habitude, le langage quelque peu mystique et figuré, familier à ceux de son pays :

— Oui, ce que tu me dis m'afflige, esclave... car deux gouttes de rosée du ciel se fondant ensemble dans le calice d'une fleur... ce sont deux cœurs con-

fondus dans un virginal et pur amour... deux rayons de feu s'unissant en une seule flamme inextinguible, ce sont les brûlantes et éternelles délices de deux amants devenus époux. »

Si Djalma parla des pudiques jouissances de l'âme avec un charme inexprimable, lorsqu'il peignit un bonheur moins idéal ses yeux brillèrent comme des étoiles; il frissonna légèrement, ses narines se gonflèrent, l'or pâle de son teint devint vermeil, et le jeune prince retomba dans une rêverie profonde.

Faringhea ayant remarqué cette dernière émotion, reprit : « Et si, comme le fier et brillant *oiseau-roi* [1] de notre pays, le sultan de nos bois, vous préfériez à des amours uniques et solitaires des plaisirs nombreux et variés; beau, jeune, riche comme vous l'êtes, monseigneur, si vous recherchiez ces séduisantes Parisiennes, vous savez... ces voluptueux fantômes de vos nuits, ces charmants tourmenteurs de vos rêves; si vous jetiez sur elles des regards hardis comme un défi, suppliants comme une prière ou brûlants comme un désir, croyez-vous que bien des yeux à demi voilés ne s'enflammeraient pas au feu de vos prunelles! Alors ce ne seraient plus les monotones délices d'un unique amour... chaîne pesante de notre vie; non, ce seraient les mille voluptés du harem,.... mais du harem peuplé de femmes libres et fières, que l'amour heureux ferait vos esclaves.

[1] Variété de l'oiseau de paradis, gallinacés fort amoureux.

Pur et contenu jusqu'ici, il ne peut exister pour vous d'excès..... croyez-moi donc ; ardent, magnifique, c'est vous, fils de notre pays, qui deviendrez l'amour, l'orgueil, l'idolâtrie de ces femmes ; et ces femmes, les plus séduisantes du monde entier, n'auront bientôt plus que pour vous des regards languissants et passionnés ! »

Djalma avait écouté Faringhea avec un silence avide. L'expression des traits du jeune Indien avait complétement changé : ce n'était plus cet adolescent mélancolique et rêveur, invoquant le saint souvenir de sa mère, et ne trouvant que dans la rosée du ciel, que dans le calice des fleurs, des images assez pures pour peindre la chasteté, l'amour qu'il rêvait ; ce n'était même plus le jeune homme rougissant d'une ardeur pudique à la pensée des délices permises d'une union légitime. Non, non, les incitations de Faringhea avaient fait éclater tout à coup un feu souterrain : la physionomie enflammée de Djalma, ses yeux tour à tour étincelants et voilés, l'inspiration mâle et sonore de sa poitrine annonçaient l'embrasement de son sang et le bouillonnement de ses passions, d'autant plus énergiques qu'elles avaient été jusqu'alors contenues. Aussi... s'élançant tout à coup du divan, souple, vigoureux et léger comme un jeune tigre, Djalma saisit Faringhea à la gorge en s'écriant : « C'est un poison brûlant que tes paroles !...

— Monseigneur, dit Faringhea sans opposer la

moindre résistance, — votre esclave est votre esclave... »

Cette soumission désarma le prince.

« Ma vie vous appartient, — répéta le métis.

— C'est moi qui t'appartiens, esclave! — s'écria Djalma en le repoussant. — Tout à l'heure j'étais suspendu à tes lèvres... dévorant tes dangereux mensonges!...

— Des mensonges, monseigneur!... Paraissez seulement à la vue de ces femmes : leurs regards confirmeront mes paroles.

— Ces femmes m'aimeraient... moi qui n'ai vécu qu'à la guerre et dans les forêts!

— En pensant que si jeune, vous avez déjà fait une sanglante chasse aux hommes et aux tigres..... elles vous adoreront, monseigneur.

— Tu mens...

— Je vous le dis, monseigneur, en voyant votre main, qui, aussi délicate que les leurs, s'est si souvent trempée dans le sang ennemi, elles voudront la baiser... et la baiser encore en pensant que, dans nos forêts, votre carabine armée, votre poignard entre vos dents, vous avez souri aux rugissements du lion ou de la panthère que vous attendiez...

— Mais je suis un sauvage... un barbare...

— Et c'est pour cela qu'elles seront à vos pieds, elles se sentiront à la fois effrayées et charmées en songeant à toutes les violences, à toutes les fureurs, à tous les emportements de jalousie, de passion et d'amour auxquels un homme de votre sang, de

votre jeunesse et de votre ardeur doit se livrer..... Aujourd'hui doux et tendre, demain ombrageux et farouche, un autre jour ardent et passionné... tel vous serez... tel il faut être pour les entraîner... Oui, oui, qu'un cri de rage s'échappe entre deux baisers, qu'un poignard luise entre deux caresses, qu'elles retombent enfin brisées, palpitantes de plaisir, d'amour et de frayeur..... et vous ne serez plus pour elles un homme... mais un dieu...

— Tu crois?... — s'écria Djalma emporté malgré lui par la sauvage éloquence de l'Étrangleur.

— Vous savez... vous sentez que je dis vrai, — s'écria celui-ci en étendant le bras vers le jeune Indien.

— Eh bien, oui, — s'écria Djalma le regard étincelant, les narines gonflées, en parcourant le salon pour ainsi dire par soubresauts et par bonds sauvages, — je ne sais si j'ai ma raison ou si je suis ivre, mais il me semble que tu dis vrai;..... oui, je le sens, on m'aimera avec délire, avec furie..... parce que j'aimerai avec délire, avec furie;..... on frissonnera de plaisir, de frayeur, parce que moi-même..... en pensant à cela, je frissonne de bonheur et d'épouvante..... Esclave, tu dis vrai, ce sera quelque chose d'enivrant et de terrible que cet amour... »

En prononçant ces mots, Djalma était superbe d'impétueuse sensualité; c'était chose belle et rare, l'homme arrivé pur et contenu jusqu'à l'âge où doivent se développer dans leur toute-puissante éner-

gie les admirables instincts d'amour que Dieu a mis dans la créature ; instincts qui, comprimés, faussés ou pervertis, peuvent altérer la raison ou s'égarer en débordements effrénés, en crimes effroyables, mais qui, dirigés vers une grande et noble passion, peuvent et doivent, par leur violence même, élever l'homme, par le dévouement et par la tendresse, jusqu'aux limites de l'idéal.

« Oh ! cette femme... cette femme... devant qui je tremblerai et qui tremblera devant moi... où est-elle donc ? s'écria Djalma dans un redoublement d'ivresse. — La trouverai-je jamais ?

— *Une*, c'est beaucoup, monseigneur, — reprit Faringhea avec sa froideur sardonique : — qui cherche *une* femme la trouve rarement dans ce pays ; qui cherche *des* femmes est embarrassé du choix. »

. . . .

Au moment où le métis faisait cette impertinente réponse à Djalma, on put voir à la petite porte du jardin de cette maison, porte qui s'ouvrait sur une ruelle déserte, s'arrêter une voiture *coupée*, d'une extrême élégance, à caisse bleue lapis et à train blanc aussi rechampi de bleu ; cette voiture était admirablement attelée de deux beaux chevaux de sang bai-doré à crins noirs ; les écussons des harnais étaient d'argent ainsi que les boutons de la livrée des gens, livrée bleu-clair à collet blanc ; sur la housse, aussi bleue et galonnée de blanc, ainsi que sur les panneaux des portières, on voyait des armoi-

ries en losange sans cimier ni couronne, ainsi que cela est d'usage pour les jeunes filles.

Deux femmes étaient dans cette voiture : mademoiselle de Cardoville et Florine.

CHAPITRE VI.

LE RÉVEIL.

Pour expliquer la venue de mademoiselle de Cardoville à la porte du jardin de la maison occupée par Djalma, il faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements.

Mademoiselle de Cardoville, en quittant la maison du docteur Baleinier, était allée s'établir dans son hôtel de la rue d'Anjou. Pendant les derniers mois de son séjour chez sa tante, Adrienne avait fait secrètement restaurer et meubler cette belle habitation, dont le luxe et l'élégance venaient d'être encore augmentés de toutes les merveilles du pavillon de l'hôtel de Saint-Dizier.

Le *monde* trouvait fort extraordinaire qu'une jeune fille de l'âge et de la condition de mademoiselle de Cardoville eût pris la résolution de vivre complétement seule, libre, et de tenir sa maison ni plus ni moins qu'un garçon majeur, une toute jeune veuve ou un mineur émancipé. Le *monde* faisait semblant

d'ignorer que mademoiselle de Cardoville possédait ce que ne possèdent pas tous les hommes majeurs et deux fois majeurs : un caractère ferme, un esprit élevé, un cœur généreux, un sens très-droit et très-juste. Jugeant qu'il lui fallait, pour la direction subalterne et pour la surveillance intérieure de sa maison, des personnes fidèles, Adrienne avait écrit au régisseur de la terre de Cardoville et à sa femme, anciens serviteurs de la famille, de venir immédiatement à Paris, M. Dupont devant ainsi remplir les fonctions d'intendant, et madame Dupont celles de femme de charge ; un ancien ami du père de mademoiselle de Cardoville, le comte de Montbron, vieillard des plus spirituels, jadis homme fort à la mode, mais toujours très-connaisseur en toutes sortes d'élégances, avait conseillé à Adrienne d'agir en princesse et de prendre un écuyer, lui indiquant, pour remplir ces fonctions, un homme fort bien élevé, d'un âge plus que mûr, qui, grand amateur de chevaux, après s'être ruiné en Angleterre, à Newmarket, au derby, et chez Tatersall [1], avait été réduit, ainsi que cela arrive souvent à des gentlemen de ce pays, à conduire les diligences à grandes guides, trouvant dans ces fonctions un gagne-pain honorable et un moyen de satisfaire son goût pour les chevaux. Tel était M. de Bonneville, le protégé du comte de Montbron. Par son âge et par ses habitudes de sa-

[1] Célèbre marchand et entreposeur de chevaux, de meutes, etc., etc., à Londres.

voir-vivre, cet écuyer pouvait accompagner mademoiselle de Cardoville à cheval, et, mieux que personne, surveiller l'écurie et la tenue des voitures. Il accepta donc cet emploi avec reconnaissance, et, grâce à ses soins éclairés, les attelages de mademoiselle de Cardoville purent rivaliser avec ce qu'il y avait en ce genre de plus élégant à Paris.

Mademoiselle de Cardoville avait repris ses femmes, Hébé, Georgette et Florine.

Celle-ci avait dû d'abord entrer chez la princesse de Saint-Dizier, pour y continuer son rôle de *surveillante* au profit de la supérieure du couvent de Sainte-Marie; mais, ensuite de la nouvelle direction donnée à l'affaire Rennepont par Rodin, il fut décidé que Florine, si la chose se pouvait, reprendrait son service auprès de mademoiselle de Cardoville. Cette place de confiance, mettant cette malheureuse créature à même de rendre d'importants et ténébreux services aux gens qui tenaient son sort entre leurs mains, la contraignait à une trahison infâme. Malheureusement tout avait favorisé cette machination. On le sait : Florine, dans une entrevue avec la Mayeux, peu de jours après que mademoiselle de Cardoville fut renfermée chez le docteur Baleinier, Florine, cédant à un mouvement de repentir, avait donné à l'ouvrière des conseils très-utiles aux intérêts d'Adrienne, en faisant dire à Agricol de ne pas remettre à madame de Saint-Dizier les papiers qu'il avait trouvés dans la cachette du pavillon, mais de ne les confier qu'à mademoiselle de Cardoville elle-

même. Celle-ci, instruite plus tard de ce détail par la Mayeux, ressentit un redoublement de confiance et d'intérêt pour Florine, la reprit à son service presque avec reconnaissance, et la chargea aussitôt d'une mission toute confidentielle ; c'est-à-dire de surveiller les arrangements de la maison louée pour l'habitation de Djalma.

Quant à la Mayeux, cédant aux sollicitations de mademoiselle de Cardoville, et ne se voyant plus utile à la femme de Dagobert, dont nous parlerons plus tard, elle avait consenti à demeurer à l'hôtel de la rue d'Anjou, auprès d'Adrienne, qui, avec cette rare sagacité de cœur qui la caractérisait, avait confié à la jeune ouvrière, qui lui servait aussi de secrétaire, le *département* des secours et aumônes.

Mademoiselle de Cardoville avait d'abord songé à garder auprès d'elle la Mayeux, simplement à titre d'*amie*, voulant ainsi honorer et glorifier en elle la probité dans le travail, la résignation dans la douleur, et l'intelligence dans la pauvreté ; mais, connaissant la dignité naturelle de la jeune fille, elle craignit avec raison que, malgré la circonspection délicate avec laquelle cette hospitalité toute fraternelle serait présentée à la Mayeux, celle-ci n'y vît une aumône déguisée ; Adrienne préféra donc, toujours en la traitant en amie, lui donner un emploi tout intime. De cette façon, la juste susceptibilité de l'ouvrière serait ménagée, puisqu'elle *gagnerait sa vie* en remplissant des fonctions qui satisferaient ses instincts si adorablement charitables. En effet, la

Mayeux pouvait, plus que personne, accepter la sainte mission que lui donnait Adrienne ; sa cruelle expérience du malheur, la bonté de son âme angélique, l'élévation de son esprit, sa rare activité, sa pénétration à l'endroit des douloureux secrets de l'infortune, sa connaissance parfaite des classes pauvres et laborieuses disaient assez avec quel tact, avec quelle intelligence, l'excellente créature seconderait les généreuses intentions de mademoiselle de Cardoville.

. . . .

Parlons maintenant des divers événements qui, ce jour-là, avaient précédé l'arrivée de mademoiselle de Cardoville à la porte du jardin de la maison de la rue Blanche.

Vers les dix heures du matin, les volets de la chambre à coucher d'Adrienne, hermétiquement fermés, ne laissaient pénétrer aucun rayon du jour dans cette pièce, seulement éclairée par la lueur d'une lampe sphérique en albâtre oriental suspendue au plafond par trois longues chaînes d'argent. Cette pièce, terminée en dôme, avait la forme d'une tente à huit pans coupés ; depuis la voûte jusqu'au sol, elle était tendue de soie blanche, recouverte de longues draperies de mousseline blanche aussi, largement bouillonnée, et retenues le long des murs par des embrasses fixées de distance en distance à de larges patères d'ivoire. Deux portes aussi d'ivoire merveilleusement incrusté de nacre conduisaient, l'une à la salle de bains, l'autre à la chambre de toilette,

sorte de petit temple élevé au culte de la beauté, meublé comme il l'était au pavillon de l'hôtel Saint-Dizier. Deux autres pans étaient occupés par des fenêtres complétement cachées sous des draperies ; en face du lit, on voyait, encadrant de splendides chenets en argent ciselé, une cheminée de marbre pentélique, véritable neige cristallisée, dans laquelle on avait sculpté deux ravissantes cariatides et une frise représentant des oiseaux et des fleurs ; au-dessus de cette frise, et fouillée à jour dans le marbre avec une délicatesse extrême, était une sorte de corbeille ovale, d'un contour gracieux, qui remplaçait la table de la cheminée et était garnie d'une masse de camélias roses ; leurs feuilles, d'un vert éclatant, leurs fleurs, d'une nuance légèrement carminée, étaient les seules couleurs qui vinssent accidenter l'harmonieuse blancheur de ce réduit virginal.

Enfin, à demi entouré de flots de mousseline blanche qui descendaient de la voûte comme de légers nuages, on apercevait le lit très-bas et à pieds d'ivoire richement sculptés, reposant sur le tapis d'hermine qui garnissait le plancher. Sauf une plinthe aussi d'ivoire admirablement travaillé et rehaussé de nacre, ce lit était partout doublé de satin blanc ouaté et piqué comme un immense sachet. Les draps de batiste, garnis de valenciennes, s'étant quelque peu dérangés, découvraient l'angle d'un matelas recouvert de taffetas blanc, et le coin d'une légère couverture de moire, car il régnait sans cesse dans

cet appartement une température égale et tiède comme celle d'un beau jour de printemps.

Par un scrupule singulier provenant de ce même sentiment qui avait fait inscrire à Adrienne, sur un chef-d'œuvre d'orfévrerie, le nom de son *auteur* au lieu du nom de son *vendeur,* elle avait voulu que tous ces objets, d'une somptuosité si recherchée, fussent confectionnés par des artisans choisis parmi les plus intelligents, les plus laborieux et les plus probes, à qui elle avait fait fournir les matières premières; de la sorte, on avait pu ajouter, au prix de leur main-d'œuvre, ce dont auraient bénéficié les intermédiaires en spéculant sur leur travail; cette augmentation de salaire considérable avait répandu quelque bonheur et quelque aisance dans cent familles nécessiteuses, qui, bénissant ainsi la magnificence d'Adrienne, lui donnaient, disait-elle, le *droit de jouir de son luxe comme d'une action juste et bonne.*

Rien n'était donc plus frais, plus charmant à voir que l'intérieur de cette chambre à coucher.

Mademoiselle de Cardoville venait de s'éveiller; elle reposait au milieu de ces flots de mousseline, de dentelle, de batiste et de soie blanche, dans une pose remplie de mollesse et de grâce; jamais, pendant la nuit, elle ne couvrait ses admirables cheveux dorés (procédé certain pour les conserver longtemps dans toute leur magnificence, disaient les Grecs); le soir, ses femmes disposaient les longues boucles de sa chevelure soyeuse en plusieurs tresses plates

dont elles formaient deux larges et épais bandeaux qui, descendant assez pour cacher presque entièrement sa petite oreille, dont on ne voyait que le lobe rosé, allaient se rattacher à la grosse natte enroulée derrière la tête. Cette coiffure, empruntée à l'antiquité grecque, seyait aussi à ravir aux traits si purs, si fins de mademoiselle de Cardoville, et semblait tellement la rajeunir, qu'au lieu de dix-huit ans on lui en eût donné quinze à peine; ainsi rassemblés et encadrant étroitement les tempes, ses cheveux, perdant leur teinte claire et brillante, eussent paru presque bruns, sans les reflets d'or vif qui couraient çà et là sur l'ondulation des tresses. Plongée dans cette torpeur matinale dont la tiède langueur est si favorable aux molles rêveries, Adrienne était accoudée sur son oreiller, la tête un peu fléchie, ce qui faisait valoir encore l'idéal contour de son cou et de ses épaules nues; ses lèvres souriantes, humides et vermeilles, étaient, comme ses joues, aussi froides que si elle venait de les baigner dans une eau glacée; ses blanches paupières voilaient à demi ses grands yeux d'un noir brun et velouté, qui tantôt regardaient languissamment le vide... tantôt s'arrêtaient avec complaisance sur les fleurs roses et sur les feuilles vertes de la corbeille de camélias.

Qui peindrait l'ineffable sérénité du réveil d'Adrienne... réveil d'une âme si belle et si chaste, dans un corps si chaste et si beau! réveil d'un cœur aussi pur que le souffle frais et embaumé de jeunesse qui soulevait doucement ce sein virginal... virginal et

blanc comme la neige immaculée... Quelle croyance, quel dogme, quelle formule, quel symbole religieux, ô paternel, ô divin Créateur! donnera jamais une plus adorable idée de ton harmonieuse et ineffable puissance, qu'une jeune vierge qui, s'éveillant ainsi dans toute l'efflorescence de la beauté, dans toute la grâce de la pudeur dont tu l'as douée, cherche dans sa rêveuse innocence le secret de ce céleste instinct d'amour que tu as mis en elle, comme en toutes tes créatures, ô toi qui n'es qu'amour éternel, que bonté infinie!

Les pensées confuses qui, depuis son réveil, semblaient doucement agiter Adrienne, l'absorbaient de plus en plus; sa tête se pencha sur sa poitrine; son beau bras retomba sur sa couche; puis ses traits, sans s'attrister, prirent cependant une expression de mélancolie touchante. Son plus vif désir était accompli : elle allait vivre indépendante et seule. Mais cette nature affectueuse, délicate, expansive et merveilleusement complète, sentait que Dieu ne l'avait pas comblée des plus rares trésors pour les enfouir dans une froide et égoïste solitude; elle sentait tout ce que l'amour pourrait inspirer de grand, de beau, et à elle-même et à celui qui saurait être digne d'elle. Confiante dans la vaillance, dans la noblesse de son caractère, fière de l'exemple qu'elle voulait donner aux autres femmes, sachant que tous les yeux seraient fixés sur elle avec envie, elle ne se sentait pour ainsi dire que trop sûre d'elle-même; loin de craindre de mal choisir, elle craignait de ne

pas trouver parmi qui choisir, tant son goût s'était épuré; puis, eût-elle même rencontré son idéal, elle avait une manière de voir à la fois si étrange et pourtant si juste, si extraordinaire et pourtant si sensée, sur l'indépendance et sur la dignité que la femme devait, selon elle, conserver à l'égard de l'homme, qu'inexorablement décidée à ne faire aucune concession à ce sujet, elle se demandait si l'homme de son choix accepterait jamais les conditions jusqu'alors inouïes qu'elle lui imposerait. En rappelant à son souvenir les *prétendants possibles* qu'elle avait jusqu'alors vus dans le monde, elle se souvenait du tableau malheureusement très-réel tracé par Rodin avec une verve caustique, au sujet des épouseurs. Elle se souvenait aussi, non sans un certain orgueil, des encouragements que cet homme lui avait donnés, non pas en la flattant, mais en l'engageant à poursuivre l'accomplissement d'un dessein véritablement grand, généreux et beau.

Le courant ou le caprice des pensées d'Adrienne l'amena bientôt à songer à Djalma. Tout en se félicitant de remplir envers ce parent de sang royal les devoirs d'une hospitalité royale, la jeune fille était loin de faire du prince le héros de son avenir. D'abord elle se disait, non sans raison, que cet enfant à demi sauvage, aux passions, sinon indomptables, du moins encore indomptées, transporté tout à coup au milieu d'une civilisation raffinée, était inévitablement destiné à de violentes épreuves, à de fougueuses transformations. Or, mademoiselle de Car-

doville, n'ayant dans le caractère rien de viril, rien de dominateur, ne se souciait pas de civiliser ce jeune sauvage. Aussi, malgré l'intérêt ou plutôt à cause de l'intérêt qu'elle portait au jeune Indien, elle s'était fermement résolue à ne pas se faire connaître à lui avant deux ou trois mois; bien décidée en outre, si le hasard apprenait à Djalma qu'elle était sa parente, à ne pas le recevoir. Elle désirait donc, sinon l'éprouver, du moins le laisser assez libre de ses actes, de ses volontés, pour qu'il pût jeter le premier feu de ses passions, bonnes ou mauvaises. Ne voulant pas, cependant, l'abandonner sans défense à tous les périls de la vie parisienne, elle avait confidemment prié le comte de Montbron d'introduire le prince Djalma dans la meilleure compagnie de Paris, et de l'éclairer des conseils de sa longue expérience.

M. de Montbron avait accueilli la demande de mademoiselle de Cardoville avec le plus grand plaisir, se faisant, disait-il, une joie de lancer son jeune tigre royal dans les salons, et de le mettre aux prises avec la fleur des élégantes et les *beaux* de Paris, offrant de parier et de tenir tout ce qu'on voudrait pour son sauvage pupille.

« — Quant à moi, mon cher comte, — avait-
» elle dit à M. de Montbron avec sa franchise habi-
» tuelle, — ma résolution est inébranlable; — vous
» m'avez dit, vous-même, l'effet que va produire
» dans le monde l'apparition du prince Djalma, un
» Indien de dix-neuf ans, d'une beauté surprenante,

» fier et sauvage comme un jeune lion arrivant de
» sa forêt ; c'est nouveau, c'est extraordinaire, avez-
» vous ajouté ; aussi les coquetteries *civilisatrices*
» vont le poursuivre avec un dévouement dont je
» suis effrayée pour lui ; or, sérieusement, mon
» cher comte, il ne peut pas me convenir de pa-
» raître vouloir rivaliser de zèle avec tant de belles
» dames qui vont s'exposer intrépidement aux griffes
» de votre jeune tigre. Je m'intéresse fort à lui,
» parce qu'il est mon cousin, parce qu'il est beau,
» parce qu'il est brave, mais surtout parce qu'il
» n'est pas vêtu à cette horrible mode européenne.
» Sans doute ce sont là de rares qualités, mais elles
» ne suffisent pas jusqu'à présent à me faire changer
» d'avis. D'ailleurs le bon vieux philosophe, mon
» nouvel ami, m'a donné, à propos de notre In-
» dien, un conseil que vous avez approuvé, vous
» qui n'êtes pas philosophe, mon cher comte : c'est,
» pendant quelque temps, de recevoir chez moi,
» mais de n'aller chez personne ; ce qui d'abord
» m'épargnera sûrement l'inconvénient de rencontrer
» mon royal cousin, et ensuite me permettra de
» faire un choix rigoureux même parmi ma société
» habituelle ; comme ma maison sera excellente,
» ma position fort originale, et que l'on soupçon-
» nera toute sorte de méchants secrets à pénétrer
» chez moi, les curieuses et les curieux ne me man-
» queront pas, ce qui m'amusera beaucoup, je vous
» l'assure. »

Et comme M. de Montbron lui demandait si

l'*exil* du pauvre jeune tigre indien durerait longtemps, Adrienne lui avait répondu : « — Recevant à peu » près toutes les personnes de la société où vous » l'aurez conduit, je trouverai très-piquant d'avoir » ainsi sur lui des jugements divers. Si certains » hommes en disent beaucoup de bien, certaines » femmes beaucoup de mal,... j'aurai bon espoir... » En un mot, l'opinion que je me formerai en dé- » mêlant ainsi le vrai du faux, fiez-vous à ma saga- » cité pour cela, abrégera ou prolongera, ainsi que » vous le dites, l'*exil* de mon royal cousin. »

Telles étaient encore les intentions formelles de mademoiselle de Cardoville à l'égard de Djalma, le jour même où elle devait se rendre avec Florine à la maison qu'il occupait; en un mot, elle était absolument décidée à ne pas se faire connaître à lui avant quelques mois.

. . . .

Adrienne, après avoir ce matin-là ainsi longtemps songé aux chances que l'avenir pouvait offrir aux besoins de son cœur, tomba dans une nouvelle et profonde rêverie. Cette ravissante créature, pleine de vie, de sève et de jeunesse, poussa un léger soupir, étendit ses deux bras charmants au-dessus de sa tête, tournée de profil sur son oreiller, et resta quelques moments comme accablée... comme anéantie... Ainsi immobile sous les blancs tissus qui l'enveloppaient, on eût dit une admirable statue de marbre se dessinant à demi sous une légère couche de neige.

Tout à coup, Adrienne se dressa brusquement sur son séant, passa la main sur son front et sonna ses femmes. Au premier bruit argentin de la sonnette, les deux portes d'ivoire s'ouvrirent. Georgette parut sur le seuil de la chambre de toilette, dont Lutine, la petite chienne noir et feu à collier d'or, s'échappa avec des jappements de joie. Hébé parut sur le seuil de la chambre de bain.

Au fond de cette pièce, éclairée par le haut, on voyait, sur un tapis de cuir vert de Cordoue à rosaces d'or, une vaste baignoire de cristal, en forme de conque allongée. Les trois seules soudures de ce hardi chef-d'œuvre de verrerie disparaissaient sous l'élégante courbure de plusieurs grands roseaux d'argent qui s'élançaient du large socle de la baignoire, aussi d'argent ciselé, et représentant des enfants et des dauphins se jouant au milieu de branches de corail naturel et de coquilles azurées. Rien n'était d'un plus riant effet que l'incrustation de ces rameaux pourpres et de ces coquilles d'outremer sur le fond mat des ciselures d'argent; la vapeur balsamique qui s'élevait de l'eau tiède, limpide et parfumée, dont était remplie la conque de cristal, s'épandait dans la salle de bain, et entra comme un léger brouillard dans la chambre à coucher.

Voyant Hébé, dans son frais et joli costume, lui apporter sur un de ses bras nus et potelés un long peignoir, Adrienne lui dit : « Où est donc Florine, mon enfant ?

— Mademoiselle, il y a deux heures qu'elle est

descendue ; on l'a fait demander pour quelque chose de très-pressé.

— Et qui l'a fait demander ?

— La jeune personne qui sert de secrétaire à mademoiselle... Elle était sortie ce matin de très-bonne heure ; aussitôt son retour elle a fait demander Florine, qui depuis n'est pas revenue.

— Cette absence est sans doute relative à quelque affaire importante de mon angélique *ministre* des secours et aumônes, » dit Adrienne en souriant et en songeant à la Mayeux.

Puis elle fit signe à Hébé de s'approcher de son lit.

. . . .

Environ deux heures après son lever, Adrienne s'étant fait, comme de coutume, habiller avec une rare élégance, renvoya ses femmes et demanda la Mayeux, qu'elle traitait avec une déférence marquée, la recevant toujours seule.

La jeune ouvrière entra précipitamment, le visage pâle, ému, et lui dit d'une voix tremblante : « Ah ! mademoiselle... mes pressentiments étaient fondés ; on vous trahit...

— De quels pressentiments parlez-vous, ma chère enfant ? — dit Adrienne surprise, — et qui me trahit ?

— M. Rodin,... » répondit la Mayeux.

CHAPITRE VII.

LES DOUTES.

En entendant l'accusation portée par la Mayeux contre Rodin, mademoiselle de Cardoville regarda la jeune fille avec un nouvel étonnement.

Avant de poursuivre cette scène, disons que la Mayeux avait quitté ses pauvres vieux vêtements, et était habillée de noir avec autant de simplicité que de goût. Cette triste couleur semblait dire son renoncement à toute vanité humaine, le deuil éternel de son cœur et les austères devoirs que lui imposait son dévouement à toutes les infortunes. Avec cette robe noire, la Mayeux portait un large col rabattu, blanc et net comme son petit bonnet de gaze à rubans gris, qui, laissant voir ses deux bandeaux de beaux cheveux bruns, encadrait son mélancolique visage aux doux yeux bleus; ses mains longues et fluettes, préservées du froid par des gants, n'étaient plus comme naguère, violettes et marbrées, mais d'une blancheur presque diaphane.

Les traits altérés de la Mayeux exprimaient une vive inquiétude. Mademoiselle de Cardoville, au comble de la surprise, s'écria : « Que dites-vous?...

— M. Rodin vous trahit, mademoiselle.

— Lui!... C'est impossible...

— Ah! mademoiselle... mes pressentiments ne m'avaient pas trompée.

— Vos pressentiments?

— La première fois que je me suis trouvée en présence de M. Rodin, malgré moi j'ai été saisie de frayeur; mon cœur s'est douloureusement serré... et j'ai craint... pour vous... mademoiselle.

— Pour moi? — dit Adrienne, — et pourquoi n'avez-vous pas craint pour vous, ma pauvre amie?

— Je ne sais, mademoiselle, mais tel a été mon premier mouvement, et cette frayeur était si invincible que, malgré la bienveillance que M. Rodin me témoignait pour ma sœur, il m'épouvantait toujours.

— Cela est étrange. Mieux que personne je comprends l'influence presque irrésistible des sympathies ou des aversions;... mais, dans cette circonstance... Enfin, — reprit Adrienne après un moment de réflexion... — il n'importe; comment aujourd'hui vos soupçons se sont ils changés en certitude?

— Hier, j'étais allée porter à ma sœur Céphyse le secours que M. Rodin m'avait donné pour elle au nom d'une personne charitable... Je ne trouvai pas Céphyse chez l'amie qui l'avait récueillie... Je priai la portière de la maison de prévenir ma sœur que je reviendrais ce matin... C'est ce que j'ai fait. Mais, pardonnez-moi, mademoiselle, quelques détails nécessaires.

— Parlez, parlez, mon amie.

— La jeune fille qui a recueilli ma sœur chez

elle, — dit la pauvre Mayeux très-embarrassée, en baissant les yeux et en rougissant, — ne mène pas une conduite très-régulière. Une personne avec qui elle a fait plusieurs parties de plaisir, nommée M. Dumoulin, lui avait appris le véritable nom de M. Rodin, qui, occupant dans cette maison un pied-à-terre, s'y faisait appeler M. Charlemagne.

— C'est ce qu'il nous a dit chez M. Baleinier ; puis, avant-hier, revenant sur cette circonstance, il m'a expliqué la nécessité où il se trouvait pour certaines raisons d'avoir ce modeste logement dans ce quartier écarté... et je n'ai pu que l'approuver.

— Eh bien! hier M. Rodin a reçu chez lui M. l'abbé d'Aigrigny !

— L'abbé d'Aigrigny ! — s'écria mademoiselle de Cardoville.

— Oui, mademoiselle, il est resté deux heures enfermé avec M. Rodin.

— Mon enfant, on vous aura trompée.

— Voici ce que j'ai su, mademoiselle : l'abbé d'Aigrigny était venu le matin pour voir M. Rodin ; ne le trouvant pas, il avait laissé chez la portière son nom écrit sur du papier, avec ces mots : — *Je reviendrai dans deux heures.* — La jeune fille dont je vous ai parlé, mademoiselle, a vu ce papier. Comme tout ce qui regarde M. Rodin semble assez mystérieux, elle a eu la curiosité d'attendre M. l'abbé d'Aigrigny chez la portière pour le voir entrer, et, en effet, deux heures après, il est revenu et a trouvé M. Rodin chez lui.

— Non... non... — dit Adrienne en tressaillant, — c'est imposible, il y a erreur...

— Je ne le pense pas, mademoiselle ; car, sachant combien cette révélation était grave, j'ai prié la jeune fille de me faire à peu près le portrait de l'abbé d'Aigrigny.

— Eh bien?

— L'abbé d'Aigrigny a, — m'a-t-elle dit, — quarante ans environ ; il est d'une taille haute et élancée, vêtu simplement, mais avec soin ; ses yeux sont gris, très-grands et très-perçants, ses sourcils épais, ses cheveux châtains, sa figure complétement rasée et sa tournure très-décidée.

— C'est vrai... — dit Adrienne, ne pouvant croire à ce qu'elle entendait. — Ce signalement est exact.

— Tenant à avoir le plus de détails possible, — reprit la Mayeux, — j'ai demandé à la portière si M. Rodin et l'abbé d'Aigrigny semblaient courroucés l'un contre l'autre lorsqu'elle les a vus sortir de la maison ; elle m'a dit que non ; que l'abbé avait seulement dit à M. Rodin, en le quittant à la porte de la maison : « Demain... je vous écrirai... c'est convenu... »

— Est-ce donc un rêve, mon Dieu? — dit Adrienne en passant ses deux mains sur son front avec une sorte de stupeur ; je ne puis douter de vos paroles, ma pauvre amie, et pourtant c'est M. Rodin qui vous a envoyée lui-même dans cette maison, pour y porter des secours à votre sœur ; il se serait donc ainsi exposé à voir pénétrer par vous ses rendez-

vous secrets avec l'abbé d'Aigrigny! Pour un traître... ce serait bien maladroit.

— Il est vrai, j'ai fait aussi cette réflexion. Et cependant la rencontre de ces deux hommes m'a paru si menaçante pour vous, mademoiselle, que je suis revenue dans une grande épouvante. »

Les caractères d'une extrême loyauté se résignent difficilement à croire aux trahisons; plus elles sont infâmes, plus ils en doutent; le caractère d'Adrienne était de ce nombre, et, de plus, une des qualités de son esprit était la rectitude : aussi, bien que très-impressionnée par le récit de la Mayeux, elle reprit : « Voyons, mon amie, ne nous effrayons pas à tort, ne nous hâtons pas trop de croire au mal... Cherchons toutes deux à nous éclairer par le raisonnement : rappelons les faits. M. Rodin m'a ouvert les portes de la maison de M. Baleinier; il a devant moi porté plainte contre l'abbé d'Aigrigny; il a par ses menaces obligé la supérieure du couvent à lui rendre les filles du maréchal Simon; il est parvenu à découvrir la retraite du prince Djalma; il a exécuté fidèlement mes intentions au sujet de mon jeune parent; hier encore il m'a donné les plus utiles conseils... Tout ceci est bien réel, n'est-ce pas?

— Sans doute, mademoiselle.

— Maintenant que M. Rodin, en mettant les choses au pis, ait une arrière-pensée, qu'il espère être généreusement rémunéré par nous, soit; mais, jusqu'à présent, son désintéressement a été complet...

— C'est encore vrai, mademoiselle, — dit la

pauvre Mayeux, obligée, comme Adrienne, de se rendre à l'évidence des faits accomplis.

— A cette heure, examinons la possibilité d'une trahison. Se réunir à l'abbé d'Aigrigny pour me trahir? Mais me trahir : où? comment? sur quoi? Qu'ai-je à craindre? N'est-ce pas, au contraire, l'abbé d'Aigrigny et madame de Saint-Dizier qui vont avoir à rendre un compte fâcheux à la justice du mal qu'ils m'ont fait?

— Mais alors, mademoiselle, comment expliquer la rencontre de deux hommes qui ont tant de motifs d'aversion et d'éloignement?... D'ailleurs, cela ne cache-t-il pas quelque projet sinistre? Et puis, mademoiselle, je ne suis pas la seule à penser ainsi...

— Comment cela?

— Ce matin, en rentrant, j'étais si émue, que mademoiselle Florine m'a demandé la cause de mon trouble; je sais, mademoiselle, combien elle vous est attachée.

— Il est impossible de m'être plus dévouée; récemment encore, vous m'avez vous-même appris le service signalé qu'elle m'a rendu pendant ma séquestration chez M. Baleinier.

— Eh bien! mademoiselle, ce matin à mon retour, croyant nécessaire de vous faire avertir le plus tôt possible, j'ai tout dit à mademoiselle Florine. Comme moi, plus que moi peut-être, elle a été effrayée du rapprochement de Rodin et de M. d'Aigrigny. Après un moment de réflexion, elle m'a dit : « Il est, je crois, inutile d'éveiller mademoiselle; qu'elle soit instruite de cette trahison deux ou trois heures plus

tôt ou plus tard, peu importe; pendant ces trois heures, je pourrai peut-être découvrir quelque chose. J'ai une idée que je crois bonne; excusez-moi auprès de mademoiselle ; je reviens bientôt... » Puis, mademoiselle Florine a fait demander une voiture, et elle est sortie.

— Florine est une excellente fille, — dit mademoiselle de Cardoville en souriant, car la réflexion la rassurait complétement ; — mais, dans cette circonstance, je crois que son zèle et son bon cœur l'ont égarée, comme vous, ma pauvre amie ; savez-vous que nous sommes deux étourdies, vous et moi, de ne pas avoir jusqu'ici songé à une chose qui nous aurait à l'instant rassurées?

— Comment donc, mademoiselle?

— L'abbé d'Aigrigny redoute maintenant beaucoup M. Rodin ; il sera venu le chercher jusque dans ce réduit pour lui demander merci. Ne trouvez-vous pas comme moi cette explication, non-seulement satisfaisante, mais la seule raisonnable?

— Peut-être, mademoiselle, — dit la Mayeux après un moment de réflexion. — Oui, cela est probable... — Puis, après un nouveau silence, et comme si elle eût cédé à une conviction supérieure à tous les raisonnements possibles, elle s'écria : — Et pourtant, non, non! croyez-moi, mademoiselle, on vous trompe, je le *sens*... toutes les apparences sont contre ce que j'affirme;... mais, croyez-moi, ces pressentiments sont trop vifs pour n'être pas vrais... Et puis enfin, est-ce que vous ne devinez-

pas trop bien les plus secrets instincts de mon cœur, pour que, moi, je ne devine pas à mon tour les dangers qui vous menacent?

— Que dites-vous? qu'ai-je donc deviné? — reprit mademoiselle de Cardoville involontairement émue, et frappée de l'accent convaincu et alarmé de la Mayeux, qui reprit :

— Ce que vous avez deviné? Hélas! toutes les ombrageuses susceptibilités d'une malheureuse créature à qui le sort a fait une vie à part; et il faut bien que vous sachiez que, si je me suis tue jusqu'ici, ce n'est pas par ignorance de ce que je vous dois; car enfin qui vous a dit, mademoiselle, que le seul moyen de me faire accepter vos bienfaits sans rougir serait d'y attacher des fonctions qui me rendraient utile et secourable aux infortunes que j'ai si longtemps partagées? Qui vous a dit, lorsque vous avez voulu me faire désormais asseoir à votre table, comme *votre amie,* moi, pauvre ouvrière, en qui vous vouliez glorifier le travail, la résignation et la probité, qui vous a dit, lorsque je vous répondais par des larmes de reconnaissance et de regrets, que ce n'était pas une fausse modestie, mais la conscience de ma difformité ridicule qui me faisait vous refuser? Qui vous a dit que sans cela j'aurais accepté avec fierté au nom de mes sœurs du peuple? Car vous m'avez répondu ces touchantes paroles : — *Je comprends votre refus, mon amie; ce n'est pas une fausse modestie qui le dicte, mais un sentiment de dignité que j'aime et que je respecte.* — Qui donc

vous a dit encore, — reprit la Mayeux avec une animation croissante, — que je serais bien heureuse de trouver une petite retraite solitaire dans cette magnifique maison, dont la splendeur m'éblouit? Qui vous a dit cela, pour que vous ayez daigné choisir, comme vous l'avez fait, le logement beaucoup trop beau que vous m'avez destiné? Qui vous a dit encore que, sans envier l'élégance des charmantes créatures qui vous entourent et que j'aime déjà parce qu'elles vous aiment, je me sentirais toujours, par une comparaison involontaire, embarrassée, honteuse devant elles? Qui vous a dit cela, pour que vous ayez toujours songé à les éloigner quand vous m'appeliez ici, mademoiselle?... Oui, qui vous a enfin révélé toutes les pénibles et secrètes susceptibilités d'une position exceptionnelle comme la mienne? Qui vous les a révélées? Dieu, sans doute, lui qui, dans sa grandeur infinie, pourvoit à la création des mondes, et qui sait aussi paternellement s'occuper du pauvre petit insecte caché dans l'herbe... Et vous ne voulez pas que la reconnaissance d'un cœur que vous devinez si bien s'élève à son tour jusqu'à la divination de ce qui peut vous nuire? Non, non, mademoiselle, les uns ont l'instinct de leur propre conservation, d'autres, plus heureux, ont l'instinct de la conservation de ceux qu'ils chérissent... Cet instinct, Dieu me l'a donné... On vous trahit, vous dis-je... on vous trahit! »

Et la Mayeux, le regard animé, les joues légèrement colorées par l'émotion, accentua si énergique-

ment ces derniers mots, les accompagna d'un geste si affirmatif, que mademoiselle de Cardoville, déjà ébranlée par les chaleureuses paroles de la jeune fille, en vint à partager ses appréhensions. Puis, quoiqu'elle eût déjà été à même d'apprécier l'intelligence supérieure, l'esprit remarquable de cette pauvre enfant du peuple, jamais mademoiselle de Cardoville n'avait entendu la Mayeux s'exprimer avec autant d'éloquence, touchante éloquence d'ailleurs, qui prenait sa source dans le plus noble des sentiments. Cette circonstance ajouta encore à l'impression que ressentait Adrienne. Au moment où elle allait répondre à la Mayeux, on frappa à la porte du salon où se passait cette scène, et Florine entra.

En voyant la physionomie alarmée de sa camériste, mademoiselle de Cardoville lui dit vivement : « Eh bien, Florine!... qu'y a-t-il de nouveau? d'où viens-tu, mon enfant?

— De l'hôtel Saint-Dizier, mademoiselle.

— Et pourquoi y aller? — demanda mademoiselle de Cardoville avec surprise.

— Ce matin, mademoiselle (et Florine désigna la Mayeux) m'a confié ses soupçons, ses inquiétudes;... je les ai partagés. La visite de M. l'abbé d'Aigrigny chez M. Rodin me paraissait déjà fort grave; j'ai pensé que, si M. Rodin s'était rendu depuis quelques jours à l'hôtel Saint-Dizier, il n'y aurait plus de doutes sur sa trahison...

— En effet, — dit Adrienne de plus en plus inquiète. — Eh bien?

— Mademoiselle m'ayant chargée de surveiller le déménagement du pavillon, il y restait différents objets; pour me faire ouvrir l'appartement, il fallait m'adresser à madame Grivois; j'avais donc prétexte de retourner à l'hôtel.

— Ensuite... Florine... ensuite?

— Je tâchai de faire parler madame Grivois sur M. Rodin, mais ce fut en vain.

— Elle se défiait de vous, mademoiselle, — dit la Mayeux. — On devait s'y attendre.

— Je lui demandai, — continua Florine, — si l'on avait vu M. Rodin à l'hôtel depuis quelque temps... Elle répondit évasivement. Alors, désespérant de rien savoir, — reprit Florine, — je quittai madame Grivois, et, pour que ma visite n'inspirât aucun soupçon, je me rendais au pavillon, lorsqu'en détournant une allée, que vois-je! à quelques pas de moi, se dirigeant vers la petite porte du jardin... M. Rodin, qui croyait sans doute sortir plus secrètement ainsi.

— Mademoiselle!... vous l'entendez, — s'écria la Mayeux en joignant les mains d'un air suppliant; — rendez-vous à l'évidence....

— Lui!... chez la princesse de Saint-Dizier, — s'écria mademoiselle de Cardoville, dont le regard, ordinairement si doux, brilla tout à coup d'une indignation véhémente; puis elle ajouta d'une voix légèrement altérée : — continue, Florine.

— A la vue de M. Rodin, je m'arrêtai, — reprit Florine, — et, reculant aussitôt, je gagnai le pavil-

lon sans être vue, j'entrai vite dans le petit vestibule de la rue. Ses fenêtres donnent auprès de la porte du jardin ; je les ouvre, laissant les persiennes fermées, je vois un fiacre ; il attendait M. Rodin, car, quelques minutes après, il y monta en disant au cocher : « Rue Blanche, n° 39. »

— Chez le prince !... — s'écria mademoiselle de Cardoville.

— Oui, mademoiselle.

— En effet, M. Rodin devait le voir aujourd'hui, — dit Adrienne en réfléchissant.

— Nul doute que s'il vous trahit, mademoiselle, il trahit aussi le prince, qui, bien plus facilement que vous, deviendra sa victime.

— Infamie !... infamie !... infamie ! — s'écria tout à coup mademoiselle de Cardoville en se levant, les traits contractés par une douloureuse colère... — Une trahison pareille !... Ah ! ce serait à douter de tout... ce serait à douter de soi-même.

— Oh ! mademoiselle,... c'est effrayant ! n'est-ce pas ? — dit la Mayeux en frissonnant.

— Mais alors, pourquoi m'avoir sauvée, moi et les miens, avoir dénoncé l'abbé d'Aigrigny ? — reprit mademoiselle de Cardoville. — En vérité, la raison s'y perd... C'est un abîme... Oh ! c'est quelque chose d'affreux que le doute !

— En revenant, — dit Florine en jetant un regard attendri et dévoué sur sa maîtresse, — j'avais songé à un moyen qui permettrait à mademoiselle

de s'assurer de ce qui est... mais il n'y aurait pas une minute à perdre...

— Que veux-tu dire? — reprit Adrienne en regardant Florine avec surprise.

— M. Rodin va être bientôt seul avec le prince, — dit Florine.

— Sans doute, — dit Adrienne.

— Le prince se tient toujours dans le petit salon qui s'ouvre sur la serre chaude... C'est là qu'il recevra M. Rodin

— Ensuite? — reprit Adrienne.

— Cette serre chaude, que j'ai fait arranger d'après les ordres de mademoiselle, a son unique sortie par une petite porte donnant dans une ruelle; c'est par là que le jardinier entre chaque matin, afin de ne pas traverser les appartements... Une fois son service terminé, il ne revient pas de la journée....

— Que veux-tu dire? Quel est ton projet? — dit Adrienne en regardant Florine de plus en plus surprise.

— Les massifs de plantes sont disposés de telle façon qu'il me semble que, lors même que le store qui peut cacher la glace séparant le salon de la serre chaude ne serait pas abaissé, on pourrait, je crois, sans être vu, s'approcher assez pour entendre ce qui se dit dans cette pièce... C'est toujours par la porte de la serre que j'entrais ces jours derniers pour en surveiller l'arrangement... Le jardinier avait une clef... moi une autre... Heureusement je ne la

lui ai pas encore rendue... Avant une heure, mademoiselle peut savoir à quoi s'en tenir sur M. Rodin ;... car, s'il trahit le prince... il la trahit aussi.

— Que dis-tu? — s'écria mademoiselle de Cardoville.

— Mademoiselle part à l'instant avec moi ; nous arrivons à la porte de la ruelle... J'entre seule pour plus de précaution, et si l'occasion me paraît favorable... je reviens...

— De l'espionnage... — dit mademoiselle de Cardoville avec hauteur en interrompant Florine, — vous n'y songez pas...

— Pardon, mademoiselle, — dit la jeune fille en baissant les yeux d'un air confus et désolé ; — vous conserviez quelques soupçons ;... ce moyen me semblait le seul qui pût ou les confirmer ou les détruire.

— S'abaisser jusqu'à aller surprendre un entretien! jamais, — reprit Adrienne.

— Mademoiselle, — dit tout à coup la Mayeux, pensive depuis quelque temps, — permettez-moi de vous le dire, mademoiselle Florine a raison... Ce moyen est pénible... mais lui seul pourra vous fixer peut-être à tout jamais sur M. Rodin... Et puis enfin, malgré l'évidence des faits, malgré la presque certitude de mes pressentiments, les apparences les plus accablantes peuvent être trompeuses. C'est moi qui la première ai accusé M. Rodin auprès de vous... Je ne me pardonnerais de ma vie de l'avoir accusé

à tort... Sans doute... il est, ainsi que vous le dites, mademoiselle, pénible d'épier... de surprendre une conversation... — Puis, faisant un violent et douloureux effort sur elle-même, la Mayeux ajouta, en tâchant de retenir les larmes de honte qui voilaient ses yeux : — Cependant, comme il s'agit de vous sauver peut-être, mademoiselle, car, si c'est une trahison... l'avenir est effrayant... j'irai.... si vous voulez.... à votre place... pour....

— Pas un mot de plus, je vous en prie, — s'écria mademoiselle de Cardoville en interrompant la Mayeux. — Moi, je vous laisserais faire, à vous, ma pauvre amie, et dans mon seul intérêt... ce qui me semble dégradant... Jamais!... »

Puis s'adressant à Florine : « Va prier M. de Bonneville de faire atteler ma voiture à l'instant.

— Vous consentez! — s'écria Florine en joignant les mains, sans chercher à contenir sa joie ; et ses yeux devinrent aussi humides de larmes.

— Oui, je consens, — répondit Adrienne d'une voix émue, — si c'est une guerre... une guerre acharnée que l'on veut me faire, il faut s'y préparer... et il y aurait, après tout, faiblesse et duperie à ne pas se mettre sur ses gardes. Sans doute, cette démarche me répugne, me coûte ; mais c'est le seul moyen d'en finir avec des soupçons qui seraient pour moi un tourment continuel... et de prévenir peut-être de grands maux. Puis, pour des raisons fort importantes, cet entretien de M. Rodin et

du prince Djalma... peut être pour moi doublement décisif, quant à la confiance ou à l'inexorable haine que j'aurai pour M. Rodin... Ainsi, vite, Florine, un manteau, un chapeau et ma voiture... tu m'accompagneras... Vous, mon amie, attendez-moi ici, je vous prie, » ajouta-t-elle en s'adressant à la Mayeux.

. . . .

Une demi-heure après cet entretien, la voiture d'Adrienne s'arrêtait, ainsi qu'on l'a vu, à la petite porte du jardin de la rue Blanche.

Florine entra dans la serre, et revint bientôt dire à sa maîtresse : « Le store est baissé, mademoiselle ; M. Rodin vient d'entrer dans le salon où est le prince... »

Mademoiselle de Cardoville assista donc, invisible, à la scène suivante, qui se passa entre Rodin et Djalma.

CHAPITRE VIII.

LA LETTRE.

Quelques instants avant l'entrée de mademoiselle de Cardoville dans la serre chaude, Rodin avait été introduit par Faringhea auprès du prince, qui, encore sous l'empire de l'exaltation passionnée où

l'avaient plongé les paroles du métis, ne paraissait pas s'apercevoir de l'arrivée du jésuite.

Celui-ci, surpris de l'animation des traits de Djalma, de son air presque égaré, fit un signe interrogatif à Faringhea, qui répondit aussi à la dérobée et de la manière symbolique que voici : après avoir posé son index sur son cœur et sur son front, il montra du doigt l'ardent brasier qui brûlait dans la cheminée ; cette pantomime signifiait que la tête et le cœur de Djalma étaient en feu. Rodin comprit sans doute, car un imperceptible sourire de satisfaction effleura ses lèvres blafardes ; puis il dit tout haut à Faringhea : « Je désire être seul avec le prince ;... baissez le store, et veillez à ce que nous ne soyons pas interrompus... »

Le métis s'inclina, alla toucher un ressort placé auprès de la glace sans tain, et elle rentra dans l'épaisseur de la muraille à mesure que le store s'abaissa ; s'inclinant de nouveau, le métis quitta le salon. Ce fut donc peu de temps après sa sortie que mademoiselle de Cardoville et Florine arrivèrent dans la serre chaude, qui n'était plus séparée de la pièce où se trouvait Djalma que par l'épaisseur transparente du store de soie blanche brodée de grands oiseaux de couleur.

Le bruit de la porte que Faringhea ferma en sortant sembla rappeler le jeune Indien à lui-même ; ses traits, encore légèrement animés, avaient cependant repris leur expression de calme et de douceur ; il tressaillit, passa la main sur son front,

regarda autour de lui, comme s'il sortait d'une rêverie profonde ; puis, s'avançant vers Rodin d'un air à la fois respectueux et confus, il lui dit en employant une appellation habituelle à ceux de son pays envers les vieillards : « Pardon, mon père... »

Et toujours selon la coutume pleine de déférence des jeunes gens envers les vieillards, il voulut prendre la main de Rodin pour la porter à ses lèvres, hommage auquel le jésuite se refusa en se reculant d'un pas.

« Et de quoi me demandez-vous pardon, mon cher prince? — dit-il à Djalma.

— Quand vous êtes entré je rêvais; je ne suis pas tout de suite venu à vous... Encore pardon, mon père...

— Et je vous pardonne de nouveau, mon cher prince ; mais causons, si vous le voulez bien ; reprenez votre place sur ce canapé... et même votre pipe, si le cœur vous en dit. »

Mais Djalma, au lieu de se rendre à l'invitation de Rodin et de s'étendre sur le divan selon son habitude, s'assit sur un fauteuil, malgré les instances du *vieillard au cœur bon*, ainsi qu'il appelait le jésuite.

« En vérité, vos formalités me désolent, mon cher prince, — lui dit Rodin, — vous êtes ici chez vous, au fond de l'Inde, ou du moins nous désirons que vous croyiez y être.

— Bien des choses me rappellent ici mon pays, — dit Djalma d'une voix douce et grave. — Vos

bontés me rappellent mon père, et celui qui l'a remplacé auprès de moi, » ajouta l'Indien en songeant au maréchal Simon, dont on lui avait jusqu'alors et pour cause laissé ignorer l'arrivée.

Après un moment de silence, il reprit d'un ton rempli d'abandon, en tendant sa main à Rodin : « Vous voilà, je suis heureux.

— Je comprends votre joie, mon cher prince, car je viens vous désemprisonner... ouvrir votre cage... Je vous avais prié de vous soumettre à cette petite reclusion volontaire, absolument dans votre intérêt.

— Demain je pourrai sortir?

— Aujourd'hui même, mon cher prince. »

Le jeune Indien réfléchit un instant, et reprit. « J'ai des amis, puisque je suis ici dans ce palais qui ne m'appartient pas?

— En effet... vous avez des amis... d'excellents amis... » répondit Rodin.

A ces mots la figure de Djalma sembla s'embellir encore. Les plus nobles sentiments se peignirent tout à coup sur cette mobile et charmante physionomie ; ses grands yeux noirs devinrent légèrement humides; après un nouveau silence, il se leva, disant à Rodin d'une voix émue : « Venez...

— Où cela, cher prince?... — dit l'autre fort surpris.

— Remercier mes amis... j'ai attendu trois jours ;.. c'est long.

— Permettez, cher prince... permettez... j'ai à

ce sujet bien des choses à vous apprendre, veuillez vous rasseoir. »

Djalma se rassit docilement sur son fauteuil.

Rodin reprit : « Il est vrai... vous avez des amis... ou plutôt vous avez *un* ami ; *les* amis sont rares.

— Mais vous ?

— C'est juste... Vous avez donc deux amis, mon cher prince : moi... que vous connaissez... et un autre que vous ne connaissez pas... et qui désire vous rester inconnu...

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? — répondit Rodin un peu embarrassé, — parce que le bonheur qu'il éprouve à vous donner des preuves de son amitié, parce que sa tranquillité à lui... sont au prix de ce mystère.

— Pourquoi se cacher quand on fait le bien ?

— Quelquefois pour cacher le bien qu'on fait, mon cher prince.

— Je profite de cette amitié ; pourquoi se cacher de moi ? »

Les *pourquoi* réitérés du jeune Indien semblaient assez désorienter Rodin, qui reprit cependant : « Je vous l'ai dit, cher prince, votre ami secret verrait peut-être sa tranquillité compromise s'il était connu...

— S'il était connu... pour mon ami ?

— Justement, cher prince. »

Les traits de Djalma prirent aussitôt une expression de dignité triste ; il releva fièrement la tête, et

dit d'une voix hautaine et sévère : « Puisque cet ami se cache, c'est qu'il rougit de moi ou que je dois rougir de lui… je n'accepte d'hospitalité que des gens dont je suis digne ou qui sont dignes de moi ;… je quitte cette maison. »

Et ce disant, Djalma se leva si résolument que Rodin s'écria : « Mais écoutez-moi donc, mon cher prince… vous êtes, permettez-moi de vous le dire, d'une pétulance, d'une susceptibilité incroyables… Quoique nous ayons tâché de vous rappeler votre beau pays, nous sommes ici en pleine Europe, en pleine France, en plein Paris ; cette considération doit un peu modifier votre manière de voir ; je vous en conjure, écoutez-moi. »

Djalma, malgré la complète ignorance de certaines conventions sociales, avait trop de bon sens, trop de droiture, pour ne pas se rendre à la raison, quand elle lui semblait… raisonnable ; les paroles de Rodin le calmèrent. Avec cette modestie ingénue dont les natures pleines de force et de générosité sont presque toujours douées, il répondit doucement : « Mon père, vous avez raison, je ne suis plus dans mon pays ;… ici… les habitudes sont différentes ; je vais réfléchir. »

Malgré sa ruse et sa souplesse, Rodin se trouvait parfois dérouté par les allures sauvages et par l'imprévu des idées du jeune Indien. Aussi le vit-il, à sa grande surprise, rester pensif pendant quelques minutes ; après quoi, Djalma reprit d'un ton calme

mais fermement convaincu : « Je vous ai obéi ; j'ai réfléchi, mon père.

— Eh bien, mon cher prince?

— Dans aucun pays du monde, sous aucun prétexte, un homme d'honneur qui a de l'amitié pour un autre homme d'honneur, ne doit la cacher.

— Mais s'il y a pour lui danger d'avouer cette amitié ?... » dit Rodin, fort inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

Djalma regarda le jésuite avec un étonnement dédaigneux, et ne répondit pas.

« Je comprends votre silence, mon cher prince ; un homme courageux doit braver le danger, soit ; mais si c'était vous que le danger menaçât, dans le cas où cette amitié serait découverte, cet homme d'honneur ne serait-il pas excusable, louable même, de vouloir rester inconnu?

— Je n'accepte rien d'un ami qui me croit capable de le renier par lâcheté...

— Cher prince, écoutez-moi.

— Adieu, mon père.

— Réfléchissez...

— J'ai dit... — reprit Djalma d'un ton bref et presque souverain en marchant vers la porte.

— Eh, mon Dieu! s'il s'agissait d'une femme? » s'écria Rodin, poussé à bout et courant à lui, car il craignit réellement de voir Djalma quitter la maison, et renverser ainsi absolument ses projets.

Aux derniers mots de Rodin, l'Indien s'arrêta brusquement.

« Une femme? — dit-il en tressaillant et devenant vermeil, — il s'agit d'une femme?

— Eh bien, oui! s'il s'agisait d'une femme... — reprit Rodin, — comprendriez-vous sa réserve, le secret dont elle est obligée d'entourer les preuves d'affection qu'elle désire vous donner?

— Une femme? — répéta Djalma d'une voix tremblante en joignant les mains avec adoration... Et son ravissant visage exprima un saisissement ineffable, profond. — Une femme? — dit-il encore, — une Parisienne?...

— Oui, mon cher prince, puisque vous me forcez à cette indiscrétion, il faut bien vous l'avouer; il s'agit d'une... véritable Parisienne... d'une digne matrone... remplie de vertus, et dont le... grand âge mérite tous vos respects.

— Elle est bien vieille? — s'écria le pauvre Djalma, dont le rêve charmant disparaissait tout à coup.

— Elle serait mon aînée de quelques années, » répondit Rodin avec un sourire ironique, s'attendant à voir le jeune homme exprimer une sorte de dépit comique ou de regret courroucé.

Il n'en fut rien. A l'enthousiasme amoureux, passionné, qui avait un instant éclaté sur les traits du prince, succéda une expression respectueuse et touchante; il regarda Rodin avec attendrissement et lui dit d'une voix émue : « Cette femme est donc pour moi... une mère? »

Il est impossible de rendre avec quel charme à la

fois pieux, mélancolique et tendre, l'Indien accentua le mot *une mère.*

« Vous l'avez dit, mon cher prince, cette respectable dame veut être une mère pour vous... Mais je ne puis vous révéler la cause de l'affection qu'elle vous porte... Seulement, croyez-moi, cette affection est sincère ; la cause en est honorable ; si je ne vous en dis pas le secret, c'est que chez nous les secrets des femmes, jeunes ou vieilles, sont sacrés.

— Cela est juste, et son secret sera sacré pour moi ; sans la voir, je l'aimerai avec respect. Ainsi l'on aime Dieu sans le voir...

— Maintenant, cher prince, laissez-moi vous dire quelles sont les intentions de votre maternelle amie... Cette maison restera toujours à votre disposition si vous vous y plaisez : des domestiques français, une voiture et des chevaux seront à vos ordres ; l'on se chargera des comptes de votre maison. Puis, comme un fils de roi doit vivre royalement, j'ai laissé dans la chambre voisine une cassette renfermant cinq cents louis ; chaque mois une somme pareille vous sera comptée ; si elle ne vous suffit pas pour ce que nous appelons vos menus plaisirs, vous me le direz, on l'augmentera... »

A un mouvement de Djalma, Rodin se hâta d'ajouter : « Je dois vous dire tout de suite, mon cher prince, que votre délicatesse doit être parfaitement en repos. D'abord... on accepte tout d'une mère... puis, comme dans trois mois environ, vous serez mis en possession d'un énorme héritage, il vous sera fa-

cile, si cette obligation vous pèse (et c'est à peine si la somme, au pis-aller, s'élèvera à quatre ou cinq mille louis), il vous sera facile de rembourser ces avances ; ne ménagez donc rien, satisfaites à toutes vos fantaisies... on désire que vous paraissiez dans le plus grand monde de Paris, comme doit paraître le fils d'un roi surnommé le *Père du Généreux*. Ainsi, encore une fois, je vous en conjure, ne soyez pas retenu pár une fausse délicatesse,... si cette somme ne vous suffit pas...

— Je demanderai... davantage ; ma mère a raison... un fils de roi doit vivre en roi. »

Telle fut la réponse que fit l'Indien, avec une simplicité parfaite, sans paraître étonné le moins du monde de ces offres fastueuses ; et cela devait être : Djalma eût fait ce qu'on faisait pour lui, car l'on sait quelles sont les traditions de prodigue magnificence et de splendide hospitalité des princes indiens. Djalma avait été aussi ému que reconnaissant en apprenant qu'une femme l'aimait d'affection maternelle... Quant au luxe dont elle voulait l'entourer, il l'acceptait sans étonnement et sans scrupule.

Cette *résignation* fut une autre déconvenue pour Rodin, qui avait préparé plusieurs excellents arguments pour engager l'Indien à accepter.

« Voici donc ce qui est bien convenu, mon cher prince, — reprit le jésuite ; — maintenant, comme il faut que vous voyiez le monde, et que vous y entriez par la meilleure porte, ainsi que nous disions... un des amis de votre maternelle protectrice, M. le

comte de Montbron, vieillard rempli d'expérience et appartenant à la plus haute société, vous présentera dans l'élite des maisons de Paris…

— Pourquoi ne m'y présentez-vous pas, vous, mon père?

— Hélas! mon cher prince, regardez-moi donc ;.. dites-moi si ce serait là mon rôle… Non, non, je vis seul et retiré. Et puis, — ajouta Rodin après un silence en attachant sur le jeune prince un regard pénétrant, attentif et curieux, comme s'il eût voulu le soumettre à une sorte d'expérimentation par les paroles suivantes, — et puis, voyez-vous, M. de Montbron sera mieux à même que moi, dans le monde où il va… de vous éclairer sur les piéges que l'on pourrait vous tendre. Car si vous avez des amis….. vous avez aussi des ennemis… vous le savez, de lâches ennemis, qui ont abusé d'une manière infâme de votre confiance, qui se sont raillés de vous. Et comme malheureusement leur puissance égale leur méchanceté, il serait peut-être plus prudent à vous de tâcher de les éviter… de les fuir… au lieu de leur résister en face. »

Au souvenir de ses ennemis, à la pensée de les fuir, Djalma frissonna de tout son corps, ses traits devinrent tout à coup d'une pâleur livide ; ses yeux démesurément ouverts, et dont la prunelle se cercla ainsi de blanc, étincelèrent d'un feu sombre ; jamais le mépris, la haine, la soif de la vengeance n'éclatèrent plus terribles sur une face humaine… Sa lèvre supérieure, d'un rouge de sang, laissant voir ses

petites dents blanches et serrées, se retroussait mobile, convulsive, et donnait à sa physionomie, naguère si charmante, une expression de férocité tellement animale, que Rodin se leva de son fauteuil et s'écria :

« Qu'avez-vous... prince?... vous m'épouvantez! »

Djalma ne répondit pas; à demi penché sur son siége, ses deux mains, crispées par la rage, appuyées l'une sur l'autre, il semblait se cramponner à l'un des bras du fauteuil, de peur de céder à un accès de fureur épouvantable. A ce moment, le hasard voulut que le bout d'ambre du tuyau de houka eût roulé sous son pied; la tension violente qui contractait tous les nerfs de l'Indien était si puissante, il était, malgré sa jeunesse et sa svelte apparence, d'une telle vigueur, que d'un brusque mouvement il pulvérisa le bout d'ambre malgré son extrême dureté.

« Mais, au nom du ciel! qu'avez-vous, prince? — s'écria Rodin.

— Ainsi j'écraserai mes lâches ennemis, » s'écria Djalma, le regard menaçant et enflammé.

Puis, comme si ces paroles eussent mis le comble à sa rage, il bondit de son siége, et alors, les yeux hagards, il parcourut le salon pendant quelques secondes, allant et venant dans tous les sens, comme s'il eût cherché une arme autour de lui, poussant de temps à autre une sorte de cri rauque, qu'il tâchait d'étouffer en portant ses deux poings crispés à sa bouche... tandis que ses mâchoires tressaillaient

convulsivement... C'était la rage impuissante de la bête féroce altérée de carnage. Le jeune Indien était ainsi d'une beauté grande et sauvage ; on sentait que ces divins instincts d'une ardeur sanguinaire et d'une aveugle intrépidité, alors exaltés à ce point par l'horreur de la trahison et de la lâcheté, dès qu'ils s'appliquaient à la guerre ou à ces chasses gigantesques de l'Inde, plus meurtrières encore que la bataille, devaient faire de Djalma ce qu'il était : un héros.

Rodin admirait avec une joie sinistre et profonde la fougueuse impétuosité des passions de ce jeune Indien, qui, dans des circonstances données, devaient faire des explosions terribles. Tout à coup, à la grande surprise du jésuite, cette tempête se calma. La fureur de Djalma s'apaisa presque subitement, parce que la réflexion lui en démontra bientôt la vanité. Alors, honteux de cet emportement puéril, il baissa les yeux. Sa figure resta pâle et sombre ; puis, avec une tranquillité froide, plus redoutable encore que la violence à laquelle il venait de se laisser entraîner, il dit à Rodin :

« Mon père, vous me conduirez aujourd'hui en face de mes ennemis.

— Et dans quel but, mon cher prince ?... Que voulez-vous ?

— Tuer ces lâches !

— Les tuer !!! Vous n'y pensez pas.

— Faringhea m'aidera.

— Encore une fois, songez donc que vous n'êtes

pas ici sur les bords du Gange, où l'on tue son ennemi comme on tue le tigre à la chasse.

— On se bat avec un ennemi loyal, on tue un traître comme un chien maudit, — reprit Djalma avec autant de conviction que de tranquillité.

— Ah! prince... vous, dont le père a été appelé le Père du Généreux, — dit Rodin d'une voix grave, — quelle joie trouverez-vous à frapper des êtres aussi lâches que méchants?

— Détruire ce qui est dangereux est un devoir.

— Ainsi... prince... la vengeance?

— Je ne me venge pas d'un serpent... — dit l'Indien d'une hauteur amère, — je l'écrase.

— Mais, mon cher prince, ici on ne se débarrasse pas de ses ennemis de cette façon; si l'on a à se plaindre...

— Les femmes et les enfants se plaignent, — dit Djalma en interrompant Rodin, — les hommes frappent.

— Toujours au bord du Gange, mon cher prince; mais pas ici... Ici la société prend en main votre cause, l'examine, la juge, et, s'il y a lieu, punit...

— Dans mon offense, je suis juge et bourreau...

— De grâce, écoutez-moi: vous avez échappé aux piéges odieux de vos ennemis, n'est-ce pas? Et bien, supposez que cela ait été grâce au dévouement de la vénérable femme qui a pour vous la tendresse d'une mère; maintenant si elle vous demandait leur grâce, elle qui vous a sauvé d'eux... que feriez-vous? »

L'Indien baissa la tête, resta quelques moments sans répondre.

Profitant de son hésitation, Rodin continua : « Je pourrais vous dire : Prince, je connais vos ennemis; mais, dans la crainte de vous voir commettre quelque terrible imprudence, je vous cacherai leurs noms à tout jamais. Eh bien! non, je vous jure que, si la respectable personne qui vous aime comme un fils trouve juste et utile que je vous dise ces noms, je vous les dirai ; mais, jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, je me tairai. »

Djalma regarda Rodin d'un air sombre et courroucé.

A ce moment, Faringhea entra, et dit à Rodin : « Un homme, porteur d'une lettre, est allé chez vous... On lui a dit que vous étiez ici... Il est venu... Faut-il recevoir cette lettre? Il dit que c'est de la part de M. l'abbé d'Aigrigny...

— Certainement, — dit Rodin ; puis il ajouta : — Si le prince le permet ! »

Djalma fit un signe de tête. Faringhea sortit...

« Vous pardonnez, cher prince ; j'attendais ce matin une lettre fort importante ; comme elle tardait à venir, ne voulant pas manquer de vous voir, j'ai recommandé chez moi de m'envoyer cette lettre ici. »

Quelques instants après, Faringhea revint avec une lettre qu'il remit à Rodin ; après quoi, le métis sortit.

CHAPITRE IX.

ADRIENNE ET DJALMA.

Lorsque Faringhea eut quitté le salon, Rodin prit la lettre de l'abbé d'Aigrigny d'une main, et de l'autre parut chercher quelque chose, d'abord dans la poche de côté de sa redingote, puis dans sa poche de derrière, puis dans le gousset de son pantalon ; puis enfin, ne trouvant rien, il posa la lettre sur le genou râpé de son pantalon noir, et se *tâta* partout, des deux mains, d'un air de regret et d'inquiétude.

Les divers mouvements de cette pantomime, jouée avec une bonhomie parfaite, furent couronnés par cette exclamation : « Ah! mon Dieu!! c'est désolant!

— Qu'avez-vous? — lui demanda Djalma, sortant du sombre silence où il était plongé depuis quelques instants.

— Hélas! mon cher prince, — reprit Rodin, — il m'arrive la chose du monde la plus vulgaire, la plus puérile, ce qui ne l'empêche pas d'être pour moi infiniment fâcheuse... j'ai oublié ou perdu mes lunettes; or, par ce demi-jour et surtout à cause de la détestable vue que le travail et les années m'ont faite, il m'est absolument impossible de lire

cette lettre, fort importante, car on attend de moi une réponse très-prompte, très-simple et très-catégorique, un oui ou un non... L'heure presse ; c'est désespérant... Si encore, — ajouta Rodin en appuyant sur ces mots sans regarder Djalma, mais afin que ce dernier les remarquât, — si encore quelqu'un pouvait me rendre ce service de lire pour moi... mais non... personne... personne...

— Mon père, lui dit obligeamment Djalma, — voulez-vous que je lise pour vous? La lecture finie, j'aurai oublié ce que j'aurai lu.

— Vous? — s'écria Rodin, comme si la proposition de l'Indien lui eût semblé à la fois exorbitante et dangereuse, — c'est impossible, prince... vous... lire cette lettre...

— Alors excusez ma demande, — dit doucement Djalma.

— Mais, au fait, — reprit Rodin après un moment de réflexion et se parlant à lui-même, — pourquoi non? »

Et il ajouta en s'adressant à Djalma : « Vraiment, vous auriez cette complaisance, mon cher prince? Je n'aurais pas osé vous demander ce service. »

Ce disant, Rodin remit la lettre à Djalma, qui la lut à voix haute.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Votre visite de ce matin à l'hôtel de Saint-Di-
» zier, d'après ce qui m'a été rapporté, doit être
» considérée comme une nouvelle agression de votre
» part.

» Voici la dernière proposition que l'on vous a an-
» noncée ; peut-être sera-t-elle aussi infructueuse
» que la démarche que j'ai bien voulu tenter hier en
» me rendant rue Clovis.

» Après cette longue et pénible explication, je
» vous ai dit que je vous écrirais ; je tiens ma pro-
» messe, voici donc mon ultimatum.

» Et d'abord un avertissement : Prenez garde...
» Si vous vous opiniâtrez à soutenir une lutte iné-
» gale, vous serez exposé même à la haine de ceux
» que vous voulez follement protéger. On a mille
» moyens de vous perdre auprès d'eux en les éclai-
» rant sur vos projets. On leur prouvera que vous
» avez trempé dans le complot que vous prétendez
» maintenant dévoiler, et cela non pas par généro-
» sité, mais par cupidité. »

Quoique Djalma eût la parfaite délicatesse de sentir que la moindre question à Rodin au sujet de cette lettre serait une grave indiscrétion, il ne put s'empêcher de tourner vivement la tête vers le jésuite en lisant ce passage.

— Mon Dieu, oui! il s'agit de moi... de moi-même. Tel que vous me voyez, mon cher prince, — ajouta-t-il en faisant allusion à ses vêtements sordides, — on m'accuse de cupidité.

— Et quels sont ces gens que vous protégez?

— Mes protégés?... — dit Rodin en feignant quelque hésitation, comme s'il eût été embarrassé pour répondre, — qui sont mes protégés?... Hum... hum... je vais vous dire... Ce sont... ce sont de

pauvres diables sans aucune ressource, gens de rien, mais gens de bien, n'ayant que leur bon droit dans... un procès qu'ils soutiennent ; ils sont menacés d'être écrasés par des gens puissants, très-puissants... Ceux-là, heureusement, ne sont pas assez connus pour que je puisse les démasquer au profit de mes protégés... Que voulez-vous ?... pauvre et chétif, je me range naturellement du côté des pauvres et des chétifs... Mais continuez, je vous prie... »

Djalma reprit :

« Vous avez donc tout à redouter en continuant » de nous être hostile, et rien à gagner en embras- » sant le parti de ceux que vous appelez vos amis ; » ils seraient plus justement nommés vos dupes, car » s'il était sincère, votre désintéressement serait » inexplicable... Il doit donc cacher, et il cache, je » le répète, des arrière-pensées de cupidité.

« Eh bien ! sous ce rapport même... on peut vous » offrir un ample dédommagement, avec cette dif- » férence que vos espérances sont uniquement fon- » dées sur la reconnaissance probable de vos amis, » éventualité fort chanceuse, tandis que nos offres » seront réalisées à l'instant même ; pour parler net- » tement, voici ce que l'on exige de vous : ce soir » même, avant minuit pour tout délai, vous aurez » quitté Paris, et vous vous engagerez à n'y pas re- » venir avant six mois. »

Djalma ne put retenir un mouvement de surprise, et regarda Rodin.

« C'est tout simple, — reprit-il ; — le procès de

mes pauvres protégés sera jugé avant cette époque, et, en m'éloignant, on m'empêche de veiller sur eux ; vous comprenez, mon cher prince, — dit Rodin avec une indignation amère. — Veuillez continuer et m'excuser de vous avoir interrompu ;... mais tant d'impudence me révolte... »

Djalma continua :

« Pour que nous ayons la certitude de votre éloi-
» gnement de Paris durant six mois, vous vous ren-
» drez chez un de nos amis en Allemagne ; vous
» recevrez chez lui une généreuse hospitalité ; mais
» vous y demeurerez forcément jusqu'à l'expiration
» du délai. »

« Oui.... une prison volontaire, » dit Rodin.

« A ces conditions, vous recevrez une pension
» de 1,000 fr. par mois, à dater de votre départ
» de Paris, 10,000 fr. comptant et 20,000 fr. après
» les six mois écoulés. Le tout vous sera suffisam-
» ment garanti. Enfin, au bout de six mois, on vous
» assurera une position aussi honorable qu'indé-
» pendante. »

Djalma s'étant arrêté par un mouvement d'indignation involontaire, Rodin lui dit : Continuez, je vous prie, cher prince ; il faut lire jusqu'au bout, cela vous donnera une idée de ce qui se passe au milieu de notre civilisation. »

Djalma reprit :

« Vous connaissez assez la marche des choses et
» ce que nous sommes pour savoir qu'en vous éloi-
» gnant nous voulons seulement nous défaire d'un

» ennemi peu dangereux, mais très-importun; ne
» soyez pas aveuglé par votre premier succès. Les
» suites de votre dénonciation seront étouffées, parce
» qu'elle est calomnieuse; le juge qui l'a accueillie
» se repentira cruellement de son odieuse partialité.
» Vous pouvez faire de cette lettre tel usage que
» vous voudrez. Nous savons ce que nous écrivons,
» à qui nous écrivons et comment nous écrivons.
» Vous recevrez cette lettre à trois heures. Si, à
» quatre heures, nous n'avons pas de vous une ac-
» ceptation de votre main, pleine et entière, au bas
» de cette lettre... la guerre recommence... non pas
» demain, mais ce soir. »

Cette lecture finie, Djalma regarda Rodin, qui lui dit : « Permettez-moi d'appeler Faringhea. »

Et ce disant, il frappa sur un timbre. Le métis parut.

Rodin reçut la lettre des mains de Djalma, la déchira en deux morceaux, la froissa entre ses mains, de manière à en faire une espèce de boule, et dit au métis en la lui remettant : « Vous donnerez ce chiffon de papier à la personne qui attend, et vous lui direz que telle est ma réponse à cette lettre indigne et insolente; vous entendez bien... à cette lettre indigne et insolente.

— J'entends bien, — dit le métis, et il sortit.

— C'est peut-être une guerre dangereuse pour vous, mon père, — dit l'Indien avec intérêt.

— Oui, cher prince, dangereuse peut-être... Mais je ne fais pas comme vous... moi; je ne veux pas

tuer mes ennemis parce qu'ils sont lâches et méchants... je les combats..... sous l'égide de la loi; imitez-moi donc..... — Puis, voyant les traits de Djalma se rembrunir, Rodin ajouta : — J'ai tort... je ne veux plus vous conseiller à ce sujet... Seulement, convenons de remettre cette question au seul jugement de votre digne et maternelle protectrice. Demain je la verrai; si elle y consent, je vous dirai le nom de vos ennemis. Sinon... non.

— Et cette femme... cette seconde mère... — dit Djalma, est d'un caractère tel que je pourrai me soumettre à son jugement?

— Elle... — s'écria Rodin en joignant les mains et en poursuivant avec une exaltation croissante; — elle..... mais c'est ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux, de plus vaillant sur la terre!... elle... votre protectrice! mais vous seriez réellement son fils... elle vous aimerait de toute la violence de l'amour maternel, que s'il s'agissait pour vous de choisir entre une lâcheté ou la mort, elle vous dirait : — Meurs! quitte à mourir avec vous.

— Oh! noble femme!... Ma mère était ainsi! — s'écria Djalma avec entraînement.

— Elle... — reprit Rodin dans un enthousiasme croissant, et se rapprochant de la fenêtre cachée par le store, sur lequel il jeta un regard oblique et inquiet. — Votre protectrice! mais figurez-vous donc le courage, la droiture, la loyauté en personne. Oh! loyale surtout!... Oui, c'est la franchise chevaleresque de l'homme de grand cœur jointe à l'altière dignité d'une

femme qui, de sa vie... entendez-vous bien, de sa vie, non-seulement n'a jamais menti, non-seulement n'a jamais caché une de ses pensées, mais qui mourrait plutôt que de céder au moindre de ces petits sentiments d'astuce, de dissimulation ou de ruse presque forcés chez les femmes ordinaires par leur situation même. »

Il est difficile d'exprimer l'admiration qui éclatait sur la figure de Djalma en entendant le portrait tracé par Rodin; ses yeux brillaient, ses joues se coloraient, son cœur palpitait d'enthousiasme.

« Bien, bien, noble cœur, — lui dit Rodin en faisant un nouveau pas vers le store, — j'aime à voir votre belle âme resplendir sur vos beaux traits... en m'entendant ainsi parler de votre protectrice inconnue. Ah! c'est qu'elle est digne de cette adoration sainte qu'inspirent les nobles cœurs, les grands caractères.

— Oh! je vous crois, — s'écria Djalma avec exaltation; — mon cœur est pénétré d'admiration et aussi d'étonnement : car ma mère n'est plus, et une telle femme existe !

— Oh! oui, pour la consolation des affligés elle existe; oui, pour l'orgueil de son sexe elle existe; oui, pour faire adorer la vérité, exécrer le mensonge, elle existe... Le mensonge, la feinte surtout, n'ont jamais terni cette loyauté brillante et héroïque comme l'épée d'un chevalier... Tenez, il y a peu de jours, cette noble femme m'a dit d'admirables paroles, que je n'oublierai de ma vie : « Monsieur, dès que

j'ai un soupçon sur quelqu'un que j'aime ou que j'estime... »

Rodin n'acheva pas. Le store, si violemment secoué au dehors, que son ressort se brisa, se releva brusquement à la grande stupeur de Djalma, qui vit apparaître à ses yeux mademoiselle de Cardoville.

Le manteau d'Adrienne avait glissé de ses épaules, et au violent mouvement qu'elle fit en s'approchant du store, son chapeau, dont les rubans étaient dénoués, était tombé. Sortie précipitamment, n'ayant eu le temps que de jeter une pelisse sur le costume pittoresque et charmant dont par caprice elle s'habillait souvent dans sa maison, elle apparaissait si rayonnante de beauté aux yeux éblouis de Djalma, parmi ces feuilles et ces fleurs, que l'Indien se croyait sous l'empire d'un songe...

Les mains jointes, les grands yeux ouverts, le corps légèrement penché en avant, comme s'il l'eût fléchi pour prier, il restait pétrifié d'admiration.

Mademoiselle de Cardoville, émue, le visage légèrement coloré par l'émotion, sans entrer dans le salon, se tenait debout sur le seuil de la porte de la serre chaude.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire ; aussi, à peine le store eut-il été relevé, que Rodin, feignant la surprise, s'écria : « Vous, ici... mademoiselle?

— Oui, monsieur, — dit Adrienne d'une voix altérée, — je viens terminer la phrase que vous avez

commencée; je vous avais dit que, lorsqu'un soupçon me venait à l'esprit, je le disais hautement à la personne qui me l'inspirait. Eh bien! je l'avoue, à cette loyauté j'ai failli : j'étais venue pour vous épier, au moment même où votre réponse à l'abbé d'Aigrigny me donnait un nouveau gage de votre dévouement et de votre sincérité; je doutais de votre droiture au moment même où vous rendiez témoignage de ma franchise... Pour la première fois de ma vie, je me suis abaissée jusqu'à la ruse... cette faiblesse mérite une punition, je la subis; une réparation, je vous la fais; des excuses, je vous les offre..... — Puis s'adressant à Djalma, elle ajouta : — Maintenant, prince, le secret n'est plus permis..... je suis votre parente, mademoiselle de Cardoville, et j'espère que vous accepterez d'une sœur une hospitalité que vous acceptiez d'une mère. »

Djalma ne répondit pas. Plongé dans une contemplation extatique devant cette soudaine apparition, qui surpassait les plus folles, les plus éblouissantes visions de ses rêves, il éprouvait une sorte d'ivresse qui, paralysant en lui la pensée, la réflexion, concentrait toute la puissance de son être dans la vue... et, de même que l'on cherche en vain à étancher une soif inextinguible..... le regard enflammé de l'Indien aspirait pour ainsi dire avec une avidité dévorante toutes les rares perfections de cette jeune fille.

En effet, jamais deux types plus divins n'avaient été mis en présence. Adrienne et Djalma offraient

l'idéal de la beauté de l'homme et de la beauté de la femme. Il semblait y avoir quelque chose de fatal, de providentiel dans le rapprochement de ces deux natures si jeunes et si vivaces,... si généreuses et si passionnées, si héroïques et si fières, qui, chose singulière, avant de se voir connaissaient déjà toute leur valeur morale; car si, aux paroles de Rodin, Djalma avait senti s'éveiller dans son cœur une admiration aussi subite que vive et pénétrante pour les vaillantes et généreuses qualités de cette bienfaitrice inconnue, qu'il retrouvait dans mademoiselle de Cardoville, celle-ci avait été tour à tour émue, attendrie ou effrayée de l'entretien qu'elle venait de surprendre entre Rodin et Djalma, selon que celui-ci avait témoigné de la noblesse de son âme, de la délicate bonté de son cœur ou du terrible emportement de son caractère; puis elle n'avait pu retenir un mouvement d'étonnement, presque d'admiration, à la vue de la surprenante beauté du prince, et bientôt après, un sentiment étrange, douloureux, une espèce de commotion électrique avait ébranlé tout son être lorsque ses yeux s'étaient rencontrés avec ceux de Djalma. Alors, cruellement troublée, et souffrant de ce trouble qu'elle maudissait, elle avait tâché de dissimuler cette impression profonde en s'adressant à Rodin pour s'excuser de l'avoir soupçonné... Mais le silence obstiné que gardait l'Indien venait de redoubler l'embarras mortel de la jeune fille.

Levant de nouveau les yeux vers le prince afin de

l'engager à répondre à son offre fraternelle, Adrienne, rencontrant encore son regard d'une fixité sauvage et ardente, baissa les yeux avec un mélange d'effroi, de tristesse et de fierté blessée ; alors elle se félicita d'avoir deviné l'inexorable nécessité où elle se voyait désormais de tenir Djalma éloigné d'elle, tant cette nature ardente et emportée lui causait déjà de craintes. Voulant mettre un terme à cette position pénible, elle dit à Rodin d'une voix basse et tremblante : « De grâce, monsieur... parlez au prince ; répétez-lui mes offres... Je ne puis rester ici plus longtemps. »

Ce disant, Adrienne fit un pas pour rejoindre Florine.

Djalma, au premier mouvement d'Adrienne, s'élança vers elle d'un bond comme un tigre sur la proie qu'on veut lui ravir. La jeune fille, épouvantée de l'expression d'ardeur farouche qui enflammait les traits de l'Indien, se rejeta en arrière en poussant un grand cri. A ce cri, Djalma revint à lui-même, et se rappela tout ce qui venait de se passer ; alors pâle de regrets et de honte, tremblant, éperdu, les yeux noyés de larmes, les traits bouleversés et empreints du plus profond désespoir, il tomba aux genoux d'Adrienne, et, élevant vers elle ses mains jointes, il lui dit d'une voix adorablement douce, suppliante et timide : « Oh ! restez..... restez..... ne me quittez pas..... depuis si long-temps..... je vous attends... »

A cette prière faite avec la craintive ingénuité

d'un enfant, avec une résignation qui contrastait si étrangement avec l'emportement farouche dont Adrienne venait d'être si fort effrayée, elle répondit, en faisant signe à Florine de se disposer à partir :

« Prince... il m'est impossible de rester plus longtemps ici...

— Mais vous reviendrez? — dit Djalma en contreignant ses larmes, — je vous reverrai?...

— Oh! non, jamais!... jamais!... » dit mademoiselle de Cardoville d'une voix éteinte; puis, profitant du saisissement où sa réponse avait jeté Djalma, Adrienne disparut rapidement derrière un des massifs de la serre chaude.

Au moment où Florine, se hâtant de rejoindre sa maîtresse, passait devant Rodin, il lui dit d'une voix basse et rapide : « Il faut en finir demain avec la Mayeux. »

Florine frissonna de tout son corps, et, sans répondre à Rodin, disparut comme Adrienne derrière un des massifs.

Djalma, brisé, anéanti, était resté à genoux, la tête baissée sur sa poitrine; sa ravissante physionomie n'exprimait ni colère ni emportement, mais une stupeur navrante; il pleurait silencieusement. Voyant Rodin s'approcher de lui, il se releva; mais il tremblait si fort, qu'il put à peine d'un pas chancelant regagner le divan, où il tomba en cachant sa figure dans ses mains.

Alors Rodin, s'avançant, lui dit d'un ton doucc-

reux et pénétré : « Hélas !... je craignais ce qui arrive ; je ne voulais pas vous faire connaître votre bienfaitrice, et je vous avais même dit qu'elle était vieille ; savez-vous pourquoi, cher prince ? »

Djalma, sans répondre, laissa tomber ses mains sur ses genoux, et tourna vers Rodin son visage encore inondé de larmes.

« Je savais que mademoiselle de Cardoville était charmante, je savais qu'à votre âge l'on devient facilement amoureux, — poursuivit Rodin, — et je voulais vous épargner ce malheureux inconvénient, mon cher prince, car votre belle protectrice aime éperdument un beau jeune homme de cette ville... »

A ces mots, Djalma porta vivement ses deux mains sur son cœur, comme s'il venait d'y recevoir un coup aigu, poussa un cri de douleur féroce, sa tête se renversa en arrière, et il retomba évanoui sur le divan.

Rodin l'examina froidement pendant quelques secondes, et dit en s'en allant et en brossant du coude son vieux chapeau : « Allons... ça mord... ça mord... »

CHAPITRE X.

LES CONSEILS.

Il est nuit. Neuf heures viennent de sonner. C'est le soir du jour où mademoiselle de Cardoville s'est, pour la première fois, trouvée en présence de Djalma ; Florine, pâle, émue, tremblante, vient d'entrer, un bougeoir à la main, dans une chambre à coucher meublée avec simplicité, mais très-confortable.

Cette pièce fait partie de l'appartement occupé par la Mayeux chez Adrienne ; il est situé au rez-de-chaussée et a deux entrées : l'une s'ouvre sur le jardin, l'autre sur la cour ; c'est de ce côté que se présentent les personnes qui viennent s'adresser à la Mayeux pour obtenir des secours ; une antichambre où l'on attend, un salon où elle reçoit les demandes, telles sont les pièces occupées par la Mayeux, et complétées par la chambre à coucher dans laquelle Florine vient d'entrer d'un air inquiet, presque alarmée, effleurant à peine le tapis du bout de ses pieds chaussés de satin, suspendant sa respiration et prêtant l'oreille au moindre bruit. Plaçant son bougeoir sur la cheminée, la caméristе, après un rapide coup d'œil dans la chambre, alla vers un bureau d'acajou surmonté d'une jolie bibliothèque bien garnie ; la clef était aux tiroirs de ce meuble ; ils furent tous

les trois visités par Florine. Ils contenaient différentes demandes de secours, quelques notes écrites de la main de la Mayeux. Ce n'était pas là ce que cherchait Florine. Un casier, contenant trois cartons, séparait la table du petit corps de bibliothèque; ces cartons furent aussi vainement explorés; Florine fit un geste de dépit chagrin, regarda autour d'elle, écouta encore avec anxiété, puis, avisant une commode, elle y fit de nouvelles et inutiles recherches. Au pied du lit était une petite porte conduisant à un grand cabinet de toilette; Florine y pénétra, chercha d'abord, sans succès, dans une vaste armoire où étaient suspendues plusieurs robes noires nouvellement faites pour la Mayeux, par les ordres de mademoiselle de Cardoville. Apercevant au bas et au fond de cette armoire, et à demi cachée sous un manteau, une mauvaise petite malle; Florine l'ouvrit précipitamment; elle y trouva soigneusement pliées les pauvres vieilles hardes dont la Mayeux était vêtue lorsqu'elle était entrée dans cette opulente maison.

Florine tressaillit, une émotion involontaire contracta ses traits; songeant qu'il ne s'agissait pas de s'attendrir, mais d'obéir aux ordres implacables de Rodin, elle referma brusquement la malle et l'armoire, sortit du cabinet de toilette, et revint dans la chambre à coucher. Après avoir examiné le bureau, une idée subite lui vint. Ne se contentant pas de fouiller de nouveau les cartons, elle retira tout à fait le premier du casier, espérant peut-être trouver ce qu'elle cherchait entre le dos de ce carton et le fond

de ce meuble; mais elle ne vit rien. Sa seconde tentative fut plus heureuse : elle trouva caché, où elle l'espérait, un cahier de papier assez épais. Elle fit un mouvement de surprise, car elle s'attendait à autre chose; pourtant elle prit ce manuscrit, l'ouvrit et le feuilleta rapidement. Après avoir parcouru plusieurs pages, elle manifesta son contentement et fit un mouvement pour mettre ce cahier dans sa poche; mais, après un moment de réflexion, elle le replaça où il était d'abord, rétablit tout en ordre, reprit son bougeoir, et quitta l'appartement sans avoir été surprise, ainsi qu'elle y avait compté, sachant la Mayeux auprès de mademoiselle de Cardoville pour quelques heures.

. . . .

Le lendemain des recherches de Florine, la Mayeux, seule dans sa chambre à coucher, était assise dans un fauteuil, au coin d'une cheminée, où flambait un bon feu; un épais tapis couvrait le plancher; à travers les rideaux des fenêtres, on apercevait la pelouse d'un grand jardin; le silence profond n'était interrompu que par le bruit régulier du balancier d'une pendule et par le pétillement du foyer. La Mayeux, les deux mains appuyées aux bras du fauteuil, se laissait aller à un sentiment de bonheur qu'elle n'avait jamais aussi complétement goûté depuis qu'elle habitait cet hôtel. Pour elle, habituée depuis si longtemps à de cruelles privations, il y avait un charme inexprimable dans le calme de cette retraite, dans la vue riante du jardin, et sur-

tout dans la conscience de devoir le bien-être dont elle jouissait à la résignation et à l'énergie qu'elle avait montrées au milieu de tant de rudes épreuves heureusement terminées.

Un femme âgée, d'une figure douce et bonne, qui avait été, par la volonté expresse d'Adrienne, attachée au service de la Mayeux, entra et lui dit : « Mademoiselle, il y a là un jeune homme qui désire vous parler tout de suite pour une affaire très-pressée... il se nomme Agricol Baudoin. »

A ce nom, la Mayeux poussa un léger cri de joie et de surprise, rougit légèrement, se leva, et courut à la porte qui conduisait au salon où se trouvait Agricol.

« Bonjour, ma bonne Mayeux! — dit le forgeron en embrassant cordialement la jeune fille, dont les joues devinrent brûlantes et cramoisies sous ces baisers fraternels.

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria tout à coup l'ouvrière en regardant Agricol avec angoisse, — et ce bandeau noir que tu as au front !... Tu as donc été blessé ?

— Ce n'est rien, — dit le forgeron, — absolument rien,... n'y songe pas... je te dirai tout à l'heure... comment cela m'est arrivé ;... mais auparavant j'ai des choses bien importantes à te confier.

— Viens dans ma chambre alors ; nous serons seuls, » dit la Mayeux en précédant Agricol.

Malgré l'assez grande inquiétude qui se peignait sur les traits d'Agricol, il ne put s'empêcher de

sourire de contentement en entrant dans la chambre de la jeune fille, et en regardant autour de lui.

« A la bonne heure, ma pauvre Mayeux... voilà comme j'aurais voulu toujours te voir logée ; je reconnais bien là mademoiselle de Cardoville... Quel cœur !... quelle âme !... Tu ne sais pas... elle m'a écrit avant-hier... pour me remercier de ce que j'avais fait pour elle... en m'envoyant une épingle d'or très-simple, que je pouvais accepter, m'a-t-elle écrit, car elle n'avait d'autre valeur que d'avoir été portée par sa mère... Si tu savais comme j'ai été touché de la délicatesse de ce don !

— Rien ne doit étonner d'un cœur pareil au sien, — répondit la Mayeux. — Mais ta blessure... ta blessure...

— Tout à l'heure, ma bonne Mayeux... j'ai tant de choses à t'apprendre !... Commençons par le plus pressé, car il s'agit, dans un cas très-grave, de me donner un bon conseil... tu sais combien j'ai confiance dans ton excellent cœur et dans ton jugement... Et puis, après, je te demanderai de me rendre un service... oh, oui ! un grand service, — ajouta le forgeron d'un ton pénétré, presque solennel, qui étonna la Mayeux ; puis il reprit : — Mais commençons par ce qui ne m'est pas personnel.

— Parle vite.

— Depuis que ma mère est partie avec Gabriel pour se rendre dans la petite cure de campagne qu'il a obtenue, et depuis que mon père loge avec M. le maréchal Simon et ses demoiselles, j'ai été,

tu le sais, demeurer à la fabrique de M. Hardy, avec mes camarades, dans la *maison commune*. Or.... ce matin... ah ! il faut te dire que M. Hardy, de retour d'un long voyage qu'il a fait dernièrement, s'est de nouveau absenté depuis quelques jours, pour affaires. Ce matin donc, à l'heure du déjeuner, j'étais resté à travailler un peu après le dernier coup de cloche ; je quittais les bâtiments de la fabrique pour aller à notre réfectoire, lorsque je vois entrer dans la cour une femme qui venait de descendre d'un fiacre ; elle s'avance vivement vers moi ; je remarque qu'elle est blonde, quoique son voile fût à moitié baissé, d'une figure aussi douce que jolie, et mise comme une personne très-distinguée. Mais, frappé de sa pâleur, de son air inquiet, effrayé, je lui demande ce qu'elle désire. « Monsieur, — me dit-elle d'une voix tremblante en paraissant faire un effort sur elle-même, — êtes vous l'un des ouvriers de cette fabrique ? — Oui, madame. — M. Hardy est donc en danger ? — s'écria-t-elle. — M. Hardy, madame ! mais il n'est pas de retour à la fabrique. — Comment ! — reprit-elle, — M. Hardy n'est pas revenu ici hier au soir, il n'a pas été très-dangereusement blessé par une machine en visitant ses ateliers ? » — En prononçant ces mots, les lèvres de cette pauvre jeune dame tremblaient bien fort, et je voyais de grosses larmes rouler dans ses yeux. — « Dieu merci, madame ! rien n'est plus faux que tout cela, — lui dis-je ; — car M. Hardy n'est par de retour; on annonce seulement son arrivée pour demain ou après. — Ainsi, mon-

sieur,... vous dites bien vrai, M. Hardy n'est pas arrivé, n est pas blessé ? — reprit la jolie dame en essuyant ses yeux. — Je vous dis la vérité, madame ; si M. Hardy était en danger, je ne serais pas si tranquille en vous parlant de lui. — Ah, merci ! mon Dieu ! merci ! » — s'écria la jeune dame. — Puis elle m'exprima sa reconnaissance d'un air si heureux, si touché, que j'en fus ému. Mais tout à coup, comme si alors elle avait honte de la démarche qu'elle venait de faire, elle rabaissa son voile, me quitta précipitamment, sortit de la cour et remonta dans le fiacre qui l'avait amenée. Je me dis : c'est une dame qui s'intéresse à M. Hardy, et qui aura été alarmée par un faux bruit.

— Elle l'aime sans doute, — dit la Mayeux attendrie, — et, dans son inquiétude, elle aura commis peut-être une imprudence en venant s'informer de ses nouvelles.

— Tu ne dis que trop vrai. Je la regarde remonter dans son fiacre avec intérêt, car son émotion m'avait gagné... Le fiacre repart... mais que vois-je quelques instants après ! un cabriolet de place que la jeune dame n'avait pu apercevoir, caché qu'il était par l'angle d'une muraille ; et au moment où il détourne, je distingue parfaitement un homme, assis à côté du cocher, lui faisant signe de prendre le même chemin que le fiacre.

— Cette pauvre jeune dame était suivie, — dit la Mayeux avec inquiétude.

— Sans doute ; aussi je m'élance après le fiacre,

je l'atteins, et, à travers les stores baissés, je dis à la jeune dame, en courant à côté de la portière : Madame, prenez garde à vous, vous êtes suivie par un cabriolet.

—Bien!... bien! Agricol... et t'a-t-elle répondu?

— Je l'ai entendue crier : — Grand Dieu! — avec un accent déchirant. Et le fiacre a continué de marcher. Bientôt le cabriolet a passé devant moi; j'ai vu à côté du cocher un homme grand, gros et rouge, qui, m'ayant vu courir après le fiacre, s'est peut-être douté de quelque chose, car il m'a regardé d'un air inquiet.

— Et quand arrive M. Hardy? — reprit la Mayeux.

— Demain ou après-demain; maintenant, ma bonne Mayeux, conseille-moi... Cette jeune dame aime M. Hardy, c'est évident... Elle est sans doute mariée, puisqu'elle avait l'air très-embarrassé en me parlant et qu'elle a poussé un cri d'effroi en apprenant qu'on la suivait... Que dois-je faire?... J'avais envie de demander avis au père Simon; mais il est si rigide!... Et puis à son âge... une affaire d'amour!... Au lieu que toi, ma bonne Mayeux, qui es si délicate et si sensible... tu comprendras cela. »

La jeune fille tressaillit, sourit avec amertume; Agricol ne s'en aperçut pas et continua : « Aussi je me suis dit : Il n'y a que la Mayeux qui puisse me conseiller. En admettant que M. Hardy revienne demain, dois-je lui dire ce qui s'est passé, ou bien...

— Attends donc,... — s'écria tout à coup la Mayeux en interrompant Agricol et paraissant rassembler ses souvenirs, — lorsque je suis allée au couvent de Sainte-Marie demander de l'ouvrage à la supérieure, elle m'a proposé d'entrer ouvrière à la journée dans une maison où je devais... surveiller... tranchons le mot... espionner...

— La misérable!...

— Et sais-tu, — dit la Mayeux, — sais-tu chez qui l'on me proposait d'entrer pour faire cet indigne métier? Chez une dame de... Fremont ou Brémont, je ne me souviens plus bien, femme excessivement religieuse, mais dont la fille, jeune dame mariée, que je devais surtout épier, — me dit la supérieure, — recevait les visites trop assidues d'un manufacturier.

— Que dis-tu? — s'écria Agricol, — ce manufacturier serait?...

— M. Hardy... j'avais trop de raisons pour ne pas oublier ce nom, que la supérieure a prononcé... Depuis ce jour tant d'événements se sont passés, que j'avais oublié cette circonstance. Ainsi, il est probable que cette jeune dame est celle dont on m'avait parlé au couvent.

— Et quel intérêt la supérieure du couvent avait-elle à cet espionnage? — demanda le forgeron.

— Je l'ignore;... mais, tu le vois, l'intérêt qui la faisait agir subsiste toujours, puisque cette jeune dame a été épiée... et peut-être, à cette heure, est dénoncée... déshonorée... Ah! c'est affreux! »

Puis, voyant Agricol tressaillir vivement, la Mayeux ajouta : « Mais qu'as-tu donc?...

— Et pourquoi non? — se dit le forgeron en se parlant à lui-même, — si tout cela... partait de la même main!... La supérieure d'un couvent peut bien s'entendre avec un abbé... Mais alors... dans quel but...

— Explique-toi donc, Agricol, — reprit la Mayeux. — Et puis enfin, ta blessure... comment l'as-tu reçue? Je t'en conjure, rassure-moi.

— Et c'est justement de ma blessure que je vais te parler... car, en vérité, plus j'y songe, plus l'aventure de cette jeune dame me paraît se relier à d'autres faits.

— Que dis-tu?

— Figure-toi que, depuis quelques jours, il se passe des choses singulières aux environs de notre fabrique : d'abord, comme nous sommes en carême, un abbé de Paris, un grand bel homme, — dit-on, — est déjà venu prêcher dans le petit village de Villiers, qui n'est qu'à un quart de lieue de nos ateliers... Cet abbé a trouvé moyen, dans son prêche, de calomnier et d'attaquer M. Hardy.

— Comment cela?

— M. Hardy a fait une sorte de règlement imprimé, relatif à notre travail et aux droits dans les bénéfices qu'il nous accorde; ce règlement est suivi de plusieurs maximes aussi nobles que simples, de quelques préceptes de fraternité à la portée de tout le monde, extraits de différents philosophes et de

différentes religions... De ce que M. Hardy a choisi ce qu'il y avait de plus pur parmi les différents préceptes religieux, M. l'abbé a conclu que M. Hardy n'avait aucune religion, et il est parti de ce thème, non-seulement pour l'attaquer en chaire, mais pour désigner notre fabrique comme un foyer de perdition, de damnation et de corruption, parce que, le dimanche, au lieu d'aller écouter ses sermons ou d'aller au cabaret, nos camarades, leurs femmes et leurs enfants passent la journée à cultiver leurs petits jardins, à faire des lectures, à chanter en chœur ou à danser en famille dans notre maison commune; l'abbé a même été jusqu'à dire que le voisinage d'un tel amas d'athées, c'est ainsi qu'il nous appelle, pouvait attirer la colère du ciel sur un pays... que l'on parlait beaucoup du choléra, qui s'avançait, et qu'il serait possible que, grâce à notre voisinage impie, tous les environs fussent frappés de ce fléau vengeur.

— Mais, dire de telles choses à des gens ignorants, — s'écria la Mayeux, — c'est risquer de les exciter à de funestes actions.

— C'est justement ce que voulait l'abbé.

— Que dis-tu?

— Les habitants des environs, encore excités, sans doute, par quelques meneurs, se montrent hostiles aux ouvriers de la fabrique; on a exploité, sinon leur haine, du moins leur envie... En effet, nous voyant vivre en commun, bien logés, bien nourris, bien chauffés, bien vêtus, actifs, gais et

laborieux, leur jalousie s'est encore aigrie par les prédications de l'abbé et par les sourdes menées de quelques mauvais sujets que j'ai reconnus pour être les plus mauvais ouvriers de M. Tripeaud... notre concurrent. Toutes ces excitations commencent à porter leurs fruits; il y a déjà eu deux ou trois rixes entre nous et les habitants des environs... C'est dans une de ces bagarres que j'ai reçu un coup de pierre à la tête...

— Et cela n'a rien de grave, Agricol, bien sûr? — dit la Mayeux avec inquiétude.

— Rien, absolument, te dis-je... mais les ennemis de M. Hardy ne se sont pas bornés aux prédications : ils ont mis en œuvre quelque chose de bien plus dangereux!

— Et quoi encore?

— Moi, et presque tous mes camarades, nous avons fait solidement le coup de fusil en juillet; mais il ne nous convient pas, quant à présent, et pour cause, de reprendre les armes; ce n'est pas l'avis de tout le monde, soit; nous ne blâmons personne, mais nous avons notre idée; et le père Simon, qui est brave comme son fils, et aussi patriote que personne, nous approuve et nous dirige. Eh bien! depuis quelques jours, on trouve tout autour de la fabrique, dans le jardin, dans les cours, des imprimés où on nous dit :... « Vous êtes des lâches, des » égoïstes; parce que le hasard vous a donné un bon » maître, vous restez indifférents aux malheurs de

» vos frères et aux moyens de les émanciper ; le
» bien-être matériel vous énerve. »

— Mon Dieu ! Agricol, quelle effrayante persistance dans la méchanceté !

— Oui... et malheureusement, ces menées ont commencé à avoir quelque influence sur plusieurs de nos plus jeunes camarades ; comme, après tout, on s'adressait à des sentiments généreux et fiers, il y a eu de l'écho... déjà quelques germes de division se sont développés dans nos ateliers, jusqu'alors si fraternellement unis ; on sent qu'il y règne une sourde fermentation... une froide défiance remplace, chez quelques-uns, la cordialité accoutumée.... Maintenant, si je te dis que je suis presque certain que ces imprimés, jetés par-dessus les murs de la fabrique, et qui ont fait éclater entre nous quelques ferments de discorde, ont été répandus par des émissaires de l'abbé prêcheur... ne trouves-tu pas que tout cela, coïncidant avec ce qui est arrivé ce matin à cette jeune dame, prouve que M. Hardy a, depuis peu, de nombreux ennemis ?

— Comme toi, je trouve cela effrayant, Agricol, — dit la Mayeux, — et cela est si grave, que M. Hardy pourra seul prendre une décision à ce sujet... Quant à ce qui est arrivé ce matin à cette jeune dame, il me semble que sitôt le retour de M. Hardy, tu dois lui demander un entretien, et, si délicate que soit une pareille révélation, lui dire ce qui s'est passé.

— C'est cela qui m'embarrasse... Ne crains-tu

pas que je paraisse ainsi vouloir entrer dans ses secrets ?

— Si cette jeune dame n'avait pas été suivie, j'aurais partagé tes scrupules... Mais on l'a épiée ; elle court un danger... selon moi, il est de ton devoir de prévenir M. Hardy... Suppose, comme cela est probable, que cette dame soit mariée... ne vaut-il pas mieux, pour mille raisons, que M. Hardy soit instruit de tout ?

— C'est juste, ma bonne Mayeux ;... je suivrai ton conseil ; M. Hardy saura tout..... Maintenant, nous avons parlé des autres... parlons de moi... oui, de moi... car il s'agit d'une chose dont peut dépendre le bonheur de ma vie, — ajouta le forgeron d'un ton grave qui frappa la Mayeux.

— Tu sais, — reprit Agricol après un moment de silence, — que, depuis mon enfance, je ne t'ai rien caché,... que je t'ai tout dit... tout absolument ?

— Je le sais, Agricol, je le sais, — dit la Mayeux en tendant sa main blanche et fluette au forgeron, qui la serra cordialement et qui continua : — Quand je dis que je ne t'ai rien caché... je me trompe... je t'ai toujours caché mes amourettes... et cela, parce que, bien que l'on puisse tout dire à une sœur... il y a pourtant des choses dont on ne doit pas parler à une digne et honnête fille comme toi...

— Je te remercie, Agricol ;... j'avais... remarqué cette réserve de ta part... — répondit la Mayeux en baissant les yeux et contraignant héroïquement la douleur qu'elle ressentait, — je t'en remercie.

— Mais par cela même que je m'étais imposé de ne jamais te parler de mes amourettes, je m'étais dit :... S'il m'arrive quelque chose de sérieux... enfin un amour qui me fasse songer au mariage!... oh! alors, comme l'on confie d'abord à sa sœur ce que l'on soumet ensuite à son père et à sa mère, ma bonne Mayeux sera la première instruite.

— Tu es bien bon! Agricol...

— Eh bien!... le quelque chose de sérieux est arrivé... Je suis amoureux comme un fou, et je songe au mariage. »

A ces mots d'Agricol, la pauvre Mayeux se sentit pendant un instant paralysée ; il lui sembla que son sang s'arrêtait et se glaçait dans ses veines ; pendant quelques secondes... elle crut mourir,... son cœur cessa de battre ;... elle le sentit, non pas se briser, mais se fondre, mais s'annihiler... Puis, cette foudroyante émotion passée, ainsi que les martyrs, qui trouvaient dans la surexcitation même d'une douleur atroce cette puissance terrible qui les faisait sourire au milieu des tortures, la malheureuse fille trouva, dans la crainte de laisser pénétrer le secret de son ridicule et fatal amour, une force incroyable ; elle releva la tête, regarda le forgeron avec calme, presque avec sérénité, et lui dit d'une voix assurée : « Ah! tu aimes quelqu'un... sérieusement...

— C'est-à-dire, ma bonne Mayeux, que, depuis quatre jours... je ne vis pas... ou plutôt je ne vis que de cet amour...

— Il y a seulement... quatre jours... que tu es amoureux?...

—Pas davantage,... mais le temps n'y fait rien...

— Et... *elle* est bien jolie?

— Brune,... une taille de nymphe, blanche comme un lis,... des yeux bleus,... grands comme ça, et aussi doux... aussi bons... que les tiens...

— Tu me flattes, Agricol.

— Non, non... c'est Angèle que je flatte... car elle s'appelle ainsi... Quel joli nom!... n'est-ce pas, ma bonne Mayeux?

— C'est un nom charmant... » dit la pauvre fille en comparant avec une douleur amère le contraste de ce gracieux nom avec le sobriquet de *la Mayeux*, que le brave Agricol lui donnait sans y songer.

Elle reprit avec un calme effrayant : « Angèle... oui, c'est un nom charmant!...

— Eh bien! figure-toi que ce nom semble être l'image non-seulement de sa figure, mais de son cœur... En un mot,... c'est un cœur, je le crois du moins, presque au niveau du tien.

— Elle a mes yeux,... elle a mon cœur, — dit la Mayeux en souriant, — c'est singulier comme nous nous ressemblons... »

Agricol ne s'aperçut pas de l'ironie désespérée que cachaient les paroles de la Mayeux, et il reprit avec une tendresse aussi sincère qu'inexorable : « Est-ce que tu crois, ma bonne Mayeux, que je me serais laissé prendre à un amour sérieux, s'il n'y avait pas eu dans le caractère, dans le cœur,

dans l'esprit de celle que j'aime, beaucoup de toi?

— Allons, frère,... — dit la Mayeux en souriant... oui, l'infortunée eut le courage, eut la force de sourire,... — allons, frère, tu es en veine de galanterie aujourd'hui... Et où as-tu connu cette jolie personne?

— C'est tout bonnement la sœur d'un de mes camarades; sa mère est à la tête de la lingerie commune des ouvriers; elle a eu besoin d'une aide à l'année, et comme, selon l'habitude de l'association, l'on emploie de préférence les parents des sociétaires... madame Bertin, c'est le nom de la mère de mon camarade, a fait venir sa fille de Lille, où elle était auprès d'une de ses tantes, et depuis cinq jours elle est à la lingerie... Le premier soir que je l'ai vue... j'ai passé trois heures à la veillée, à causer avec elle, sa mère et son frère;... je me suis senti saisi dans le vif du cœur; le lendemain, le surlendemain, ça n'a fait qu'augmenter;... et maintenant j'en suis fou... bien résolu à me marier... selon ce que tu diras... Cependant... oui... cela t'étonne... mais tout dépend de toi; je ne demanderai la permission à mon père et à ma mère qu'après que tu auras parlé.

— Je ne te comprends pas, Agricol.

— Tu sais la confiance absolue que j'ai dans l'incroyable instinct de ton cœur; bien des fois tu m'as dit : Agricol, défie-toi de celui-ci, aime celui-là, aie confiance dans cet autre... Jamais tu ne t'es trompée. Eh bien! il faut que tu me rendes le même

service... Tu demanderas à mademoiselle de Cardoville la permission de t'absenter; je te mènerai à la fabrique; j'ai parlé de toi à madame Bertin et à sa fille comme de ma sœur chérie;... et selon l'impression que tu ressentiras après avoir vu Angèle... je me déclarerai ou je ne me déclarerai pas... C'est, si tu veux, un enfantillage, une superstition de ma part, mais je suis ainsi.

— Soit, — répondit la Mayeux avec un courage héroïque, — je verrai mademoiselle Angèle; je te dirai ce que j'en pense... et cela, entends-tu... sincèrement.

— Je le sais bien... Et quand viendras-tu?

— Il faut que je demande à mademoiselle de Cardoville quel jour elle n'aura pas besoin de moi;... je te le ferai savoir...

— Merci! ma bonne Mayeux, — dit Agricol avec effusion; puis il ajouta en souriant: — Et prends ton meilleur jugement... ton jugement des grands jours...

— Ne plaisante pas, frère... — dit la Mayeux d'une voix douce et triste, — ceci est grave... il s'agit du bonheur de toute ta vie... »

A ce moment on frappa discrètement à la porte.

« Entrez, » dit la Mayeux.

Florine parut.

« Mademoiselle vous prie de vouloir bien passer chez elle, si vous n'êtes pas occupée, » dit Florine à la Mayeux.

Celle-ci se leva, et s'adressant au forgeron:

« Veux-tu attendre un moment, Agricol? je demanderai à mademoiselle de Cardoville de quel jour je pourrai disposer, et je viendrai te le redire. »

Ce disant, la jeune fille sortit, laissant Agricol avec Florine.

« J'aurais bien désiré remercier aujourd'hui mademoiselle de Cardoville, — dit Agricol, — mais j'ai craint d'être indiscret.

— Mademoiselle est un peu souffrante, — dit Florine, — et elle n'a reçu personne, monsieur; mais je suis sûre que, dès qu'elle ira mieux, elle se fera un plaisir de vous voir. »

La Mayeux rentra et dit à Agricol : « Si tu veux venir me prendre demain sur les trois heures, afin de ne pas perdre ta journée entière, nous irons à la fabrique, et tu me ramèneras dans la soirée.

— Ainsi à demain, trois heures, ma bonne Mayeux.

— A demain, trois heures, Agricol. »

. . . .

Le soir de ce même jour, lorsque tout fut calme dans l'hôtel, la Mayeux, qui était restée jusqu'à dix heures auprès de mademoiselle de Cardoville, rentra dans sa chambre à coucher, ferma sa porte à clef, puis, se trouvant enfin libre et sans contrainte, elle se jeta à genoux devant un fauteuil et fondit en larmes.

La jeune fille pleura longtemps... bien longtemps. Lorsque ses larmes furent taries, elle essuya ses yeux, s'approcha de son bureau, ôta le carton du

casier, prit dans cette cachette le manuscrit que Florine avait rapidement feuilleté la veille, et écrivit une partie de la nuit sur ce cahier.

CHAPITRE XI.

LE JOURNAL DE LA MAYEUX.

Nous l'avons dit, la Mayeux avait écrit, une partie de la nuit, sur le cahier découvert et parcouru la veille par Florine, qui n'avait pas osé le dérober avant d'avoir instruit de son contenu les personnes qui la faisaient agir, et sans avoir pris leurs derniers ordres à ce sujet.

Expliquons l'existence de ce manuscrit avant de l'ouvrir au lecteur.

Du jour où la Mayeux s'était aperçue de son amour pour Agricol, le premier mot de ce manuscrit avait été écrit. Douée d'un caractère essentiellement expansif, et pourtant se sentant toujours comprimée par la terreur du ridicule, terreur dont la douloureuse exagération était la seule faiblesse de la Mayeux, à qui cette infortunée eût-elle confié le secret de sa funeste passion, si ce n'est au papier... à ce muet confident des âmes ombrageuses ou blessées, à cet ami patient, silencieux et froid, qui, s'il

ne répond pas à des plaintes déchirantes, du moins toujours écoute, toujours se souvient?

Lorsque son cœur déborda d'émotions, tantôt tristes et douces, tantôt amères et déchirantes, la pauvre ouvrière, trouvant un charme mélancolique dans ces épanchements muets et solitaires, tantôt revêtus d'une forme poétique, simple et touchante, tantôt écrits en prose naïve, s'était habituée peu à peu à ne pas borner ces confidences à ce qui touchait Agricol; bien qu'il fût au fond de toutes ses pensées, certaines réflexions que faisait naître en elle la vue de la beauté, de l'amour heureux, de la maternité, de la richesse et de l'infortune, étaient, pour ainsi dire, trop intimement empreintes de sa personnalité si malheureusement exceptionnelle pour qu'elle osât même les communiquer à Agricol.

Tel était donc ce journal d'une pauvre fille du peuple, chétive, difforme et misérable, mais douée d'une âme angélique et d'une belle intelligence développée par la lecture, par la méditation, par la solitude; pages ignorées qui cependant contenaient des aperçus saisissants et profonds sur les êtres et sur les choses, pris du point de vue particulier où la fatalité avait placé cette infortunée.

Les lignes suivantes, çà et là brusquement interrompues ou tachées de larmes, selon le cours des émotions que la Mayeux avait ressenties la veille en apprenant le profond amour d'Agricol pour Angèle, formaient les dernières pages de ce journal.

Vendredi 3 mars 1832

» ... Ma nuit n'avait été agitée par aucun rêve pénible ; ce matin, je me suis levée sans aucun triste pressentiment.

» J'étais calme, tranquille, lorsque Agricol est arrivé.

» Il ne m'a pas paru ému ; il a été, comme toujours, simple, affectueux ; il m'a d'abord parlé d'un événement relatif à M. Hardy, et puis, sans hésitation, il m'a dit :

» — *Depuis quatre jours, je suis éperdument amoureux... Ce sentiment est si sérieux, que je pense à me marier... Je viens te consulter.*

» Voilà comme cette révélation si accablante pour moi m'a été faite... naturellement, cordialement, moi d'un côté de la cheminée, Agricol de l'autre, comme si nous avions causé de choses indifférentes.

» Il n'en faut cependant pas plus pour briser le cœur... Quelqu'un entre, vous embrasse fraternellement, s'assied... vous parle... et puis...

» Oh ! mon Dieu... mon Dieu... ma tête se perd.

. . . .

» Je me sens plus calme... Allons, courage, pauvre cœur... Courage ; si un jour l'infortune m'accable de nouveau, je relirai ces lignes, écrites

» sous l'impression de la plus cruelle douleur que je » doive jamais ressentir, et je me dirai : Qu'est-ce » que le chagrin auprès du chagrin passé ?

» Douleur bien cruelle que la mienne!... Elle est » illégitime, ridicule, honteuse ; je n'oserais pas l'a- » vouer, même à la plus tendre, à la plus indul- » gente des mères...

» Hélas! c'est qu'il est des peines bien affreuses, » qui pourtant font à bon droit hausser les épaules » de pitié ou de dédain. Hélas!... c'est qu'il est des » malheurs défendus...

» Agricol m'a demandé d'aller voir demain la » jeune fille dont il est passionnément épris, et qu'il » épousera si l'instinct de mon cœur lui conseille... » ce mariage... Cette pensée est la plus doulou- » reuse de toutes celles qui m'ont torturée depuis » qu'il m'a si impitoyablement annoncé cet amour.

» Impitoyablement... non, Agricol;... non, non, » frère, pardon de cet injuste cri de ma souffrance!... » Est-ce que tu sais... est-ce que tu peux te douter » que je t'aime plus fortement que tu n'aimes et que » tu n'aimeras jamais cette charmante créature ?

» — *Brune, une taille de nymphe, blanche* » *comme un lis, et des yeux bleus... longs comme* » *cela et presque aussi doux que les tiens...*

» Voilà comme il a dit en me faisant son portrait.

» Pauvre Agricol, aurait-il souffert, mon Dieu! » s'il avait su que chacune de ses paroles me déchi- » rait le cœur!

» Jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment la

» commisération profonde, la tendre pitié que vous
» inspire un être affectueux et bon, qui dans sa sin-
» cère ignorance vous blesse à mort et vous sou-
» rit...

» Aussi on ne le blâme pas,... non... on le plaint
» de toute la douleur qu'il éprouverait en découvrant
» le mal qu'il vous cause.

» Chose étrange ! jamais Agricol ne m'avait paru
» plus beau que ce matin... Comme son mâle visage
» était doucement ému en me parlant des inquié-
» tudes de cette jeune et jolie dame !... En l'écoutant
» me raconter ces angoisses d'une femme qui risque
» à se perdre pour l'homme qu'elle aime... je sen-
» tais mon cœur palpiter violemment... mes mains
» devenir brûlantes... une molle langueur s'emparer
» de moi... Ridicule et dérision !!! Est-ce que j'ai le
» droit, moi, d'être émue ainsi ?

. . . .

» Je me souviens que, pendant qu'il parlait, j'ai
» jeté un regard rapide sur la glace ; j'étais fière d'ê-
» tre si bien vêtue ; lui ne l'a pas seulement remar-
» qué ; mais il n'importe ; il m'a semblé que mon
» bonnet m'allait bien, que mes cheveux étaient
» brillants, que mon regard était doux...

» Je trouvais Agricol si beau... que je suis par-
» venue à me trouver moins laide que d'habitude !!!
» sans doute pour m'excuser à mes propres yeux
» d'oser l'aimer.

» Après tout... ce qui arrive aujourd'hui devait
» arriver un jour ou un autre.

» Oui... et cela est consolant comme cette pensée...
» pour ceux qui aiment la vie : — que la mort n'est
» rien... parce qu'elle doit arriver un jour ou l'autre.

» Ce qui m'a toujours préservée du suicide... ce
» dernier mot de l'infortuné qui préfère aller vers
» Dieu à rester parmi ses créatures... c'est le senti-
» ment du devoir... Il ne faut pas songer qu'à soi.

» Et je me disais aussi : Dieu est bon,... toujours
» bon,... puisque les êtres les plus déshérités...
» trouvent encore à aimer... à se dévouer. Comment
» se fait-il qu'à moi, si faible et si infime... il m'ait
» toujours été donné d'être secourable ou utile à
» quelqu'un?

» Ainsi... aujourd'hui... j'étais bien tentée d'en
» finir avec la vie... — ni Agricol ni sa mère n'a-
» vaient plus besoin de moi... Oui... mais ces malheu-
» reux dont mademoiselle de Cardoville m'a fait la
» providence ?... Mais ma bienfaitrice elle-même...
» quoiqu'elle m'ait affectueusement grondée de la
» ténacité de mes soupçons sur *cet homme?*... Plus
» que jamais je suis effrayée pour elle... Plus que
» jamais... je la sens menacée,... plus que jamais
» j'ai foi à l'utilité de ma présence auprès d'elle....

» Il faut donc vivre...

» Vivre pour aller voir demain cette jeune fille...
» qu'Agricol aime éperdument?

» Mon Dieu!... pourquoi ai-je donc toujours
» connu la douleur et jamais la haine?... Il doit y
» avoir une amère jouissance dans la haine... Tant
» de gens haïssent!!... Peut-être vais-je la haïr...

» cette jeune fille... Angèle... comme il l'a nommée... en me disant naïvement :

» — *Un nom charmant... Angèle... n'est-ce pas, la Mayeux ?*

» Rapprocher ce nom, qui rappelle une idée pleine de grâce, de ce sobriquet, ironique symbole de ma difformité!...

» Pauvre Agricol... pauvre frère... Dis! la bonté est donc quelquefois aussi impitoyablement aveugle que la méchanceté!...

» Moi, haïr cette jeune fillle!... Et pourquoi? M'a-t-elle dérobé la beauté qui séduit Agricol? Puis-je lui en vouloir d'être belle?

» Quand je n'étais pas encore faite aux conséquences de ma laideur, je me demandais, avec une amère curiosité, pourquoi le Créateur avait doué si inégalement ses créatures.

» L'habitude de certaines douleurs m'a permis de réfléchir avec calme, j'ai fini par me persuader... et je crois qu'à la laideur et à la beauté sont attachées les deux plus nobles émotions de l'âme..... l'admiration et la compassion!

» Ceux qui sont comme moi... admirent ceux qui sont beaux... comme Angèle, comme Agricol...et ceux-là éprouvent à leur tour une commisération touchante pour ceux qui me ressemblent...

» L'on a quelquefois malgré soi des espérances bien insensées... De ce que jamais Agricol, par un sentiment de convenance, ne me parlait de ses *amourettes*, comme il a dit... je me persuadais

» quelquefois qu'il n'en avait pas;... qu'il m'aimait ; » mais que pour lui le ridicule était, comme pour » moi, un obstacle à tout aveu. Oui, et j'ai même » fait des vers sur ce sujet. Ce sont, je crois, de » tous, les moins mauvais.

» Singulière position que la mienne!.. Si j'aime... » je suis ridicule;... si l'on m'aime... on est plus ri- » dicule encore.

» Comment ai-je pu assez oublier cela... pour » avoir souffert... pour souffrir comme je souffre » aujourd'hui? Mais bénie soit cette souffrance, puis- » qu'elle n'engendre pas la haine,... non... car je » ne haïrai pas cette jeune fille;... je ferai mon de- » voir de sœur jusqu'à la fin... j'écouterai bien mon » cœur; j'ai l'instinct de la conservation des autres; » il me guidera, il m'éclairera...

» Ma seule crainte est de fondre en larmes à la » vue de cette jeune fille, de ne pouvoir vaincre mon » émotion. Mais alors, mon Dieu! quelle révélation » pour Agricol que mes pleurs!! Lui..... découvrir » ce fol amour qu'il m'inspire... oh! jamais... le jour » où il le saurait serait le dernier de ma vie..... Il y » aurait alors pour moi quelque chose au-dessus du » devoir, la volonté d'échapper à la honte, à une » honte incurable que je sentirais toujours brûlante » comme un fer chaud... Non, non, je serai calme... » — D'ailleurs, n'ai-je pas tantôt, devant lui, subi » courageusement une terrible épreuve? Je serai » calme;... il faut d'ailleurs que ma personnalité ne

» vienne pas obscurcir cette seconde vue, si clair-
» voyante pour ceux que j'aime.

» Oh! pénible... pénible tâche... car il faut aussi
» que la crainte même de céder involontairement à
» un sentiment mauvais ne me rende pas trop indul-
» gente pour cette jeune fille. Je pourrais de la sorte
» compromettre l'avenir d'Agricol, puisque ma dé-
» cision, dit-il, doit le guider.

» Pauvre créature que je suis!... Comme je m'a-
» buse! Agricol me demande mon avis, parce qu'il
» croit que je n'aurai pas le triste courage de venir
» contrarier sa passion; ou bien il me dira :..... Il
» n'importe... j'aime... et je brave l'avenir...

» Mais alors, si mes avis, si l'instinct de mon cœur
» ne doivent pas le guider, si sa résolution est prise
» d'avance, à quoi bon demain cette mission si cruelle
» pour moi?

» A quoi bon? à lui obéir! Ne m'a-t-il pas dit :
» Viens!

» En songeant à mon dévouement pour lui, com-
» bien de fois, dans le plus secret, dans le plus pro-
» fond abîme de mon cœur, je me suis demandé si
» jamais la pensée lui est venue de m'aimer autre-
» ment que comme une sœur! s'il s'est jamais dit
» quelle femme dévouée il aurait en moi!

» Et pourquoi se serait-il dit cela? tant qu'il
» l'a voulu, tant qu'il le voudra, j'ai été et je serai
» pour lui aussi dévouée que si j'étais sa femme, sa
» sœur, sa mère. Pourquoi cette pensée lui serait-

» elle venue? Songe-t-on jamais à désirer ce qu'on
» possède?...

» Moi mariée à lui... mon Dieu! Ce rêve aussi
» insensé qu'ineffable... ces pensées d'une douceur
» céleste, qui embrassent tous les sentiments, depuis
» l'amour jusqu'à la maternité... ces pensées et ces
» sentiments ne me sont-ils pas défendus sous peine
» d'un ridicule ni plus ni moins grand que si je por-
» tais des vêtements ou des atours que ma laideur
» et ma difformité m'interdisent?

» Je voudrais savoir si, lorsque j'étais plongée
» dans la plus cruelle détresse, j'aurais plus souf-
» fert que je ne souffre aujourd'hui en apprenant le
» mariage d'Agricol. La faim, le froid, la misère
» m'eussent-ils distraite de cette douleur atroce, ou
» bien cette douleur atroce m'eût-elle distraite du
» froid, de la faim et de la misère?

» Non, non, cette ironie est amère; il n'est pas
» bien à moi de parler ainsi. Pourquoi cette douleur si
» profonde? En quoi l'affection, l'estime, le respect
» d'Agricol pour moi sont-ils changés? Je me
» plains..... Et que serait-ce donc, grand Dieu! si,
» comme cela se voit, hélas! trop souvent, j'étais
» belle, aimante, dévouée, et qu'il m'eût préféré une
» femme moins belle, moins aimante, moins dévouée
» que moi!... Ne serais-je pas mille fois encore plus
» malheureuse? car je pourrais, car je devrais le
» blâmer..... tandis que je ne puis lui en vouloir de
» n'avoir jamais songé à une union impossible à force
» de ridicule...

» Et l'eût-il voulu... est-ce que j'aurais jamais eu
» l'égoïsme d'y consentir ?...

» J'ai commencé à écrire bien des pages de ce
» journal comme j'ai commencé celles-ci... le cœur
» noyé d'amertume ; et presque toujours, à mesure
» que je disais au papier ce que je n'aurais osé dire
» à personne... mon âme se calmait, puis la rési-
» gnation arrivait... la résignation... ma sainte à
» moi, celle-là qui, souriant les yeux pleins de lar-
» mes, souffre, aime et n'espère jamais ! ! »

. . . .

Ces mots étaient les derniers du journal.

On voyait à l'abondante trace de larmes que l'infortunée avait dû souvent éclater en sanglots...

En effet, brisée par tant d'émotions, la Mayeux, à la fin de la nuit, avait replacé le cahier derrière le carton, le croyant là, non plus en sûreté que partout ailleurs (elle ne pouvait pas soupçonner le moindre abus de confiance), mais moins en vue que dans un des tiroirs de son bureau, qu'elle ouvrait fréquemment à la vue de tous.

Ainsi que la courageuse créature se l'était promis, voulant accomplir dignement sa tâche jusqu'à la fin, le lendemain elle avait attendu Agricol, et bien affermie dans son héroïque résolution, elle s'était rendue avec le forgeron à la fabrique de M. Hardy.

Florine, instruite du départ de la Mayeux, mais retenue une partie de la journée par son service auprès de mademoiselle de Cardoville, et préférant d'ailleurs attendre la nuit pour accomplir les nouveaux ordres qu'elle avait demandés et reçus, depuis qu'elle avait fait connaître par une lettre le contenu du journal de la Mayeux; Florine, certaine de n'être pas surprise, entra, lorsque la nuit fut tout à fait venue, dans la chambre de la jeune ouvrière... Connaissant l'endroit où elle trouverait le manuscrit, elle alla droit au bureau, déplaça le carton, puis, prenant dans sa poche une lettre cachetée, elle se disposa à la mettre à la place du manuscrit qu'elle devait soustraire. A ce moment, elle trembla si fort, qu'elle fut obligée de s'appuyer un instant sur la table.

On l'a dit, tout bon sentiment n'était pas éteint dans le cœur de Florine; elle obéissait fatalement aux ordres qu'elle recevait, mais elle ressentait douloureusement tout ce qu'il y avait d'horrible et d'infâme dans sa conduite... S'il ne se fût agi absolument que d'elle, sans doute elle aurait eu le courage de tout braver plutôt que de subir une odieuse domination;... mais il n'en était pas malheureusement ainsi, et sa perte eût causé un désespoir mortel à une personne qu'elle chérissait plus que la vie... Elle se résignait donc... non sans de cruelles angoisses, à d'abominables trahisons. Quoiqu'elle ignorât presque toujours dans quel but on la faisait agir, et notamment à propos de la soustraction du journal

de la Mayeux, elle pressentait vaguement que la substitution de cette lettre cachetée au manuscrit devait avoir pour la Mayeux de funestes conséquences, car elle se rappelait ces mots sinistres prononcés la veille par Rodin : « Il faut en finir demain... avec la Mayeux. »

Qu'entendait-il par ces mots? Comment la lettre qu'il lui avait ordonné de mettre à la place du journal concourrait-elle à ce résultat?

Elle l'ignorait, mais elle comprenait que le dévouement si clairvoyant de la Mayeux causait un juste ombrage aux ennemis de mademoiselle de Cardoville, et qu'elle-même, Florine, risquait d'un jour à l'autre de voir ses perfidies découvertes par la jeune ouvrière.

Cette dernière crainte fit cesser les hésitations de Florine; elle posa la lettre derrière le carton, le remit à sa place, et, cachant le manuscrit sous son tablier, elle sortit furtivement de la chambre de la Mayeux.

CHAPITRE XII.

SUITE DU JOURNAL DE LA MAYEUX.

Florine, revenue dans sa chambre quelques heures après y avoir caché le manuscrit soustrait dans l'appartement de la Mayeux, cédant à sa curiosité, voulut le parcourir. Bientôt elle ressentit un intérêt croissant, une émotion involontaire en lisant ces confidences intimes de la jeune ouvrière. Parmi plusieurs pièces de vers, qui toutes respiraient un amour passionné pour Agricol, amour si profond, si naïf, si sincère, que Florine en fut touchée et oublia la difformité ridicule de la Mayeux; parmi plusieurs pièces de vers, disons-nous, se trouvaient différents fragments, pensées ou récits, relatifs à des faits divers. Nous en citerons quelques-uns, afin de justifier l'impression profonde que cette lecture causait à Florine.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE LA MAYEUX.

« ... C'était aujourd'hui ma fête. Jusqu'à ce soir,
» j'ai conservé une folle espérance.

» Hier, j'étais descendue chez madame Baudoin
» pour panser une plaie légère qu'elle avait à la
» jambe. Quand je suis entrée, Agricol était là.
» Sans doute il parlait de moi avec sa mère, car ils
» se sont tus tout à coup en échangeant un sourire
» d'intelligence ; et puis j'ai aperçu, en passant au-
» près de la commode, une jolie boîte en carton,
» avec une pelote sur le couvercle... Je me suis
» sentie rougir de bonheur... J'ai cru que ce petit
» présent m'était destiné, mais j'ai fait semblant de
» ne rien voir.

» Pendant que j'étais à genoux devant sa mère,
» Agricol est sorti ; j'ai remarqué qu'il emportait la
» jolie boîte. Jamais madame Baudoin n'a été plus
» tendre, plus maternelle pour moi que ce soir-là.
» Il m'a semblé qu'elle se couchait de meilleure
» heure que d'habitude. — C'est pour me renvoyer
» plus vite, ai-je pensé, — afin que je jouisse plus
» tôt de la surprise qu'Agricol m'a préparée.

» Aussi, comme le cœur me battait en remontant
» vite, vite à mon cabinet! je suis restée un moment
» sans ouvrir la porte pour faire durer mon bonheur
» plus longtemps.

» Enfin... je suis entrée, les yeux voilés de larmes
» de joie; j'ai regardé sur ma table, sur ma chaise,...
» sur mon lit, rien ;... la petite boîte n'y était pas.
» Mon cœur s'est serré ; puis je me suis dit : ce sera
» pour demain, car ce n'est aujourd'hui que la veille
» de ma fête.

» La journée s'est passée... Ce soir est venu...

» Rien... La jolie boîte n'était pas pour moi... Il y
» avait une pelote sur son couvercle... Cela ne pou-
» vait convenir qu'à une femme... A qui Agricol
» l'a-t-il donnée ?...

» En ce moment je souffre bien...

» L'idée que j'attachais à ce qu'Agricol me sou-
» haitât ma fête est puérile ;... j'ai honte de me l'a-
» vouer ;... mais cela m'eût prouvé qu'il n'avait pas
» oublié que j'avais un autre nom que celui de la
» Mayeux, que l'on me donne toujours...

» Ma susceptibilité à ce sujet est si malheureuse,
» si opiniâtre, qu'il m'est impossible de ne pas res-
» sentir un moment de honte et de chagrin toutes
» les fois qu'on m'appelle ainsi : *la Mayeux*... Et
» pourtant, depuis mon enfance,... je n'ai pas eu
» d'autre nom.

» C'est pour cela que j'aurais été bien heureuse
» qu'Agricol profitât de l'occasion de ma fête pour
» m'appeler une seule fois de mon modeste nom...
» *Madeleine.*

. . . .

» Heureusement il ignorera toujours ce vœu et ce
» regret. »

Florine, de plus en plus émue à la lecture de cette page d'une simplicité si douloureuse, tourna quelques feuillets et continua :

« ... Je viens d'assister à l'enterrement de cette
» pauvre petite Victoire Herbin, notre voisine... Son
» père, ouvrier tapissier, est allé travailler au mois,
» loin de Paris... Elle est morte à dix-neuf ans,
» sans parents autour d'elle :... son agonie n'a pas
» été douloureuse ; la brave femme qui l'a veillée
» jusqu'au dernier moment nous a dit qu'elle n'avait
» pas prononcé d'autres mots que ceux-ci .

» — *Enfin... enfin...*

» Et cela *comme avec contentement*, ajoutait la
» veilleuse.

» Chère enfant! elle était devenue bien chétive;
» mais à quinze ans c'était un bouton de rose... et
» si jolie... si fraîche... des cheveux blonds, doux
» comme de la soie! mais elle a peu à peu dépéri ;
» son état de cardeuse de matelas l'a tuée... Elle a
» été, pour ainsi dire, empoisonnée à la longue par
» les émanations des laines [1]... son métier étant
» d'autant plus malsain et plus dangereux qu'elle

[1] On lit les détails suivants dans *la Ruche populaire*, excellent recueil rédigé par des ouvriers, dont nous avons déjà parlé :

« CARDEUSES DE MATELAS. — La poussière qui s'échappe de la laine fait du cardage un état nuisible à la santé, mais dont le danger est encore augmenté par les falsifications commerciales. Quand un mouton est tué, la laine du cou est teinte de sang ; il faut la décolorer, afin de pouvoir la vendre. A cet effet, on la trempe dans de la chaux, qui, après en avoir opéré le blanchiment, y reste en partie ; c'est l'ouvrière qui en souffre : car, lorsqu'elle fait cet ouvrage, la chaux, qui se détache sous forme de poussière, se porte à sa poitrine par le fait de l'aspiration, et le plus souvent lui occasionne des crampes d'estomac et des vomissements qui la mettent dans un état déplorable ; la plupart d'entre

» travaillait pour de pauvres ménages, dont la lite-
» rie est toujours de rebut.

» Elle avait un courage de lion et une résignation
» d'ange ; elle me disait toujours de sa petite voix
» douce, entrecoupée çà et là par une toux sèche
» et fréquente : — Je n'en ai pas pour longtemps,
» va, à aspirer de la poudre de vitriol et de chaux
» toute la journée ; je vomis le sang, et j'ai quelque-
» fois des crampes d'estomac qui me font évanouir.

» — Mais change d'état, — lui disais-je.

» — Et le temps de faire un autre apprentissage ?
» — me répondait-elle, — et puis maintenant, il
» est trop tard, je suis *prise*, je le sens bien... *Il*
» *n'y a pas de ma faute*, — ajoutait la bonne créa-
» ture, — car je n'ai pas choisi mon état ; c'est mon
» père qui l'a voulu ; heureusement il n'a pas besoin
» de moi. Et puis, quand on est mort... on n'a plus
» à s'inquiéter de rien, et on ne craint pas le chô-
» mage.

elles y renoncent ; celles qui s'y obstinent gagnent pour le moins un catarrhe ou un asthme qui ne les quitte qu'à la mort.

Vient ensuite le crin, dont le plus cher, celui que l'on appelle échantillon, n'est même pas pur. On peut juger par là ce que doit être le commun, que les ouvrières appellent *crin au vitriol*, et qui est composé du rebut des poils de chèvres, de boucs et des soies de sangliers, que l'on passe au vitriol d'abord, puis dans la teinture, pour brûler et déguiser les corps étrangers, tels que la paille, les épines, et même les morceaux de peaux, qu'on ne prend pas la peine d'ôter, et qu'on reconnaît encore souvent quand on travaille ce crin, duquel sort une poussière qui fait autant de ravages que celle de la laine à la chaux. »

» Victoire disait cette triste vulgarité très-sincè-
» rement et avec une sorte de satisfaction. Aussi elle
» est morte en disant : *Enfin... enfin...*

» Cela est bien pénible à penser, pourtant, que
» le travail auquel le pauvre est obligé de demander
» son pain devient souvent un long suicide !

» Je disais cela l'autre jour à Agricol; il me ré-
» pondait qu'il y avait bien d'autres métiers mortels :
» les ouvriers dans les *eaux-fortes*, dans la *céruse*
» et dans le *minium* entre autres, gagnent des ma-
» ladies prévues et incurables dont ils meurent.

» — Sais-tu, — ajoutait Agricol, — sais-tu ce
» qu'ils disent lorsqu'ils partent pour ces ateliers
» meurtriers? — *Nous allons à l'abattoir!...*

» Ce mot, d'une épouvantable vérité, m'a fait
» frémir.

» — Et cela se passe de nos jours!... lui ai-je
» dit le cœur navré; et on sait cela? Et parmi tant
» de gens puissants, aucun ne songe à cette morta-
» lité qui décime ses frères, forcés de manger ainsi
» un pain homicide ?

» — Que veux-tu, ma pauvre Mayeux? — me
» répondait Agricol, — tant qu'il s'agit d'enrégi-
» menter le peuple pour le faire tuer à la guerre,
» on ne s'en occupe que trop ; s'agit-il de l'orga-
» niser pour le faire vivre... personne n'y songe,
» sauf M. Hardy, mon bourgeois. Et on dit : Bah!
» — la faim, la misère ou la souffrance des tra-
» vailleurs, qu'est-ce que ça fait? Ce n'est pas de la

» politique... *On se trompe*, — ajoutait Agricol,
» — C'EST PLUS QUE DE LA POLITIQUE !

» . . . . Comme Victoire n'avait pas laissé de quoi payer un service à l'église, il n'y a eu que la *présentation* du corps sous le porche ; car il n'y a pas même une simple messe des morts pour le pauvre ;... et puis, comme on n'a pas pu donner 18 francs au curé, aucun prêtre n'a accompagné le char des pauvres à la fosse commune.

» Si les funérailles, ainsi abrégées, ainsi restreintes, ainsi tronquées, suffisent au point de vue religieux, pourquoi en imaginer d'autres ? Est-ce donc par cupidité ?... Si elles sont, au contraire, insuffisantes, pourquoi rendre l'indigent seul victime de cette insuffisance ?

» Mais à quoi bon s'inquiéter de ces pompes, de cet encens, de ces chants, dont on se montre plus ou moins prodigue ou avare ?... à quoi bon ? à quoi bon ? Ce sont encore là des choses vaines et terrestres, et de celles-là non plus l'âme n'a de souci lorsque, radieuse, elle remonte vers le Créateur.

» Hier, Agricol m'a fait lire un article de journal, dans lequel on employait tour à tour le blâme violent ou l'ironie amère et dédaigneuse pour attaquer ce qu'on appelle la *funeste tendance* de quel-

» ques gens du peuple à s'instruire, à écrire, à lire
» les poëtes, et quelquefois à faire des vers.

» Les jouissances matérielles nous sont interdites
» par la pauvreté. Est-il humain de nous reprocher
» de rechercher les jouissances de l'esprit?

» Quel mal peut-il résulter de ce que chaque soir,
» après une journée laborieuse, sevrée de tout plai-
» sir, de toute distraction, je me plaise, à l'insu de
» tous, à assembler quelques vers... ou à écrire sur
» ce journal les impressions bonnes ou mauvaises
» que j'ai ressenties?

» Agricol est-il moins bon ouvrier, parce que, de
» retour chez sa mère, il emploie sa journée du di-
» manche à composer quelques-uns de ces chants
» populaires qui glorifient les labeurs nourriciers de
» l'artisan, qui disent à tous : Espérance et frater-
» nité! Ne fait-il pas un plus digne usage de son
» temps que s'il le passait au cabaret?

» Ah! ceux-là qui nous blâment de ces innocentes
» et nobles diversions à nos pénibles travaux et à
» nos maux se trompent, lorsqu'ils croient qu'à me-
» sure que l'intelligence s'élève et se raffine, on
» supporte plus impatiemment les privations et la
» misère, et que l'irritation s'en accroît contre les
» heureux du monde!...

» En admettant même que cela soit, et cela n'est
» pas, ne vaudrait-il pas mieux avoir un ennemi in-
» telligent, éclairé, à la raison et au cœur duquel on
» puisse s'adresser, qu'un ennemi stupide, farouche
» et implacable?

» Mais non, au contraire, les inimitiés s'effacent à » mesure que l'esprit se développe, l'horizon de la » compassion s'élargit ; l'on arrive ainsi à compren- » dre les douleurs morales ; l'on reconnaît alors que » souvent les riches ont de terribles peines, et c'est » déjà une communion sympathique que la frater- » nité d'infortune.

» Hélas ! eux aussi perdent et pleurent amèrement » des enfants idolâtrés, des maîtresses chéries, des » mères adorables ; chez eux aussi, parmi les » femmes surtout, il y a, au milieu du luxe et de la » grandeur, bien des cœurs brisés, bien des âmes » souffrantes, bien des larmes dévorées en secret...

» Qu'ils ne s'effraient donc pas...

» En s'éclairant... en devenant leur égal en intel- » ligence, le peuple apprend à plaindre les riches » s'ils sont malheureux et bons..... à les plaindre » davantage encore s'ils sont heureux et méchants.

» ..... Quel bonheur!..... quel beau jour! Je ne » me possède pas de joie. Oh! oui, l'homme est » bon, est humain, est charitable. Oh! oui, le Créa- » teur a mis en lui tous les instincts généreux... et, » à moins d'être une exception monstrueuse, ce » n'est jamais volontairement qu'il fait le mal.

» Voilà ce que j'ai vu tout à l'heure, je n'attends » pas à ce soir pour l'écrire ; cela pour ainsi dire » *refroidirait* dans mon cœur.

» J'étais allée porter de l'ouvrage pressé ; je pas-
» sais sur la place du Temple ; à quelques pas de-
» vant moi, un enfant de douze ans au plus, tête et
» pieds nus, malgré le froid, vêtu d'un pantalon et
» d'un mauvais bourgeron en lambeaux, conduisait
» par la bride un grand et gros cheval de charrette,
» dételé, mais portant son harnais ;..... de temps à
» autre le cheval s'arrêtait court, refusant d'avan-
» cer ;... l'enfant n'ayant pas de fouet pour le forcer
» de marcher, le tirait en vain par sa bride ; le cheval
» restait immobile... Alors le pauvre petit s'écriait :
» O mon Dieu !... mon Dieu ! — et pleurait à chaudes
» larmes... en regardant autour de lui pour implo-
» rer quelques secours des passants.

» Sa chère petite figure était empreinte d'une
» douleur si navrante, que, sans réfléchir, j'entrepris
» une chose dont je ne puis maintenant m'empêcher
» de sourire, car je devais offrir un spectacle bien
» grotesque.

» J'ai une peur horrible des chevaux, et j'ai en-
» core plus peur de me mettre en évidence. Il n'im-
» porte, je m'armai de courage, j'avais un parapluie
» à la main..... je m'approchai du cheval, et, avec
» l'impétuosité d'une fourmi qui voudrait ébranler
» une grosse pierre avec un brin de paille, je don-
» nai de toute ma force un grand coup de parapluie
» sur la croupe du récalcitrant animal.

» Ah ! merci ! ma bonne dame, — s'écria l'enfant
» en essuyant ses larmes, — frappez-le encore une
» fois, s'il vous plaît ; il avancera peut-être.

» Je redoublai héroïquement ; mais, hélas ! le » cheval, soit méchanceté, soit paresse, fléchit les » genoux, se coucha, se vautra sur le pavé ; puis, » s'embarrassant dans son harnais, il le brisa et » rompit son grand collier de bois ; je m'étais éloi- » gnée bien vite dans la crainte de recevoir des coups » de pied... L'enfant, devant ce nouveau désastre, » ne put que se jeter à genoux au milieu de la rue, » puis, joignant les mains en sanglotant, il s'écria » d'une voix désespérée : — Au secours !... au se- » cours !...

» Ce cri fut entendu, plusieurs passants s'attrou- » pèrent, une correction beaucoup plus efficace que » la mienne fut administrée au cheval rétif, qui se » releva..... mais dans quel état, grand Dieu ! sans » son harnais !

» — Mon maître me battra, — s'écria le pauvre » enfant en redoublant de sanglots, — je suis déjà » en retard de deux heures, car le cheval ne voulait » pas marcher, et voilà son harnais brisé..... Mon » maître me battra, me chassera. Qu'est-ce que je » deviendrai, mon Dieu !..... je n'ai plus ni père ni » mère...

» A ces mots prononcés avec une exclamation dé- » chirante, une brave marchande du Temple, qui » était parmi les curieux, s'écria d'un air attendri :

» — Plus de père ! plus de mère !... Ne te désole » pas, pauvre petit ; il y a des ressources au Temple, » on va raccommoder ton harnais, et si mes com-

» mères sont comme moi, tu ne t'en iras pas pieds
» nus et tête nue par un temps pareil. »

» Cette proposition fut accueillie avec acclamation ;
» on emmena l'enfant et le cheval ; les uns s'occu-
» pèrent de raccommoder le harnais, puis une mar-
» chande fournit une casquette, l'autre une paire de
» bas, celle-ci des souliers, celle-là une bonne veste ;
» en un quart d'heure, l'enfant fut bien chaudement
» vêtu, le harnais réparé, et un grand garçon de dix-
» huit ans, brandissant un fouet qu'il fit claquer aux
» oreilles du cheval en manière d'avertissement, dit
» à l'enfant, qui, regardant tour à tour et ses bons
» vêtements et les marchandes, se croyait le héros
» d'un conte de fées :

» — Où demeure ton maître, mon garçon?

» — Quai du Canal-Saint-Martin, monsieur, —
» répondit-il d'une voix émue et tremblante de joie.

» — Bon ! — dit le jeune homme, — je vais t'ai-
» der à reconduire ton cheval, qui, avec moi, mar-
» chera droit, et je dirai à ton maître que ton retard
» vient de sa faute. On ne confie pas un cheval rétif
» à un enfant de ton âge.

» Au moment de partir, le pauvre petit dit timi-
» dement à la marchande en ôtant sa casquette :

» — Madame, voulez-vous permettre que je vous
» embrasse ?

» Et ses yeux se remplirent de larmes de recon-
» naissance. Il y avait du cœur chez cet enfant.

» Cette scène de charité populaire m'avait délicieu-
sement émue ; je suivis des yeux aussi long-temps

» que je le pus le grand jeune homme et l'enfant, » qui avait peine à suivre cette fois les pas du cheval, subitement rendu docile par la peur du fouet.

» Eh! bien oui, je le répète avec orgueil, la créature est naturellement bonne et secourable : rien » n'a été plus spontané que ce mouvement de pitié, » de tendresse, dans cette foule, lorsque ce pauvre » petit s'est écrié : Que devenir!... je n'ai plus ni » père ni mère!...

» Malheureux enfant!..... c'est vrai, ni père ni » mère,... me disais-je... Livré à un maître brutal, » qui le couvre à peine de quelques guenilles et le » maltraite;..... couchant sans doute dans le coin » d'une écurie... pauvre petit! il est encore doux et » bon, malgré la misère et le malheur... Je l'ai bien » vu, il était plus reconnaissant que joyeux du bien » qu'on lui faisait... Mais peut-être cette bonne nature, abandonnée, sans appui, sans conseil, sans » secours, exaspérée par les mauvais traitements, se » faussera, s'aigrira..... Puis viendra l'âge des passions,... puis les excitations mauvaises...

» Ah!..... chez le pauvre déshérité, la vertu est » doublement sainte et respectable.

» ..... Ce matin, après m'avoir, comme toujours, » doucement grondée de ce que je n'allais pas à la » messe, la mère d'Agricol m'a dit ce mot si touchant dans sa bouche ingénument croyante : —

» Heureusement, je prie plus pour toi que pour moi,
» ma pauvre Mayeux ; le bon Dieu m'entendra, *et tu*
» *n'iras, je l'espère, qu'en purgatoire...*

» Bonne mère... âme angélique, elle m'a dit ces
» paroles avec une douceur si grave et si pénétrée,
» avec une foi si sérieuse dans l'heureux résultat de
» sa pieuse intercession, que j'ai senti mes yeux de-
» venir humides, et je me suis jetée à son cou aussi
» sérieusement, aussi sincèrement reconnaissante,
» que si j'avais cru au purgatoire.

» ..... Ce jour a été heureux pour moi ; j'aurai, je
» l'espère, trouvé du travail, et je devrai ce bonheur
» à une jeune personne remplie de cœur et de bonté ;
» elle doit me conduire demain au couvent de Sainte-
» Marie, où elle croit que l'on pourra m'em-
» ployer... »

Florine, déjà profondément émue par la lecture de ce journal, tressaillit à ce passage où la Mayeux parlait d'elle, et continua :

« Jamais je n'oublierai avec quel touchant intérêt,
» avec quelle délicate bienveillance cette jeune fille
» m'a accueillie, moi, si pauvre et si malheureuse.
» Cela ne m'étonne pas, d'ailleurs ; elle était auprès
» de mademoiselle de Cardoville. Elle devait être
» digne d'approcher de la bienfaitrice d'Agricol. Il
» me sera toujours cher et précieux de me rappeler
» son nom ; il est gracieux et joli comme son vi-
» sage ; elle se nomme Florine..... Je ne suis rien,

» je ne possède rien, mais si les vœux fervents d'un
» cœur pénétré de reconnaissance pouvaient être entendus, mademoiselle Florine serait heureuse, bien
» heureuse.

» Hélas! je suis réduite à faire des vœux pour
» elle... seulement des vœux,... car je ne puis rien...
» que me souvenir et l'aimer. »

Ces lignes, qui disaient si simplement la gratitude sincère de la Mayeux, portèrent le dernier coup aux hésitations de Florine ; elle ne put résister plus longtemps à la généreuse tentation qu'elle éprouvait. A mesure qu'elle avait lu les divers fragments de ce journal, son affection, son respect pour la Mayeux avaient fait de nouveaux progrès ; plus que jamais elle sentait tout ce qu'il y avait d'infâme à elle de livrer peut-être aux sarcasmes et aux dédains les plus secrètes pensées de cette infortunée. Heureusement le bien est souvent aussi contagieux que le mal. Électrisée par tout ce qu'il y avait de chaleureux, de noble et d'élevé dans les pages qu'elle venait de lire, ayant retrempé sa vertu défaillante à cette source vivifiante et pure, Florine, cédant enfin à un de ces bons mouvements qui l'entraînaient parfois, sortit de chez elle, emportant le manuscrit, bien déterminée, si la Mayeux n'était pas de retour, à le remettre où elle l'avait pris ; bien résolue aussi de dire à Rodin que, cette seconde fois, ses recherches au sujet du

journal avaient été vaines, la Mayeux s'étant sans doute aperçue de la première tentative de soustraction.

CHAPITRE XIII.

LA DÉCOUVERTE.

Peu de temps avant que Florine se fût décidée à réparer son indigne abus de confiance, la Mayeux était revenue de la fabrique après avoir accompli jusqu'au bout un douloureux devoir. A la suite d'un long entretien avec Angèle, frappée comme Agricol de la grâce ingénue, de la sagesse et de la bonté dont semblait douée cette jeune fille, la Mayeux avait eu la courageuse franchise d'engager le forgeron à ce mariage.

La scène suivante se passait donc, alors que Florine, achevant de parcourir le journal de la jeune ouvrière, n'avait pas encore pris la louable résolution de le rapporter.

Il était dix heures du soir. La Mayeux, de retour à l'hôtel de Cardoville, venait d'entrer dans sa chambre; et, brisée par tant d'émotions, elle s'était jetée dans un fauteuil. Le plus profond silence régnait dans la maison; il n'était interrompu çà et là que par le bruit d'un vent violent qui au dehors agitait

les arbres du jardin. Une seule bougie éclairait la chambre, tendue d'une étoffe d'un vert sombre. Ces teintes obscures et les vêtements noirs de la Mayeux faisaient paraître sa pâleur plus grande encore. Assise sur un fauteuil au coin du feu, la tête baissée sur sa poitrine, ses mains croisées sur ses genoux, la jeune fille était mélancolique et résignée : on lisait sur sa physionomie l'austère satisfaction que laisse après soi la conscience du devoir accompli.

Ainsi que tous ceux qui, élevés à l'impitoyable école du malheur, n'apportent plus d'exagération dans le sentiment de leur chagrin, hôte trop familier, trop assidu, pour qu'on le traite avec *luxe,* la Mayeux était incapable de se livrer long-temps à des regrets vains et désespérés à propos d'un fait accompli. Sans doute le coup avait été soudain, affreux; sans doute il devait laisser un douloureux et long retentissement dans l'âme de la Mayeux, mais il devait bientôt passer, si cela se peut dire, à l'état de ses souffrances *chroniques,* devenues presque partie intégrante de sa vie.

Et puis, la noble créature, si indulgente envers le sort, trouvait encore des consolations à sa peine amère; aussi elle s'était sentie vivement touchée des témoignages d'affection que lui avait donnés Angèle, la fiancée d'Agricol, et elle avait éprouvé une sorte d'orgueil de cœur en voyant avec quelle aveugle confiance, avec quelle joie ineffable le forgeron accueillait les heureux pressentiments qui semblaient consacrer son bonheur.

La Mayeux se disait encore :

« — Au moins, je ne serai plus agitée malgré moi, non par des espérances, mais par des suppositions aussi ridicules qu'insensées. Le mariage d'Agricol met un terme à toutes les misérables rêveries de ma pauvre tête. »

Et puis enfin la Mayeux trouvait surtout une consolation réelle, profonde, dans la certitude où elle était d'avoir pu résister à cette terrible épreuve, et cacher à Agricol l'amour qu'elle ressentait pour lui, car l'on sait combien étaient redoutables, effrayantes, pour l'infortunée, les idées de ridicule et de honte qu'elle croyait attachées à la découverte de sa folle passion.

Après être restée quelque temps absorbée, la Mayeux se leva et se dirigea lentement vers son bureau.

« Ma seule récompense, — dit-elle en apprêtant ce qui lui était nécessaire pour écrire, — sera de confier au triste et muet témoin de mes peines cette nouvelle douleur ; j'aurai du moins tenu la promesse que je m'étais faite à moi-même ; croyant, au fond de mon âme, cette jeune fille capable d'assurer la félicité d'Agricol,... je le lui ai dit, à lui, avec sincérité... Un jour, dans bien long-temps, lorsque je relirai ces pages, j'y trouverai peut-être une compensation à ce que je souffre maintenant. »

Ce disant, la Mayeux retira le carton du casier... N'y trouvant pas son manuscrit, elle jeta d'abord un cri de surprise.

Mais quel fut son effroi lorsqu'elle aperçut une lettre à son adresse remplaçant son journal !

La jeune fille devint d'une pâleur mortelle ; ses genoux tremblèrent ; elle faillit s'évanouir ; mais sa terreur croissante lui donnant une énergie factice, elle eut la force de rompre le cachet de cette lettre. Un billet de 500 fr., qu'elle contenait, tomba sur la table, et la Mayeux lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

» C'est quelque chose de si original et de si joli
» à lire dans vos mémoires, que l'histoire de votre
» amour pour Agricol, que l'on ne peut résister au
» plaisir de lui faire connaître cette grande passion
» dont il ne se doute guère, et à laquelle il ne peut
» manquer de se montrer sensible.

» On profitera de cette occasion pour procurer à
» une foule d'autres personnes, qui en auraient été
» malheureusement privées, l'amusante lecture de
» votre journal. Si les copies et les extraits ne suf-
» fisent pas, on le fera imprimer ; on ne saurait trop
» répandre les belles choses : les uns pleureront,
» les autres riront ; ce qui paraîtra snperbe à ceux-ci
» fera éclater de rire ceux-là ; ainsi va le monde ;
» mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre jour-
» nal fera du bruit, on vous le garantit.

» Comme vous êtes capable de vouloir vous sous-
» traire à votre triomphe, et que vous n'aviez que
» des guenilles sur vous lorsque vous êtes entrée,

» par charité, dans cette maison où vous voulez dominer et faire *la dame*, ce qui ne va pas à votre *taille* pour plus d'une raison, on vous fait tenir 300 fr. par la présente lettre, pour vous payer votre papier, et afin que vous ne soyez pas sans ressources dans le cas où vous seriez assez modeste pour craindre les félicitations qui, dès demain, vous accableront, car, à l'heure qu'il est, votre journal est déjà en circulation.

» Un de vos confrères,

» *Un vrai* MAYEUX. »

Le ton grossièrement railleur et insolent de cette lettre, qui, à dessein, semblait écrite par un laquais jaloux de la venue de la malheureuse créature dans la maison, avait été calculée avec une infernale habileté, et devait immanquablement produire l'effet que l'on en espérait.

« Oh! mon Dieu!... » Telles furent les seules paroles que put prononcer la jeune fille dans sa stupeur et dans son épouvante.

Maintenant, si l'on se rappelle en quels termes passionnés était exprimé l'amour de cette infortunée pour son frère adoptif, si l'on a remarqué plusieurs passages de ce manuscrit, où elle révélait les douloureuses blessures qu'Agricol lui avait souvent faites sans le savoir, si l'on se rappelle enfin quelle était sa terreur du ridicule, on comprendra son désespoir insensé, après la lecture de cette lettre in-

fâme. La Mayeux ne songea pas un moment à toutes les nobles paroles, à tous les récits touchants que renfermait son journal ; la seule et horrible idée qui foudroya l'esprit égaré de cette malheureuse, fut que, le lendemain, Agricol, mademoiselle de Cardoville, et une foule insolente et railleuse, auraient connaissance et seraient instruits de cet amour d'un ridicule atroce, qui devait, croyait-elle, l'écraser de confusion et de honte.

Ce nouveau coup fut si étourdissant, que la Mayeux plia un moment sous ce choc imprévu. Durant quelques minutes, elle resta complétement inerte, anéantie ; puis, avec la réflexion, lui vint tout à coup la conscience d'une nécessité terrible...

Cette maison si hospitalière, où elle avait trouvé un refuge assuré après tant de malheurs, il lui fallait la quitter à tout jamais. La timidité craintive, l'ombrageuse délicatesse de la pauvre créature, ne lui permettaient pas de rester une minute de plus dans cette demeure, où les plus secrets replis de son âme venaient d'être ainsi surpris, profanés et livrés sans doute aux sarcasmes et aux mépris.

Elle ne songea pas à demander justice et vengeance à mademoiselle de Cardoville : apporter un ferment de trouble et d'irritation dans cette maison au moment de l'abandonner, lui eût semblé de l'ingratitude envers sa bienfaitrice. Elle ne chercha pas à deviner quel pouvait être l'auteur ou le motif d'une si odieuse soustraction et d'une lettre si insultante.

A quoi bon,... décidée qu'elle était à fuir les humiliations dont on la menaçait!

Il lui parut vaguement (ainsi qu'on l'avait espéré) que cette indignité devait être l'œuvre de quelque subalterne jaloux de l'affectueuse déférence que lui témoignait mademoiselle de Cardoville;... ainsi pensait la Mayeux avec un désespoir affreux. Ces pages, si douloureusement intimes, qu'elle n'eût pas osé confier à la mère la plus tendre, la plus indulgente, parce que, écrites, pour ainsi dire, avec le sang de ses blessures, elles reflétaient avec une fidélité trop cruelle les mille plaies secrètes de son âme endolorie,... ces pages allaient servir... servaient peut-être, à l'heure même, de jouet et de risée aux valets de l'hôtel.

. . . .

L'argent qui accompagnait cette lettre et la façon insultante dont il lui était offert confirmaient encore ses soupçons. On voulait que la peur de la misère ne fût pas un obstacle à sa sortie de la maison.

Le parti de la Mayeux fut pris avec cette résignation calme et décidée qui lui était familière... Elle se leva; ses yeux brillants et un peu hagards ne versaient pas une larme; depuis la veille elle avait trop pleuré; d'une main tremblante et glacée elle écrivit ces mots sur un papier qu'elle laissa à côté du billet de 500 fr. :

« *Que mademoiselle de Cardoville soit bénie du* » *bien qu'elle m'a fait, et qu'elle me pardonne*

» *d'avoir quitté sa maison, où je ne puis rester*
» *désormais.* »

Ceci écrit, la Mayeux jeta au feu la lettre infâme qui semblait lui brûler les mains... Puis, donnant un dernier regard à cette chambre meublée presque avec luxe, elle frémit involontairement en songeant à la misère qui l'attendait de nouveau, misère plus affreuse encore que celle dont jusqu'alors elle avait été victime, car la mère d'Agricol était partie avec Gabriel, et la malheureuse enfant ne devait même plus, comme autrefois, être consolée dans sa détresse par l'affection presque maternelle de la femme de Dagobert.

Vivre seule... absolument seule... avec la pensée que sa fatale passion pour Agricol était moquée par tous et peut-être aussi par lui... tel était l'avenir de la Mayeux. Cet avenir... cet abîme l'épouvanta ;... une pensée sinistre lui vint à l'esprit ;... elle tressaillit, et l'expression d'une joie amère contracta ses traits.

Résolue à partir, elle fit quelques pas pour gagner la porte, et en passant devant la cheminée, elle se vit involontairement dans la glace, pâle comme une morte et vêtue de noir ;... alors elle songea qu'elle portait un habillement qui ne lui appartenait pas,... et se souvint du passage de la lettre où on lui reprochait les guenilles qu'elle portait avant d'entrer dans cette maison.

« C'est juste ! — dit-elle avec un sourire déchi-

rant, en regardant sa robe noire, — ils m'appelleraient voleuse... »

Et la jeune fille, prenant son bougeoir, entra dans le cabinet de toilette, et là reprit les pauvres vieux vêtements qu'elle avait voulu conserver comme une sorte de pieux souvenir de son infortune. A cet instant seulement les larmes de la Mayeux coulèrent avec abondance... Elle pleurait, non de désespoir de vêtir de nouveau la livrée de la misère; mais elle pleurait de reconnaissance, car cet entourage de bien-être auquel elle disait un éternel adieu lui rappelait à chaque pas les délicatesses et les bontés de mademoiselle de Cardoville; aussi, cédant à un mouvement presque involontaire, après avoir repris ses pauvres vieux habits, elle tomba à genoux au milieu de la chambre, et s'adressant par la pensée à mademoiselle de Cardoville, elle s'écria d'une voix entrecoupée par des sanglots convulsifs :

« Adieu... et pour toujours adieu!... vous qui m'appeliez votre amie... votre sœur... »

Tout à coup la Mayeux se releva avec terreur; elle avait entendu marcher doucement dans le corridor qui conduisait du jardin à l'une des portes de son appartement, l'autre porte s'ouvrant sur le salon.

C'était Florine, qui, trop tard, hélas! rapportait le manuscrit.

Éperdue, épouvantée du bruit de ces pas, se voyant déjà le jouet de la maison, la Mayeux, quittant sa chambre, se précipita dans le salon, le traversa en courant, ainsi que l'antichambre, gagna la cour,

frappa aux carreaux du portier. La porte s'ouvrit et se referma sur elle.

Et la Mayeux avait quitté l'hôtel de Cardoville.

. . . .

Adrienne était ainsi privée d'un gardien dévoué, fidèle et vigilant.

Rodin s'était débarrassé d'une antagoniste active et pénétrante, qu'il avait toujours et avec raison redoutée. Ayant, on l'a vu, deviné l'amour de la Mayeux pour Agricol, la sachant poète, le jésuite supposa logiquement qu'elle devait avoir écrit secrètement quelques vers empreints de cette passion fatale et cachée. De là l'ordre donné à Florine de tâcher de découvrir quelques preuves écrites de cet amour; de là cette lettre si horriblement bien calculée dans sa grossièreté, et dont, il faut le dire, Florine ignorait la substance, l'ayant reçue après avoir sommairement fait connaître le contenu du manuscrit qu'elle s'était une première fois contentée de parcourir sans le soustraire.

. . . .

Nous l'avons dit, Florine, cédant trop tard à un généreux repentir, était arrivée chez la Mayeux au moment où celle-ci, épouvantée, quittait l'hôtel. La caméristе, apercevant une lumière dans le cabinet de toilette, y courut; elle vit sur une chaise l'habillement noir que la Mayeux venait de quitter, et, à quelques pas, ouverte et vide, la mauvaise petite malle où elle avait jusqu'alors conservé ses pauvres vêtements. Le cœur de Florine se brisa; elle courut au

bureau : le désordre des cartons, le billet de 500 fr. laissé à côté des deux lignes écrites à mademoiselle de Cardoville, tout lui prouva que son obéissance aux ordres de Rodin avait porté de funestes fruits, et que la Mayeux avait quitté la maison pour toujours.

Florine, reconnaissant l'inutilité de sa tardive résolution, se résigna en soupirant à faire parvenir le manuscrit à Rodin ; puis forcée, par la fatalité de sa misérable position, à se consoler du mal par le mal même, elle se dit que du moins sa trahison deviendrait moins dangereuse par le départ de la Mayeux.

. . . .

Le surlendemain de ces événements, Adrienne reçut ce billet de Rodin, en réponse à une lettre qu'elle lui avait écrite pour lui apprendre le départ inexplicable de la Mayeux.

« Ma chère demoiselle,

« Obligé de partir ce matin même pour la fabrique
» de l'excellent M. Hardy où m'appelle une affaire fort
» grave, il m'est impossible d'aller vous présenter mes
» très-humbles devoirs. Vous me demandez : Que
» penser de la disparition de cette pauvre fille ? Je n'en
» sais en vérité rien... L'avenir expliquera tout à son
» avantage,... je n'en doute pas... Seulement, sou-
» venez-vous de ce que je vous ai dit chez le doc-
» teur Baleinier au sujet de *certaine société* et des
» secrets émissaires dont elle sait entourer si perfi-

» dement les personnes qu'elle a intérêt à faire
» épier.

» Je n'inculpe personne, mais rappelons simple-
» ment des faits. Cette pauvre fille m'a accusé,...
» et je suis, vous le savez, le plus fidèle de vos ser-
» viteurs...

» Elle ne possédait rien,... et l'on a trouvé 500 fr.
» dans son bureau.

» Vous l'avez comblée... et elle abandonne votre
» maison sans oser expliquer la cause de sa fuite
» inqualifiable.

» Je ne conclus pas, ma chère demoiselle... il me
» répugne toujours, à moi, d'accuser sans preuves ;...
» mais réfléchissez et tenez-vous bien sur vos gardes;
» vous venez peut-être d'échapper à un grand dan-
» ger. Redoublez de circonspection et de défiance,
» c'est du moins le respectueux avis de votre très-
» humble et très-obéissant serviteur.

» RODIN. »

FIN DE LA TREIZIÈME PARTIE.

QUATORZIÈME PARTIE.

LA FABRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

LE RENDEZ-VOUS DES LOUPS.

C'était un dimanche matin.

Le jour même où mademoiselle de Cardoville avait reçu la lettre de Rodin, lettre relative à la disparition de la Mayeux,

Deux hommes causaient, attablés dans l'un des cabarets du petit village de Villiers, situé à peu de distance de la fabrique de M. Hardy.

Ce village était généralement habité par des ouvriers carriers et par des tailleurs de pierre employés à l'exploitation des carrières environnantes. Rien de plus rude, de plus pénible et de moins rétribué que les travaux de ces artisans ; aussi, Agricol l'avait dit à la Mayeux, établissaient-ils une comparaison pénible pour eux entre leur sort toujours misérable, et le bien-être, l'aisance presque incroyable dont jouissaient les ouvriers de M. Hardy, grâce à sa généreuse et intelligente direction, ainsi qu'aux principes d'association et de communauté qu'il avait mis en pratique parmi eux.

Le malheur et l'ignorance causent toujours de grands maux. Le malheur s'aigrit facilement et l'ignorance cède parfois aux conseils perfides. Pendant longtemps le bonheur des ouvriers de M. Hardy avait été naturellement envié, mais non jalousé avec haine. Dès que les ténébreux ennemis du fabricant, ralliés à M. Tripeaud, son concurrent, eurent intérêt à ce que ce paisible état de choses changeât, il changea. Avec une adresse et une persistance diaboliques, on parvint à allumer les plus mauvaises passions; on s'adressa par des émissaires chois's à quelques ouvriers carriers ou tailleurs de pierre du voisinage dont l'inconduite avait encore aggravé la misère. Notoirement connus pour leur turbulence, audacieux et énergiques, ces hommes pouvaient exercer une dangereuse influence sur la majorité de leurs compagnons paisibles, laborieux, honnêtes, mais faciles à intimider par la violence. A ces turbulents meneurs, déjà aigris par l'infortune, on exagéra encore le bonheur des ouvriers de M. Hardy, et l'on parvint ainsi à exciter en eux une jalousie haineuse. On alla plus loin : les prédications incendiaires d'un abbé, membre de la congrégation, venu exprès de Paris pour prêcher pendant le carême contre M. Hardy, agirent puissamment sur les femmes de ces ouvriers, qui, pendant que leurs maris hantaient le cabaret, se pressaient au sermon. Profitant de la peur croissante que l'approche du choléra inspirait alors, on frappa de terreur ces imaginations faibles et crédules en leur montrant la fabrique de

M. Hardy comme un foyer de corruption, de damnation, capable d'attirer la vengeance du ciel et conséquemment le fléau vengeur sur le canton. Les hommes, déjà profondément irrités par l'envie, furent encore incessamment excités par leurs femmes, qui, exaltées par le prêche de l'abbé, maudissaient ce ramassis d'athées qui pouvaient attirer tant de malheurs sur le pays. Quelques mauvais sujets appartenant aux ateliers du baron Tripeaud et soudoyés par lui (nous avons dit quel intérêt cet *honorable* industriel avait à la ruine de M. Hardy) vinrent augmenter l'irritation générale et combler la mesure en soulevant une de ces terribles questions de *compagnonnage* qui, de nos jours, font malheureusement encore couler quelquefois tant de sang !

Un assez grand nombre d'ouvriers de M. Hardy, avant d'entrer chez lui, étaient membres d'une société de compagnonnage dite des *Dévorants,* tandis que plusieurs tailleurs de pierre et carriers des environs appartenaient à la société dite des *Loups :* or, de tout temps des rivalités souvent implacables ont existé entre les *Loups* et les *Dévorants* et amené des luttes meurtrières, d'autant plus à déplorer que sous beaucoup de points l'institution du compagnonnage est excellente, en cela qu'elle est basée sur le principe si fécond, si puissant, de l'association. Malheureusement, au lieu d'embrasser tous les corps d'état dans une seule communion fraternelle, le compagnonnage se fractionne en sociétés collectives et

distinctes dont les rivalités soulèvent parfois de sanglantes collisions[1].

[1] Disons-le à la louange des ouvriers, ces scènes cruelles deviennent d'autant plus rares qu'ils s'éclairent davantage et qu'ils ont plus conscience de leur dignité. Il faut aussi attribuer ces tendances meilleures à la juste influence d'un excellent livre sur le compagnonnage, publié par M. Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, compagnon menuisier (Paris, Pagnerre, 1841, 2 vol. in-18). Dans cet ouvrage, rempli d'érudition et de détails curieux sur les différentes sociétés du compagnonnage, M. Agricol Perdiguier s'élève avec l'indignation de l'honnête homme contre ces scènes de violence capables de nuire à ce qu'il y a d'utile et de pratique dans le compagnonnage. — Ce livre, écrit avec une droiture, avec une raison, avec une modération remarquables, est non-seulement un bon livre, mais une noble et courageuse action; car M. Agricol Perdiguier a eu à lutter longtemps, à lutter vaillamment pour ramener ses frères à des idées sages et pacifiques. — Disons enfin que M. Perdiguier a fondé, à l'aide de ses seules ressources, au faubourg Saint-Antoine, un modeste établissement de la plus grande utilité pour la classe ouvrière. — Il loge dans sa maison, modèle d'ordre et de probité, environ quarante ou cinquante compagnons menuisiers, auxquels il professe chaque soir, après le travail de la journée, un cours de géométrie et d'architecture linéaire, appliqué à la coupe du bois. Nous avons assisté à l'un de ces cours, et il est impossible de professer avec plus de clarté, et, il faut le dire, d'être compris avec plus d'intelligence. A dix heures du soir, après quelque lecture faite en commun, tous les hôtes de M. Perdiguier regagnent leur humble réduit (ils sont forcés, par le bas prix des salaires, de coucher généralement quatre dans la même petite chambre). M. Perdiguier nous disait que l'étude et l'instruction sont de si puissants moyens de moralisation, que depuis six ans il n'a eu à renvoyer qu'*un seul* de ses locataires. — *Au bout de deux ou trois jours*, — nous disait-il, — *les mauvais sujets sentent que leur place n'est pas ici, et ils s'en vont d'eux-mêmes.* Nous sommes heureux de pouvoir *rendre ici cet hommage public à un homme rempli de savoir, de droiture, et du plus noble dévouement à la classe ouvrière.*

Depuis huit jours, les *Loups,* surexcités par tant d'obsessions diverses, brûlaient donc de trouver une occasion et un prétexte pour en venir aux mains avec les *Dévorants;* mais ceux-ci ne fréquentant pas les cabarets et ne sortant presque jamais de la fabrique pendant la semaine, avaient rendu jusqu'alors cette rencontre impossible, et les *Loups* s'étaient vus forcés d'attendre le dimanche avec une farouche impatience. Du reste, un grand nombre de carriers et de tailleurs de pierres, gens paisibles et bons travailleurs, ayant refusé, quoique *Loups* eux-mêmes, de s'associer à cette manifestation hostile contre les *Dévorants* de la fabrique de M. Hardy, les meneurs avaient été obligés de se recruter de plusieurs vagabonds et fainéants des barrières, que l'appât du tumulte et du désordre avait facilement enrôlés sous le drapeau des *Loups* guerroyeurs.

Telle était donc la sourde fermentation qui agitait le petit village de Villiers pendant que les deux hommes dont nous avons parlé étaient attablés dans un cabaret. Ces hommes avaient demandé un cabinet pour être seuls.

L'un d'eux était jeune encore et assez bien vêtu; mais son débraillé, sa cravate lâche, à demi dénouée, sa chemise tachée de vin, sa chevelure en désordre, ses traits fatigués, son teint marbré, ses yeux rougis, annonçaient qu'une nuit d'orgie avait précédé cette matinée, tandis que son geste brusque et lourd, sa voix éraillée, son regard parfois éclatant ou stupide, prouvaient qu'aux dernières fumées de l'ivresse de

la veille se joignaient déjà les premières atteintes d'une ivresse nouvelle.

Le compagnon de cet homme lui dit en choquant son verre contre le sien : « A votre santé, mon garçon !

— A la vôtre, — répondit le jeune homme, — quoique vous me fassiez l'effet d'être le diable...

— Moi ! le diable ?

— Oui.

— Et pourquoi ?

— D'où me connaissez-vous ?

— Vous repentez-vous de m'avoir connu ?

— Qui vous a dit que j'étais prisonnier à Sainte-Pélagie ?

— Vous ai-je tiré de prison ?

— Pourquoi m'en avez-vous tiré ?

— Parce que j'ai bon cœur.

— Vous m'aimez peut-être... comme le boucher aime le bœuf qu'il mène à l'abattoir.

— Vous êtes fou !

— On ne paye pas dix mille francs pour quelqu'un sans motif.

— J'ai un motif.

— Lequel ! Que voulez-vous faire de moi ?

— Un joyeux compagnon qui dépense rondement de l'argent sans rien faire, et qui passe toutes les nuits comme la dernière. Bon vin, bonne chère, jolies filles et gaies chansons... Est-ce un si mauvais métier ? »

Après être resté un moment sans répondre, le

jeune homme reprit d'un air sombre : « Pourquoi la veille de ma sortie de prison avez-vous mis pour condition à ma liberté que j'écrirais à ma maîtresse que je ne voulais plus jamais la voir? pourquoi avez-vous exigé que cette lettre vous fût donnée à vous ?.

— Un soupir!... vous y pensez encore?

— Toujours...

— Vous avez tort... votre maîtresse est loin de Paris à cette heure... je l'ai vue monter en diligence avant de revenir vous tirer de Sainte-Pélagie.

— Oui... j'étouffais dans cette prison, j'aurais, pour sortir, donné mon âme au diable; vous vous en serez douté et vous êtes venu... Seulement au lieu de mon âme vous m'avez pris Céphyse... Pauvre reine Bacchanal! Et pourquoi? Mille tonnerres! me le direz-vous enfin?

— Un homme qui a une maîtresse qui le tient au cœur comme vous tient la vôtre, n'est plus un homme;... dans l'occasion il manque d'énergie.

— Dans quelle occasion?

— Buvons...

— Vous me faites boire trop d'eau-de-vie.

— Bah!... tenez! voyez, moi.

— C'est ça qui m'effraie...et me paraît diabolique... Une bouteille d'eau-de-vie ne vous fait pas sourciller. Vous avez donc une poitrine de fer et une tête de marbre?

— J'ai longtemps voyagé en Russie; là on boit pour se réchauffer...

— Ici pour s'échauffer... Allons... buvons... Mais du vin.

— Allons donc! le vin est bon pour les enfants, l'eau-de-vie pour les hommes comme nous...

— Va pour l'eau-de-vie... ça brûle;... mais la tête flambe... et l'on voit alors toutes les flammes de l'enfer.

— C'est ainsi que je vous aime, mordieu!

— Tout à l'heure... en me disant que j'étais trop épris de ma maîtresse, et que dans l'occasion j'aurais manqué d'énergie, de quelle occasion vouliez-vous parler?

— Buvons...

— Un instant... Voyez-vous, mon camarade, je ne suis pas plus bête qu'un autre. A vos demi-mots, j'ai deviné une chose.

— Voyons.

— Vous savez que j'ai été ouvrier, que je connais beaucoup de camarades, que je suis bon garçon, qu'on m'aime assez, et vous voulez vous servir de moi comme d'un appeau pour en amorcer d'autres.

— Ensuite?

— Vous devez être quelque courtier d'émeute... quelque commissionnaire en révolte.

— Après?

— Et vous voyagez pour une société anonyme qui travaille dans les coups de fusils?

— Est-ce que vous êtes poltron?

— Moi?... j'ai brûlé de la poudre en juillet... et ferme!

— Vous en brûleriez bien encore?

— Autant vaut ce feu d'artifice-là qu'un autre... Par exemple, c'est plus pour l'agréable que pour l'utile... les révolutions; car tout ce que j'ai retiré des barricades des trois jours, ç'a été de brûler ma culotte et de perdre ma veste... Voilà ce que le peuple a gagné dans ma personne. Ah çà! voyons, *en avant, marchons!!* de quoi retourne-t-il?

— Vous connaissez plusieurs des ouvriers de M. Hardy?

— Ah! c'est pour ça que vous m'avez amené ici?

— Oui... vous allez vous trouver avec plusieurs ouvriers de sa fabrique.

— Des camarades de chez M. Hardy qui mordent à l'émeute? ils sont trop heureux pour ça... Vous vous trompez.

— Vous le verrez tout à l'heure.

— Eux, si heureux!. . Qu'est-ce qu'ils ont à réclamer?

— Et leurs frères? et ceux qui, n'ayant pas un bon maître, meurent de faim et de misère, et les appellent pour se joindre à eux? Est-ce que vous croyez qu'ils resteront sourds à leur appel? M. Hardy, c'est l'exception. Que le peuple donne un bon coup de collier, l'exception devient la règle, et tout le monde est content.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là; seulement, il faudra que le coup de collier soit drôle pour qu'il rende jamais bon et honnête mon gredin de

bourgeois, le baron Tripeaud, qui m'a fait ce que je suis... un bambocheur fini...

— Les ouvriers de M. Hardy vont venir ; vous êtes leur camarade, vous n'avez aucun intérêt à les tromper ; ils vous croiront... Joignez-vous à moi pour les décider...

— A quoi?

— A quitter cette fabrique où ils s'amollissent, où ils s'énervent dans l'égoïsme sans songer à leurs frères.

— Mais s'ils quittent la fabrique, comment vivront-ils?

— On y pourvoira... jusqu'au grand jour.

— Et jusque-là, que faire?

— Ce que vous avez fait cette nuit : boire, rire et chanter, et après, pour tout travail, s'habituer dans la chambre au maniement des armes.

— Et qui fait venir ces ouvriers ici?

— Quelqu'un leur a déjà parlé ; on leur a fait parvenir des imprimés où on leur reprochait leur indifférence pour leurs frères... Voyons, m'appuierez-vous?

— Je vous appuierai ;... d'autant plus que je commence à me... soutenir difficilement moi-même... Je ne tenais au monde qu'à Céphyse ; je sens que je suis sur une mauvaise pente... vous me poussez encore... Roule ta bosse! aller au diable d'une façon ou d'une autre, ça m'est égal... Buvons...

— Buvons à l'orgie de la nuit prochaine ;... la dernière n'était qu'une orgie de novice...

— En quoi êtes-vous donc fait, vous? Je vous regardais ; pas un instant je ne vous ai vu rougir ou sourire... ou vous émouvoir;... vous étiez là, planté comme un homme de fer.

— Je n'ai plus quinze ans ; il faut autre chose pour me faire rire ;... mais, cette nuit... je rirai.

— Je ne sais pas si c'est l'eau-de-vie ;... mais je veux que le diable me berce si vous ne me faites pas peur en disant que vous rirez cette nuit! » Et ce disant, le jeune homme se leva en trébuchant ; il commençait à être ivre de nouveau.

On frappa à la porte.

« Entrez. »

L'hôte du cabaret parut.

« Qu'est-ce que c'est?

— Il y a en bas un jeune homme ; il s'appelle M. Olivier ; il demande M. Morok.

— C'est moi ; faites monter. »

L'hôte sortit.

« C'est un de nos hommes ; mais il est seul, — dit Morok, dont la rude figure exprima le désappointement. — Seul... cela m'étonne... j'en attendais plusieurs... le connaissez-vous?

— Olivier... oui... un blond... il me semble...

— Nous le verrons bien... le voici. »

En effet, un jeune homme d'une figure ouverte, hardie et intelligente, entra dans le cabinet.

« Tiens... Couche-tout-Nu? — s'écria-t-il à la vue du convive de Morok.

— Moi-même. Il y a des siècles qu'on ne t'a vu, Olivier.

— C'est tout simple... mon garçon, nous ne travaillons pas au même endroit.

— Mais vous êtes seul? — reprit Morok. Et montrant Couche-tout-Nu, il ajouta : — On peut parler devant lui... il est des nôtres. Mais comment êtes-vous seul?

— Je viens seul, mais je viens au nom de mes camarades.

— Ha! — fit Morok avec un soupir de satisfaction, — ils consentent.

— Ils refusent... et moi aussi.

— Comment, mordieu! ils refusent?... Ils n'ont donc pas plus de tête que des femmes? — s'écria Morok les dents serrées de rage.

— Écoutez-moi, — reprit froidement Olivier : — nous avons reçu vos lettres, vu votre agent; nous avons eu la preuve qu'il était, en effet, affilié à des sociétés secrètes où nous connaissons plusieurs personnes.

— Eh bien!... pourquoi hésitez-vous?

— D'abord rien ne nous prouve que ces sociétés soient prêtes pour un mouvement.

— Je vous le dis, moi...

— Il le... dit... lui, — dit Couche-tout-Nu en balbutiant. — Et je... l'affirme... *En avant, marchons!!*

— Cela ne suffit pas, — reprit Olivier, — et d'ailleurs nous avons réfléchi... Pendant huit jours, l'atelier a été divisé ; hier encore la discussion a été vive, pénible ; mais ce matin le père Simon nous a fait venir ; on s'est expliqué devant lui ; il nous a convaincus ;... nous attendrons ; si le mouvement éclate... nous verrons...

— C'est votre dernier mot ?

— C'est notre dernier mot.

— Silence ! — s'écria tout à coup Couche-tout-Nu en prêtant l'oreille et en se balançant sur ses jambes avinées : — on dirait au loin les cris d'une foule... »

En effet, on entendit d'abord sourdre, puis croître de moment en moment une rumeur éloignée, qui peu à peu devint formidable.

« Qu'est-ce que cela ? — dit Olivier surpris.

— Maintenant, — reprit Morok en souriant d'un air sinistre, — je me rappelle que l'hôte m'a dit en entrant qu'il y avait une grande fermentation dans le village contre la fabrique. Si vous et vos camarades vous vous étiez séparés des autres ouvriers de M. Hardy, comme je le croyais, ces gens, qui commencent à hurler, auraient été pour vous... au lieu d'être contre vous !...

— Ce rendez-vous était donc un guet-apens ménagé pour armer les ouvriers de M. Hardy les uns contre les autres ? — s'écria Olivier ; — vous espériez donc que nous aurions fait cause commune avec les gens que l'on excite contre la fabrique, et que... »

Le jeune homme ne put continuer. Une terrible explosion de cris, de hurlements, de sifflets, ébranla le cabaret.

Au même instant la porte s'ouvrit brusquement, et le cabaretier, pâle, tremblant, se précipita dans le cabinet en s'écriant : « Messieurs!... est-ce qu'il y a quelqu'un parmi vous qui appartienne à la fabrique de M. Hardy?

— Moi... — dit Olivier.

— Alors vous êtes perdu!... voilà les *Loups* qui arrivent en masse, ils crient qu'il y a ici des *Dévorants* de chez M. Hardy, et ils demandent bataille... à moins que les *Dévorants* ne renient la fabrique et qu'ils ne se mettent de leur bord.

— Plus de doute, c'était un piége!... — s'écria Olivier en regardant Morok et Couche-tout-Nu d'un air menaçant, — on comptait nous compromettre si mes camarades étaient venus!

— Un piége... moi?... Olivier... — dit Couche-tout-Nu en balbutiant, — jamais!

— Bataille aux *Dévorants!* ou qu'ils viennent avec les *Loups!* — cria tout d'une voix la foule irritée, qui paraissait envahir la maison.

— Venez... — s'écria le cabaretier; et, sans donner à Olivier le temps de lui répondre, il le saisit par le bras, et ouvrant une fenêtre qui donnait sur le toit d'un appentis peu élevé, il lui dit : — Sauvez-vous par cette fenêtre, laissez-vous glisser, et gagnez les champs; il est temps... »

Et comme le jeune ouvrier hésitait, le cabaretier

ajouta avec effroi : « Seul contre deux cents, que voulez-vous faire ? Une minute de plus et vous êtes perdu... Les entendez-vous ? Ils sont entrés dans la cour, ils montent. »

En effet, à ce moment les huées, les sifflets, les cris, redoublèrent de violence ; l'escalier de bois qui conduisait au premier étage s'ébranla sous les pas précipités de plusieurs personnes ; et ce cri arriva perçant et proche : « Bataille aux *Dévorants !*

— Sauve-toi, Olivier, » s'écria Couche-tout-Nu presque dégrisé par le danger.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la porte de la grande salle qui précédait ce cabinet s'ouvrit avec un fracas épouvantable.

« Les voilà !... » dit le cabaretier en joignant les mains avec effroi.

Puis courant à Olivier, il le poussa pour ainsi dire par la fenêtre ; car, une jambe sur l'appui, l'ouvrier hésitait encore.

La croisée refermée, le tavernier revint auprès de Morok à l'instant où celui-ci quittait le cabinet pour la grande salle où les chefs des *Loups* venaient de faire irruption, pendant que leurs compagnons vociféraient dans la cour et dans l'escalier.

Huit ou dix de ces insensés, que l'on poussait à leur insu à ces scènes de désordre, s'étaient des premiers précipités dans la salle, les traits animés par le vin et par la colère, la plupart étaient armés de longs bâtons.

Un carrier d'une taille et d'une force herculéen-

nes, coiffé d'un mauvais mouchoir rouge dont les lambeaux flottaient sur ses épaules, misérablement vêtu d'une peau de bique à moitié usée, brandissait une lourde pince de fer, et paraissait diriger le mouvement; les yeux injectés de sang, la physionomie menaçante et féroce, il s'avança vers le cabinet, faisant mine de vouloir repousser Morok, et s'écriant d'une voix tonnante : « Où sont les *Dévorants!!*... les *Loups* en veulent manger! »

Le cabaretier se hâta d'ouvrir la porte du cabinet en disant : « Il n'y a personne, mes amis,... il n'y a personne;... voyez vous-mêmes.

— C'est vrai, — dit le carrier surpris, après avoir jeté un coup d'œil dans le cabinet; — où sont-ils donc? on nous avait dit qu'il y en avait ici une quinzaine. Ou ils auraient marché avec nous sur la fabrique, ou il y aurait eu bataille, et les *Loups* auraient mordu!

— S'ils ne sont pas venus, — dit un autre, — ils viendront : il faut les attendre.

— Oui... oui, attendons-les.

— On se verra de plus près!

— Puisque les *Loups* veulent voir des *Dévorants,* — dit Morok, — pourquoi ne vont-ils pas hurler autour de la fabrique de ces mécréants, de ces athées?... Aux premiers hurlements des *Loups,*... ils sortiraient et il y aurait bataille...

— Il y aurait... bataille, — répéta machinalement Couche-tout-Nu.

— A moins que les *Loups* n'aient peur des *Dévorants!* — ajouta Morok.

— Puisque tu parles de peur... toi! tu vas marcher avec nous,... et tu nous verras aux prises! » s'écria le formidable carrier d'une voix tonnante en s'avançant vers Morok.

Et nombre de voix se joignirent à la voix du carrier.

« Les *Loups* avoir peur des *Dévorants!*

— Ce serait la première fois.

— La bataille... la bataille! et que ça finisse!

— Ça nous assomme à la fin... Pourquoi tant de misère pour nous et tant de bonheur pour eux?

— Ils ont dit que les carriers étaient des bêtes brutes, bonnes à monter dans les roues de carrière comme des chiens de tournebroche, — dit un émissaire du baron Tripeaud.

— Et qu'eux autres *Dévorants* se feraient des casquettes avec la peau des *Loups*... — ajouta un autre.

— Ni eux ni leurs femmes ne vont jamais à la messe. C'est des païens... des vrais chiens! — cria un émissaire de l'abbé prêcheur.

— Eux, à la bonne heure... faut bien qu'ils fassent le dimanche à leur manière! mais leurs femmes, ne pas aller à la messe!... ça crie vengeance...

— Aussi le curé a dit que cette fabrique-là, à cause de ses abominations, serait capable d'attirer le choléra sur le pays...

— C'est vrai... il l'a dit au prêche.

— Nos femmes l'ont entendu !...

— Oui, oui, à bas les *Dévorants*, qui veulent attirer le choléra sur le pays !

— Bataille !... bataille !... — cria-t-on en chœur.

— A la fabrique, donc ! mes braves *Loups!* — cria Morok d'une voix de Stentor, — à la fabrique !

— Oui ! à la fabrique ! à la fabrique ! » répéta la foule avec des trépignements furieux, car, peu à peu, tous ceux qui avaient pu monter et tenir dans la grande salle ou sur l'escalier s'y étaient entassés.

Ces cris furieux rappelant un instant Couche-tout-Nu à lui-même, il dit tout bas à Morok : « Mais c'est donc un carnage que vous voulez? Je n'en suis plus.

— Nous aurons le temps d'avertir à la fabrique... Nous les quitterons en route, — lui dit Morok. Puis il cria tout haut en s'adressant à l'hôte, effrayé de ce désordre : — De l'eau-de-vie ! que l'on puisse boire à la santé des braves *Loups!* C'est moi qui régale ! »

Et il jeta de l'argent au cabaretier, qui disparut et revint bientôt avec plusieurs bouteilles d'eau-de-vie et quelques verres.

« Allons donc ! des verres ! — s'écria Morok ; — est-ce que des camarades comme nous boivent dans des verres ?... »

Et, faisant sauter le bouchon d'une bouteille, il porta le goulot à ses lèvres et la passa au gigantesque carrier après avoir bu.

« A la bonne heure, — dit le carrier, — à la re-

galade! capon qui s'en dédit! ça va aiguiser les dents des *Loups!*

— A vous autres, camarades! — dit Morok en distribuant les bouteilles.

— Il y aura du sang à la fin de tout ça, » murmura Couche-tout-Nu, qui, malgré son état d'ivresse, comprenait tout le danger de ces funestes excitations.

En effet, bientôt le nombreux rassemblement quitta la cour du cabaret pour courir en masse à la fabrique de M. Hardy.

Ceux des ouvriers et habitants du village qui n'avaient pas voulu prendre part à ce mouvement d'hostilité (et ils étaient en majorité) ne parurent pas au moment où la troupe menaçante traversa la rue principale; mais un assez grand nombre de femmes, fanatisées par les prédications de l'abbé, encouragèrent par leurs cris la troupe militante.

A sa tête s'avançait le gigantesque carrier, brandissant sa formidable pince de fer; puis derrière lui, pêle-mêle, armés les uns de bâtons, les autres de pierres, suivait le gros de la troupe. Les têtes, encore exaltées par de récentes libations d'eau-de-vie, étaient arrivées à un état d'effervescence effrayant. Les physionomies étaient farouches, enflammées, terribles. Ce déchaînement des plus mauvaises passions faisait pressentir de déplorables conséquences.

Se tenant par le bras et marchant quatre ou cinq de front, les *Loups* s'excitaient encore par leurs

chants de guerre répétés avec une excitation croissante, et dont voici le dernier couplet :

Élançons-nous, pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux,
Ils ont lassé notre prudence,
Eh bien! nous voilà devant eux. (*Bis.*)
Enfants d'un roi brillant de gloire,
C'est aujourd'hui que sans pâlir
Il faut savoir vaincre ou mourir;
La mort, la mort ou la victoire!
Du grand roi Salomon [1] intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants!

. . . .

Morok et Couche-tout-Nu avaient disparu pendant que la troupe en tumulte sortait du cabaret pour se rendre à la fabrique.

[1] Les *Loups* et les *Garots*, entre autres, font remonter l'institution de leur compagnonnage jusqu'au roi Salomon. (Voir, pour plus de détails, le curieux ouvrage de M. Agricol Perdiguier, que nous avons déjà cité et d'où ce chant de guerre est extrait.)

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

DOUZIÈME PARTIE.

LES PROMESSES DE RODIN (SUITE).

CHAPITRE VI. L'accusateur. 1
VII. Le secrétaire du P. d'Aigrigny 16
VIII. La sympathie. 32

TREIZIÈME PARTIE.

UN PROTECTEUR.

CHAPITRE I. Les soupçons 51
II. Les excuses. 64
III. Révélations. 80
IV. Pierre Simon. 95
V. L'Indien à Paris. 108
VI. Le réveil. 123
VII. Les doutes. 138
VIII. La lettre 153
IX. Adrienne et Djalma. 168
X. Les conseils. 182
XI. Le journal de la Mayeux 201
XII. Suite du journal de la Mayeux. 214
XIII. La découverte 229

QUATORZIÈME PARTIE.

LA FABRIQUE.

CHAPITRE I. Le rendez-vous des Loups. . . . 241

FIN DE LA TABLE.

